U d'/of OTTAWA
39003005538326

LES

AMOUREUX DU LIVRE

SONNETS D'UN BIBLIOPHILE

FANTAISIES

COMMANDEMENTS DU BIBLIOPHILE

BIBLIOPHILIANA

NOTES ET ANECDOTES

PAR

F. FERTIAULT

PRÉFACE DU BIBLIOPHILE JACOB

Seize Eaux-fortes

DE

JULES CHEVRIER

> De vos beaux livres qui en voudra avoir se faut depescher d'en achepter (comme disoit Rabelais.....) car après la première impression ne s'en fera plus.....
>
> (CH. FONTAINE. *Quintil Censeur*, 1556.)

PARIS

A. CLAUDIN, ÉDITEUR

3, Rue Guénégaud, 3

M.D.CCC.LXXVII


LES AMOUREUX
DU LIVRE
PAR
F. FERTIAULT
EAUX
FORTES
PAR
J. CHEVRIER
A. CLAUDIN
EDITEUR

LES

AMOUREUX DU LIVRE

SONNETS D'UN BIBLIOPHILE,
FANTAISIES, COMMANDEMENTS DU BIBLIOPHILE,
BIBLIOPHILIANA, NOTES ET ANECDOTES

PAR

F. FERTIAULT

PRÉFACE DU BIBLIOPHILE JACOB
(PAUL LACROIX)

SEIZE EAUX-FORTES
DE
JULES CHEVRIER

> Les livres ont toujours été la passion
> des honnêtes gens.
> (GILLES MÉNAGE.)

PARIS
A. CLAUDIN, ÉDITEUR
3, rue Guénégaud, 3

—

M DCCC LXXVII

Universitas
SCHOLA
BIBLIOTHECARIORUM
Ottaviensis

A MONSEIGNEUR

HENRI D'ORLÉANS

DUC D'AUMALE

de l'Académie Française,
Président d'honneur de la Société des Bibliophiles Français,
de la Société du Philobiblion de Londres, etc., etc.

MONSEIGNEUR,

L'AMOUR éclairé que vous avez, en tout temps, porté aux beaux livres, vous a placé au premier rang, sans conteste, parmi les véritables « Amoureux du Livre. » *A une époque où certains éditeurs, désireux de bien faire, avaient à lutter contre l'indifférence du goût public, vous leur envoyiez de la terre d'exil un chaleureux et puissant encouragement en souscrivant le premier pour le plus bel exemplaire sur vélin, quel qu'en fût le prix, dési-*

reux de témoigner ainsi du haut intérêt, que, même loin de la patrie, vous portiez aux Lettres françaises. Aujourd'hui les temps sont changés, l'impulsion est donnée, un public d'élite accueille avec une faveur marquée les produits de la typographie française qui, par leur exécution soignée, lui paraissent dignes d'attention. Permettez-donc que ce livre vous soit dédié, non comme on dédiait jadis aux grands et aux puissants du jour pour obtenir d'eux des faveurs et des récompenses, mais qu'il vous soit offert à titre de reconnaissance envers le Prince des Bibliophiles, *qui a été l'un des premiers promoteurs du goût des beaux livres en France et n'a cessé de les encourager.*

Aux premiers temps de l'Imprimerie, dans les dédicaces qu'on adressait soit à un ami, soit à un Mécène — et il n'en manquait pas alors, — il était d'usage d'initier le public à l'histoire du livre, à ses diverses phases et péripéties.

« Les Amoureux du Livre, » *amoureux de la forme antique, sollicitent de vous la faveur de rétablir quelque peu cette ancienne coutume littéraire.*

Ce n'est pas d'un seul jet que ce livre a été conçu et produit. L'auteur, bibliophile et poëte, pendant des années, à ses heures perdues, s'exerçait à condenser en des Sonnets d'une contexture difficile, les divers caractères de la passion des livres qu'il observait tout

autour de lui. Entre temps, un de ses intimes, auquel il communiquait ses rêveries poétiques, prenait plaisir à traduire, avec son crayon d'artiste, ce qui pouvait être développé dans la pensée du poète. On ne se soucie guères de poésie à notre époque et, sans l'originalité de la matière qui n'avait pas encore été ainsi traitée, et le mérite des dessins, j'eusse décliné l'offre d'en être l'éditeur ; toutefois je recommandai à l'auteur de joindre à son livre une partie en prose contenant des anecdotes bibliographiques, afin de faire passer ses vers dont j'étais, je l'avoue, juge assez médiocre. Quelque temps après, l'auteur m'apporta ses Fantaisies d'un Bibliomane. *Ce n'était pas encore précisément ce que j'avais demandé; mais cette prose était assez bien tournée et je trouvai qu'elle pourrait émouvoir la fibre sensible des bibliophiles, et qu'elle ne serait pas trop déplacée à la suite des* Sonnets d'un Bibliophile. *Je me décidai donc à faire imprimer ces* Fantaisies, *accompagnées d'illustrations convenables au sujet. Mais ce n'était pas tout d'avoir donné libre et pleine carrière à l'imagination, il fallait aborder le côté sérieux : la* Philosophie du Livre. *L'auteur réunit des matériaux épars, en fit un choix, les coordonna et forma ainsi une véritable anthologie bibliographique à laquelle nous donnâmes le nom de* Bibliophiliana. *Les* Notes et Anecdotes *vinrent ensuite pour expliquer les allusions de la poésie et les passages qui auraient pû paraître obscurs. Pour couron-*

ner l'œuvre, quelques amis, selon la mode Ronsardienne du XVIe *siècle, adressèrent à l'auteur des pièces de vers et des lettres pour l'encourager à paraître en public. Le doyen des bibliophiles, le Bibliophile Jacob, a tenu, en maître affectueux, à présenter le nouveau venu au monde littéraire, et de sa plume élégante et intarissable a rappelé, avec verve et chaleur, plus d'une anecdote à la plus grande gloire et exaltation du Livre.*

Une de ces histoires, Monseigneur, vous intéresse particulièrement. Elle a trait à la conservation, au fort des fureurs populaires, « du plus beau livre qui soit au monde » *comme s'écriait fiévreusement le bibliophile Motteley, d'un véritable joyau de famille, du fameux* Perceforest, *sur vélin, du comte de Toulouse, dont vous fîtes si royalement payer la rançon à la vente de la Bibliothèque du Palais-Royal.*

C'est dans la patrie de Jean de Tournes, le célèbre typographe du XVIe *siècle dont la devise anagrammatique* « Son art en Dieu » (IAN DE TOURNES) *a été inscrite au fronton de l'œuvre, dans la maison de Louis Perrin, de celui qui, renouvelant les saines traditions de l'art typographique, a su, le premier en France, redonner le vrai et beau type archaïque à ces livres auxquels vous avez si généreusement donné l'hospitalité dans votre bibliothèque; c'est à Lyon, l'ancienne cité typographique et littéraire des Gryphe, des Est. Dolet et des Rouille, les dignes émules des Estienne, des Vascosan et des*

Morel, que ce texte a été matériellement combiné, exécuté et imprimé.

Quant aux eaux-fortes, c'est à Chalon, sur les rives vertes de la Saône qu'elles ont été dessinées, gravées et fouillées avec amour par M. Jules Chevrier, peintre distingué et bibliophile qui n'a pas craint de venir exprès à Paris pour en surveiller le tirage artistique.

Voilà l'histoire de notre livre. Puisse-t-elle interesser les Bibliophiles de l'avenir ! Nous avons tout calculé, tout pesé, tout distribué pour faire en sorte de le mener à bonne fin ; mais les livres, comme les hommes, ne sont pas parfaits ; on s'efforce de les rendre meilleurs ; nous tâcherons de faire mieux. Et maintenant veuillez excuser

Votre très-humble et obéissant serviteur,

A. CLAUDIN,

Éditeur-Bibliophile.

Quels grands bonheurs le Livre à vos yeux fait goûter.
Vous en aimez le corps. — Et moi j'en aime l'âme.

L'âme. — Ce que le Livre envoie à notre esprit,
Ce que dans ses feuillets, en legs cher et suprême,
Un lumineux cerveau nous laissa de lui-même;
Conseil qu'un ami mort chaque jour nous écrit;

Fluide que l'auteur en inspiré surprit
A l'heure où du génie il reçut le baptême,
Et que, pour nous toucher, nous ses enfants qu'il aime,
Il fixa dans son texte où sa voix nous sourit.

C'est cet éclair, ce feu, ce rayon qu'on sent vivre,
Qu'il me plaît de nommer *l'âme, l'âme du Livre.*
. . . .

(SONNETS D'UN BIBLIOPHILE, pages 6-7.)

— Belles dames, venez ! Surtout pas d'air moqueur !
Ne vous effrayez pas de ces rimes sincères
Où le rêve a versé le pur de sa liqueur.

Par elle le poëte a charmé ses misères.
. . . .
Lisez-nous. . . . .

(SONNETS D'UN BIBLIOPHILE, page 25.)

PRÉFACE

LETTRE DU BIBLIOPHILE JACOB

à l'auteur des

AMOUREUX DU LIVRE

> . . . . Voyla mon cas,
> Compagnons. Je ne pense pas
> Rien estre qui plus me console
> Que cecy. . . . .
>
> *(Devis des supposts du Seigneur de la Coquille, récitez à Lyon en 1589.)*

Je vous remercie, mon cher ami, d'avoir bien voulu me communiquer les bonnes feuilles de votre intéressant et charmant ouvrage. C'est une sorte de droit du seigneur, que vous accordez à un vieux bibliophile, qui est enchanté de pouvoir vous lire et vous applaudir avant tout le monde.

Amoureux du Livre! Vous commenciez à l'être, lorsque je l'étais déjà depuis longtemps. Il y a qua-

rante ans de cela (1), s'il vous en souvient; vous étiez bien jeune, je n'étais pas encore bien vieux, et je puis dire que si je ne vous ai point appris à aimer les livres, je ne vous ai pas empêché de les aimer. Je vous voyais ayant toujours un volume de poésie en poche ou à la main, et ce volume de poésie, qui ne changeait pas souvent quand c'était André Chénier ou Millevoye, ce volume-là fut le premier livre de vos amours. C'est lui qui vous a fait poëte.

Je suis heureux, mon cher ami, de vous retrouver, à quarante ans d'intervalle, aimant encore les livres et ne vous lassant pas de les aimer. Votre ouvrage est, en quelque sorte, un chant d'amour et de triomphe en l'honneur du Livre, le vrai dieu des lettrés, ce vrai dieu bienfaisant et consolateur, auquel nous rendons un culte idolâtre. Voici le bréviaire de notre noble culte, et tous les amateurs du Livre ne manqueront pas de le feuilleter avec une sympathique dévotion, en répétant à l'unisson vos antiennes.

Vous avez cité une foule d'écrivains de tous les temps et de tous les pays, qui ont parlé du Livre; mais il eût fallu, pour les citer tous, quadrupler les

---

(1) En 1835, M. François Fertiault publiait son premier ouvrage : *La Nuit du Génie*, poëme.

proportions de votre ouvrage. Vous ne pouviez oublier Jules Janin et Mouravit, qui ont consacré chacun un beau volume, intitulé : le *Livre*, au sujet que vous n'avez pas craint de traiter après eux; mais vous n'avez pas assez parlé d'un brave libraire, Edmond Werdet, qui a écrit l'*Histoire du Livre* en cinq volumes, et qui, devenu presque aveugle, s'attachait encore, par la pensée, à l'objet des affections de sa vie entière. Quant à moi, je me tiens très-honoré d'avoir ma place, et en bon lieu, parmi les *Amoureux du Livre*, anciens et modernes.

J'ai bien des fois parlé du Livre, en effet, dans mes ouvrages, et si je formais un recueil de tout ce que j'ai écrit à cet égard, ce recueil serait presque aussi gros que le vôtre, mon cher ami, puisque je me suis préoccupé de la plupart des questions spéciales qui vous ont paru dignes de figurer, en manière de *testimonia*, à la suite de vos Sonnets, et que vous avez cueillies à pleines mains dans le vaste champ des œuvres littéraires et bibliographiques. *Manibus date lilia plenis.* Je désire pourtant ajouter ici, comme corollaire, un petit Eloge du Livre, lequel n'a pas encore été imprimé et qui fut lu, il y a quelques années, dans une réunion composée d'auditeurs bienveillants, qu'on pouvait mettre, ce jour-là, au nombre des *Amoureux du Livre*.

C'étaient les fondateurs, les administrateurs et les membres associés d'une Bibliothèque populaire, à laquelle j'ai donné tant de livres, qu'il m'a bien fallu accepter le titre de président honoraire de l'administration de cette Bibliothèque, qui a son siége dans un des quartiers les plus excentriques de Paris, à La Villette. Vous voyez que les *Amoureux du Livre* sont partout, grâce aux progrès des lumières, que les incendies de la Commune, au pétrole, ont probablement augmentées et multipliées. Dans tous les cas, ma Bibliothèque populaire des Amis de l'Instruction du XIXe arrondissemeut a eu la chance d'échapper à ces incendies, qui ont détruit *ma* Bibliothèque de Motteley, que j'avais fait léguer à l'État, et que feue la Bibliothèque du Louvre avait adoptée comme une pauvre petite orpheline. La Bibliothèque de Motteley était la plus précieuse et la plus riche du monde en reliures historiques, en éditions elzéviriennes, en beaux exemplaires d'amateurs, en raretés et en curiosités bibliographiques; la Bibliothèque de La Villette contient plus de 4,000 volumes, qui sont bons à lire et qui ne craignent pas beaucoup d'être maltraités par le lecteur.

Voici donc ce que je disais à nos Amoureux du Livre de La Villette :

« Oui, Messieurs, comme moi, vous aimez les

livres, puisque vous vous êtes associés non-seulement pour créer une Bibliothèque à votre usage, mais encore pour distribuer fraternellement les bienfaits de cette Bibliothèque à quiconque n'a pas de livres et vous demande sa part de ce pain spirituel, aussi nécessaire à l'esprit que le pain matériel l'est au corps.

« Il y a dans un bien vieux livre, le plus obscur, le plus étrange des livres, qu'on ne lit guère aujourd'hui et dont je ne recommande pas la lecture à tout le monde, il y a dans les Prophéties d'Ézéchiel une admirable figure ou allégorie, qu'il nous est permis, du moins, de comprendre. Le Prophète s'abandonne au découragement ; il se sent mourir de faim, de lassitude et de désespoir. Tout à coup apparaît un Ange, un Génie, qui lui présente un livre rayonnant de lumière, en lui disant : « Mange ce livre, et tu vivras ! »

» Le Livre, Messieurs, c'est la raison humaine, c'est la science divine.

« Heureux, bienheureux sont ceux-là qui aiment les livres et qui savent s'en servir ! Ils s'entretiennent avec les sages et les doctes des anciens temps ; ils écoutent leurs conseils ; ils se nourrissent de leurs pensées. Alors les aveugles voient, les sourds entendent, quand le Livre leur montre le but, le vrai but de la vie, en leur parlant de famille et de

patrie, de travail et d'honneur, de justice et de liberté.

« Votre Bibliothèque, Messieurs, contient tout cela, quoiqu'elle ne se compose que de bien peu de volumes ; mais on ne saurait croire ce que peut renfermer un seul volume, un volume de Molière, de La Fontaine, de Voltaire ou de Rousseau. C'est bien là surtout ce qui me semble merveilleux dans le Livre, qui résume parfois, en quelques pages, toute la sagesse des nations, toute l'essence des doctrines philosophiques, tous les efforts, tous les prestiges, toutes les grandeurs de l'esprit humain.

« Ah ! qu'on me donne un seul livre, Horace, Rabelais, Montaigne, Pascal, La Bruyère, par exemple ; je n'en veux pas d'autre pendant des semaines, pendant des mois, car je le relirai sans cesse et j'y trouverai toujours, après l'avoir relu cent fois, un nouveau sujet d'étude, d'instruction, de rêverie, de délassement et de plaisir.

« Mais si je m'étonne et me réjouis de tout ce qu'on peut trouver dans un seul livre, ce n'est pas pour vous dissuader, pour vous empêcher d'avoir beaucoup, beaucoup de livres. Au contraire, je demande, Messieurs, que votre Bibliothèque soit nombreuse, en restant bien choisie ; je désire qu'elle réunisse une utile et agréable variété d'ouvrages, qui puissent convenir à tous les goûts, à tous les

âges, à toutes les positions, à tous les besoins. Une bibliothèque publique, si modeste qu'elle soit, doit mériter la belle devise que s'était attribuée un facétieux écrivain du XVIe siècle, Étienne Tabourot : *A tous accords!* »

C'est d'après ce principe fondamental que j'avais organisé cette Bibliothèque de La Villette, qui renferme la plupart des livres nécessaires qu'il faut avoir pour représenter les cinq classes du système bibliographique de notre savant libraire Gabriel Martin : Théologie, Jurisprudence, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire. Ce système bibliographique est encore le meilleur, le plus logique et le plus simple qu'on puisse appliquer à la formation d'une Bibliothèque. Grâce audit système, force a été d'admettre naturellement des livres de théologie, dans une Bibliothèque créée par des libres-penseurs (je m'en excuse et m'en lave les mains) ; ces livres de théologie ne sont pas nombreux, une cinquantaine de volumes au plus, un peu de Bossuet, de Fénelon et de Massillon, la Bible, le Nouveau Testament, l'*Imitation de Jésus-Christ*. C'est assez joli, n'est-ce pas, pour des libres-penseurs, braves gens, honnêtes gens, du reste, qui me permettent de croire en Dieu, comme vous, mon ami.

Vous voyez que, pour être, comme vous aussi, un *Amoureux du Livre* (et j'ai fait mes preuves de-

puis cinquante ans), je ne suis ni exclusif, ni intolérant, et que je ne contrains pas les gens à n'aimer que certains livres, à ne lire que les bons ; je ne les invite pas même à détruire, à brûler les mauvais, car, en ma qualité d'*Amoureux du Livre*, en général, j'ai des préférences et des répugnances ; j'ai des passions et des illusions, ainsi que tous les amoureux, mais je pense que les plus mauvais livres ont leur raison d'être et leur utilité relative, comme les poisons parmi les végétaux, comme les bêtes féroces parmi les animaux, comme les démons parmi les puissances du monde invisible. Il est vrai qu'à mon âge l'amoureux se métamorphose en philosophe.

Vous avez reconnu, vous avez constaté, dans votre ouvrage, mon cher ami, que l'amour du Livre arrive tôt ou tard à la philosophie du Livre, puisque, dans votre *Bibliophiliana*, où se trouve rangé, par ordre alphabétique, tout un aréopage de bibliophiles et de bibliognostes, vous vous préoccupez surtout de nous faire connaître *ce qu'on a dit du Livre* à toutes les époques ; c'est le Livre envisagé du côté philosophique, et le Livre nous apparaît comme l'expression multiple de la sagesse des nations.

Il y a, aussi, bien de la philosophie dans ce qui vous appartient en propre, dans les beaux vers, parfois si touchants et si mélancoliques, que le Livre

vous a inspirés. C'est là surtout, cher bibliophile, la poésie du Livre.

Quant à vos Notes et Anecdotes, qui se rattachent à vos Sonnets bibliographiques et qui en font le commentaire curieux et piquant, elles ne sont qu'un extrait des innombrables matériaux que vous avez accumulés dans cette série de documents concernant les livres et les bibliophiles. C'est de ces derniers qu'on peut dire qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. On ferait pourtant un dictionnaire biographique des bibliophiles, aussi étendu, aussi abondant que ceux qui ont été faits sur les médecins, les architectes, les musiciens et les Jésuites. Ce dictionnaire-là se fera, un jour ou l'autre, *ad majorem librorum gloriam*.

Je veux seulement vous signaler une lacune dans votre nomenclature des bibliophiles : vous n'avez point assez parlé des passionnés et des excentriques. Vous auriez dû recueillir ces sanglantes légendes de bibliophiles espagnols, des moines ordinairement, qui se sont empoisonnés, égorgés l'un l'autre, pour la possession d'une édition rare, d'un exemplaire unique. Vous citez bien un ou deux *Amoureux du Livre*, qui sont morts de douleur, à la suite de la perte de leur bibliothèque; mais vous ne mentionnez pas ceux qui devinrent fous, en perdant tout-à-coup leurs livres et leurs manus-

crits. Le célèbre professeur humaniste de Forli, Codrus Urceus, fut un de ces fous-là. Un jour, après avoir travaillé, toute la nuit, à la lueur de la lampe, dans sa bibliothèque, il sortit, sans avoir éteint cette lampe, qui devait le rappeler au travail : le feu prit à ses papiers et consuma tout ce qui était dans la chambre. Il accourut désespéré et furieux : il voulait se précipiter dans les flammes pour sauver ses livres : « O Christ, s'écriait-il, quel grand crime ai-je donc commis ? Quel des tiens ai-je offensé, pour te laisser emporter contre moi à une haine si impitoyable ? » Puis, il s'adressait à la Sainte Vierge, en la suppliant d'éteindre l'incendie et en la menaçant d'aller se cacher dans les enfers. Ce fut dans une forêt qu'il se cacha pendant vingt quatre heures; quand la faim le ramena dans la ville, il se réfugia chez un menuisier, où il vécut, six mois durant, seul et sans livres. Quel supplice pour un savant, pour un lettré ! Sans livres !

Je regrette que vous n'ayez pas fait mention des bibliophiles illuminés ou fantaisistes, qui, à l'instar du poète Mérard de Saint-Just, se mettaient en quête de livres imaginaires et qui consignaient, dans leur catalogue, certaines éditions, qu'on ne trouvera jamais, parce qu'elles n'ont jamais existé. C'est ainsi qu'un maniaque de la Révolution, L. P. Dufourny, s'était fait une collection théâ-

trale composée d'éditions inconnues et d'exemplaires uniques, en grattant ou en surchargeant la date de chaque pièce, sur laquelle il ajoutait en note : *édition non citée par les bibliographes*. Vous avez parlé de ce fameux marquis de Chalabre, qui a cherché, pendant vingt ans, une édition de la Bible, qu'il avait entrevue dans un de ses rêves, et dont, par malice, Charles Nodier lui avait affirmé l'existence. C'eût été l'occasion de raconter un peu plus longuement, avec force détails divertissants, l'histoire désopilante du fameux Catalogue du comte de Fortsas, mystification bibliographique de haut goût, imaginée, en 1840, par le facétieux Renier Châlon, président de la Société des Bibliophiles de Mons, et qui fit tant de bruit, en son temps, à Binche & dans le monde des bibliophiles.

Vous nommez Pixerécourt, le mélodramaturge, en citant l'inscription qu'il fit graver au-dessus de la porte de sa bibliothèque, lorsqu'il demeurait à Paris, dans une maison de la rue du Sentier ; mais vous ne vous êtes pas assez arrêté à l'article de ce bibliophile original, qui nous fournirait la matière d'un gros livre, si nous songions à écrire son histoire bibliophilique. Peut-être ai-je déjà raconté ailleurs, qu'un dimanche, en me rendant à son invitation hebdomadaire pour le déjeuner des Bibliophiles, je le trouvai rogue et hargneux comme un dogue

à qui on a retiré un os de la gueule. « Qu'avez-vous donc? lui dis-je. — J'ai poussé aux enchères un volume que j'attendais depuis dix ans, reprit-il, et ce coquin de Bérard me l'a enlevé! » Bérard, le premier historiographe des Elzevier, était un des plus vieux amis de Pixerécourt. Bérard parut : « Vous osez venir, vous osez vous montrer! lui cria Pixerécourt, en l'apercevant. Vous qui m'avez volé un livre qui m'appartenait! — Quel livre? demanda Bérard abasourdi. — Celui que vous avez acheté hier à la vente et que je voulais. — Eh! mon ami, repartit doucement Bérard, si vous aviez mis 5 francs d'enchère, le livre vous restait... — Bon, bon! interrompit le féroce Pixerécourt, votre mauvaise action ne vous profitera pas : vous en mourrez bientôt et j'achèterai le livre à votre vente après décès. Maintenant déjeunons et rappelez-vous que ce livre-là doit me revenir. » Il disait vrai; Bérard mourut, et Pixerécourt acheta, triomphant, le volume qui lui avait échappé peu d'années auparavant. « Je l'ai! disait-il, en nous le faisant admirer. Ce coquin de Bérard m'a empêché d'être heureux plus tôt. » (1).

---

(1) Cette anecdote n'est qu'effleurée, page 354, d'après Gérard de Nerval. Nous remercions M. Paul Lacroix des détails personnels qu'il a bien voulu y ajouter.

Et Motteley, le bibliophile par excellence, vous ne le nommez même pas ! C'est que vous ne l'avez pas connu, ce bibliophile original qui n'a jamais eu son pareil. Il fut, un jour, le héros du genre. Le 24 février 1848, les révolutionnaires (ceux-là même qui ont incendié la bibliothèque de Motteley dans le palais du Louvre, aux derniers soupirs de l'affreuse Commune de 1871) envahirent le Palais-Royal et commencèrent par jeter dans la cour du palais les livres de la Bibliothèque pour en faire un feu de joie. Motteley accourt ; ce n'est plus un bibliophile ; c'est un lion, c'est un apôtre : « Brûler des livres ! s'écrie-t-il. Vous n'êtes pas des hommes, vous êtes des bêtes brutes ! Vous ne savez donc pas lire ? » On s'empare de lui, on veut le coucher sur un bûcher de livres, auxquels on a mis le feu. « O Voltaire ! crie Motteley, ce ne sont plus les Parlements qui brûlent les livres, c'est le bon peuple de Paris ! » L'invocation à Voltaire sauva Motteley et la Bibliothèque du Palais-Royal.

Cependant quelques centaines de volumes avaient été brûlés, déchirés ou volés. Motteley errait autour des grilles du Palais-Royal, comme une ombre sur les bords du Styx ; il soupirait, il pleurait, il gémissait. Il vient s'adresser au concierge, qui est à peine remis des émotions de la journée :

« Monsieur, lui dit-il, je vous conjure de rendre un service éclatant à l'Etat. Allez voir dans la bibliothèque s'ils ont épargné le *Grand Perceforest.* — Le grand *Perceforest?* répond le concierge. Ce Monsieur-là ne demeurait pas au Palais-Royal.—Si fait, monsieur ; seconde salle de la Bibliothèque, première armoire en entrant, rayon du bas, six volumes grand in-folio, imprimés sur vélin, avec miniatures, édition de Galliot du Pré, 1528... — Au nom du ciel, monsieur, interrompit le concierge, retirez-vous ! On croira que vous êtes de la Maison du roi et l'on nous accusera de faire un complot...—Oui, c'est un complot dans l'intérêt de la France, s'écrie Motteley avec exaltation : il s'agit de sauver le *Grand Perceforest,* cet exemplaire unique, qui provient de la bibliothèque du comte de Toulouse, LE PLUS BEAU LIVRE QUI EXISTE AU MONDE... — Monsieur, de grâce ! On nous observe, réplique le concierge. On va nous faire un mauvais parti. N'est-ce pas vous qu'on voulait brûler vif, cet après-midi ? — Monsieur le concierge, dit solennellement Motteley, je vous somme de vous assurer si le *Grand Perceforest* est encore à sa place dans la Bibliothèque. C'est une affaire d'Etat. Depuis longtemps l'Angleterre convoite ce magnifique exemplaire. Allez donc dans la Bibliothèque, seconde salle, première armoire, à gauche, six volumes, grand

in-folio, portant au dos : *Perceforest*. Je vous rends responsable du sort de ce livre incomparable. Aidez-moi à le conserver, mon ami, et je vous promets la protection de l'illustre Arago. » Le nom d'Arago produisit sur le concierge plus d'impression que les prières de Motteley. Il disparut pendant quelques instants, qui parurent des siècles à Motteley ; il revint bientôt, le sourire sur les lèvres, et dit à voix basse : « Oui, monsieur, il est là ! On n'y a pas touché. J'ai lu sur le dos des volumes : *Percefort*. Est-ce la même chose que *Perceforest* ? »

Motteley était dans le troisième ciel des bibliophiles ; il avait oublié la révolution de Février et toutes ses horreurs. Il répétait machinalement : *Perce, perce, perce forest*. Il se rend au siége du Gouvernement provisoire, dont les membres étaient réunis en conférence. Impossible de pénétrer dans la salle où se tenait la réunion. « Il faut, dit-il au chef des huissiers, il faut que je parle à M. Arago. Il s'agit d'une question des plus graves. Voici ma carte. J'ai l'honneur d'être connu de M. Arago. Il comprendra que si je le dérange, c'est pour une affaire d'intérêt public. » Enfin la carte est remise ; Arago se décide à quitter un moment ses collègues, il arrive inquiet et préoccupé : « Illustre citoyen, s'écrie Motteley en lui serrant les mains, je viens

vous apprendre avec joie que le *Grand Perceforest* du Palais-Royal n'a été ni volé, ni détérioré, ni brûlé, grâce à Dieu ! Je vous supplie de donner des ordres pour qu'il soit mis en lieu de sûreté, car les agents de l'Angleterre sont peut-être déjà en campagne afin de nous enlever le plus beau des Livres ! »

Je m'arrête ici pour ne pas faire un Livre, en vous parlant de Livres. C'est ainsi que dans les *Mille et une Nuits* la princesse Dinarzade cessait de conter, lorsque le jour commençait à paraître, et elle remettait à la nuit suivante la suite de ses contes. Mais si j'étais Dinarzade et que vous fussiez le sultan Schariar, qui aimait les contes encore plus que les Livres, je n'en aurais jamais fini avec mes histoires de Livres et de bibliophiles. Qui sait si je n'en viendrais pas à vous donner ainsi les matériaux inédits d'un nouveau volume, offert et dédié, comme le premier, aux *Amoureux du Livre*?

P. L. JACOB, *bibliophile*.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

1er Août 1876.



SUR LE PORTRAIT DE L'AUTEUR

C'est lui ! Voilà ses yeux, où passe un vif éclair,
Qui, pour voir de plus loin, se cachent de lunettes,
Sa barbe, qui frisonne autour de ses pommettes,
Son nez, qui se dilate aux effluves de l'air.

Sur les quais, par les jours sombres, par le temps clair,
De chaque bouquiniste il fouille les cassettes.
Pour trouver un trésor sous des tas de sornettes,
Il a tout ce qu'il faut : le goût, le tact, le flair.

Alde le fait pâmer, Elzevier le rend ivre.
Mais, s'il sait dénicher, il sait écrire un livre,
Et ses vers délicats honorent le vélin.

Aussi pour son esprit est-ce une double fête,
Lorsqu'il rentre au logis, bourse vide et cœur plein,
Un bouquin sous le bras, un sonnet dans la tête !

Prosper BLANCHEMAIN.

Château de Longefont. Août 1876.

LE LIVRE

A F. FERTIAULT

Vous allez donc parler de lui,
De cet ami vraiment fidèle,
Qui du cœur sait chasser l'ennui,
Donnant toujours fête nouvelle?

Vous nous direz son vif esprit,
Exempt de morgue et d'hyperbole;
Comme on le cultive avec fruit,
Comme il charme, comme il console.

Ah! l'aimable et franc compagnon,
Sous bois, en juin; puis, dans la chambre,
— Porte close au souci grognon, —
Devant un feu clair, en décembre!

On peut le prendre, — ou le laisser,
Dédaignant sa verve brillante:
Nul ne risque de l'offenser,
Tant son humeur est bienveillante.

Ami sincère et sans apprêt,
Parfois même il se plaît à rire;
Conseiller sûr et toujours prêt,
Chacun l'interroge — et l'admire.

De modeste toile vêtu,
Ou couvert de fine dorure,
Il rend au malade abattu
L'espoir qui soudain transfigure.

En vain les hivers passeront,
Détruisant palais et tonnelle,
Nos enfants le retrouveront
Plein d'une jeunesse éternelle.

Du causeur cher à nos loisirs,
Racontez la grâce et la gloire !
On lui doit tant de doux plaisirs
Qu'il faut retracer son histoire.

Ce thème est sage et ravissant :
Célébrez l'attrait du *bon Livre;*
Il en sera reconnaissant, —
Et vous voilà bien sûr de vivre !

Alexandre PIEDAGNEL.

Passy, 15 juin 1876.

A FRANÇOIS FERTIAULT

auteur des

SONNETS D'UN BIBLIOPHILE

AMI François, bon chanteur de Bourgogne,
Fais des Sonnets, si ce rhythme t'est doux.
Laisse s'enfler, comme mère Gigogne,
Tous ces rimeurs qui font des vers indoux
Comme à Pantin l'on casse les cailloux.
Tous ces gens-là rêvent d'apothéoses :
Mieux vaut, crois-moi, quatorze vers bien nets
Que le fatras de tous ces virtuoses.
Laisse-les dire et sonne tes Sonnets...
L'art le plus pur gît aux petites choses !

EMMANUEL DES ESSARTS.

A MON AMI FRANÇOIS

J'ai vu naître ton goût, quand nous sortions à peine
De la version grecque et du discours latin,
Pour ce papier noirci qui faisait, cher butin,
Ton escarcelle vide et ton armoire pleine.

Comme tu caressais de l'œil et de la main
Les feuillets neufs coupés par ton couteau d'ébène !
Et comme tu chassais, de ta plus douce haleine,
La poussière qui dort dans le vieux parchemin !

Et comme tu buvais ces vers ou cette prose,
Quittant le corps pour l'âme et le fait pour la cause,
Oubliant Elzévir ou Didot pour l'écrit !

Puisque le Livre, enfin, veut avoir son histoire,
C'est à toi que devait revenir cette gloire,
Amoureux de la forme, amoureux de l'esprit !

Eugène NUS.

A F. FERTIAULT

Poète, j'applaudis aux gaîtés de ton livre.
Qui ne serait charmé de ces piquants sonnets
Dont le héros, qui va dans tes caprices vivre,
N'est autre que Biblos, sa gloire et ses hauts-faits ?

Prudhomme le croyait un simple secrétaire,
Indifférent et froid à tout ce qu'il transcrit,
Prêt à s'ouvrir à tous, sans choix et sans mystère,
Se laissant feuilleter sans orgueil ni dépit ;

Souffrant qu'un nom de sot tache son frontispice
Ou qu'un pouce en spatule écorne son feuillet ;
Vêtant le chagrin rouge ou le veau pain-d'épice,
Sans même regarder comment on l'habillait.

N'en croyez pas un mot, c'est pure calomnie :
Le livre sent et vit, souvent plus que l'auteur ;
Il rayonne, il se gonfle, et sa physionomie
Attire, émeut, affole ou glace l'amateur.

S'il contient de l'histoire, il prend l'air vénérable ;
Si c'est un texte saint, il se donne du poids ;
S'il porte de vieux vers, il n'est plus abordable ;
Chargé de fabliaux, il rit d'un air gaulois.

Qu'on le cherche, il se cache et se fait introuvable ;
Dès qu'il vous devient cher, il passe en d'autres mains ;
Qu'on l'oublie, il se pique... aux vers il sert de table.
Mais c'est assez parler de lui dans ces quatrains.

BIBLOS, à ton poète il convient qu'on te livre,
Puisque sa verve a su si bien t'interpréter.
Loué soit donc Fertiault en qui germa ce livre,
Et Claudin, qui mit tant de goût à l'éditer!

ANTONY MÉRAY.

A MON CHER BIBLIOPHILE

TRIO DE TRIOLETS

I.

Qu'il soit neuf ou poudreux bouquin,
Chez nous le Livre a large place.
De cet ami nul ne se lasse,
Qu'il soit neuf ou poudreux bouquin.
En veau, basane, ou maroquin,
Le plus vieux, tout fier se prélasse.
Qu'il soit neuf, ou poudreux bouquin,
Chez nous le Livre a large place.

II.

Aux courts instants de ton repos,
En l'un ou l'autre tu veux lire.
Ton doigt feuillette avec délire,
Aux courts instants de ton repos.
Comme tu trouves à propos
Le tome qu'il te faut élire !
Aux courts instants de ton repos,
En l'un ou l'autre tu veux lire.

III.

Le Livre a ton esprit... Tant mieux !
Moi, j'ai ton cœur, et sans partage.
Puis-je désirer davantage ?
Le Livre a ton esprit... Tant mieux !
Heureuse de te voir joyeux,
Je t'en voudrais... tout un étage.
Le Livre a ton esprit... Tant mieux !
Moi, j'ai ton cœur, et sans partage.

Mme Julie FERTIAULT.

Verdun (Saône-et-Loire), ce 29 juin 1876.

Cher Ami,

Nos humbles berceaux, placés côte à côte, semblaient nous assigner de pareilles destinées dans l'ombre et le silence sur le sol natal.

La vie sociale avec ses impitoyables nécessités, la liberté et l'activité humaines avec leurs capricieuses tyrannies, nous ont séparés.

Que nous fait cette cruelle ironie du sort ?...

Dieu ne nous a-t-il pas animés du même souffle ? N'a-t-il pas rempli nos cœurs des mêmes amours ?

Riants souvenirs d'enfance, pieuses traditions de famille, culte de la terre natale, patriotisme, passion du travail et de l'étude, douce philosophie, vraie religion, tels sont nos traits d'union.

Quoique éloignés, nous restâmes unis par ces liens indissolubles qui forment comme la trame de notre être ; nous éprouvâmes bientôt le besoin de leur donner un corps, une vie, et le Livre jaillit de notre plume.

Tu étais né Poëte ! Tu aimais, tu souffrais, tu pleurais. Tu choisis une muse pour ta compagne : vos tristesses et vos joies se mêlèrent à vos chants harmonieux : tu fus consolé.

Toi, qui adorais les vieux livres, tu en composas de jeunes, qui resteront jeunes et aimés, car toujours les

livres, ces amis fidèles parmi les plus fidèles, compteront des amis même dans les jours les plus sombres.

Chaque fois que tu élargis le cercle de ta famille en l'augmentant d'une œuvre de poète, d'artiste et de penseur, nos vieux camarades, les chers bouquins de ma bibliothèque, se pressent pour donner l'hospitalité à ce nouveau-venu.

Aujourd'hui que, dans ton amour constant pour les livres, tu en consacres un tout entier à redire leur histoire, leur bonne et leur mauvaise fortune, en un mot leur palpitante destinée, — *habent sua fata libelli*, — je marque ce jour d'une craie blanche, et du fond de notre plantureuse Bourgogne, *alma parens*, entouré du souvenir de nos gloires littéraires dont tu continues la longue et noble lignée, enivré des senteurs de nos coteaux, je te crie : *Bravo !* C'était à toi, cher poëte, dont le *sel bourguignon* assaisonne les vers, de glorifier le Sonnet au point de le choisir pour être l'interprète des émotions multiples, profondes, indicibles que les bibliophiles éprouvent et dont un bibliophile comme toi peut seul être l'écho fidèle.

Ex Musæo meo,

Tuus ex animo ad omnia obsequia paratus (1).

ABEL JEANDET (de Verdun).

D. M.

(1) La formule finale de cette lettre est empruntée à la lettre de Pontus de Tyard à son imprimeur, en lui adressant le M. S. de son Traité *de rectâ nominum impositione*.

F.

AI L'AUTEU

dés

AMOUREUX DU LIVRE.

J ne seù pa rimou ; i ne vai don poin t'anviai dé rime.

J te diré tô braveman, dans mon petio langaige, qu'i seù bén aise que tu eusse fabriquai ein livrò por an dégoizai su lé livre.

Cheù nô, mointenan, on à prou lecturié, et i m'esseure qu'au bou de ton écri, on seré bén un pecho pu saivan.

Tan meù! Ç'à bé! Té mô suti me raivigoton. Faiz-an, diz-an ancor ; tu seré tôjor ein vrà *Borguignon salai.*

Un aimin qui de prô t'é seùgu,

M. J. D. (de lai Bregogne).

A MON ILLUSTRATEUR

JULES CHEVRIER.

AMI, peintre des rats friands,
Toi, dont la fraternelle pointe
A mon humble labeur s'est jointe
Pour l'étoiler de traits brillants,

Je voudrais au seuil de ce Livre,
— Dont le cher éditeur Claudin
Sût faire un splendide jardin
Où l'œil de l'amateur s'enivre, —

Je voudrais inscrire ton nom
De quelque manière jolie,
Pour te dire que point n'oublie
Tes soins... Nom d'une Eau-forte, non!

Avec amour suivant mon texte,
Flânant dans ma prose ou mes vers,
Tu guettais tous sentiers ouverts,
Ton crayon cherchait tout prétexte.

En maître tu t'en inspiras.
Voilà mon œuvre décorée!...
Et mon Livre aura la durée
De ceux dévorés par tes Rats.

F. FERTIAULT.

Paris, août 1876.

AU LECTEUR

Un maître de la science typographique, M. Henri Fournier, dans son *Traité de la Typographie*, 1854, in-12, page 193, recommande de placer l'*errata* au commencement d'un livre. C'est là sa véritable place, dit-il, et il ajoute : « C'est la seule manière opportune d'avertir le lecteur, mais il arrive souvent qu'il ne trouve pas à s'y placer convenablement. » Nous suivons ce sage précepte. Aucun livre n'est exempt de fautes. Malgré nos soins, nous n'avons pu, comme d'autres, éviter quelques erreurs typographiques. Nous réclamons pour celles-ci et pour celles qui nous auraient échappé l'indulgence des lecteurs.

ERRATA

Pages.

52. A la dédicace, au lieu de *Blanchemin*, lisez : BLANCHEMAIN.

93. Vers 11, au lieu de *Nul n'est plus souple et plus riche...* supprimez le mot PLUS qui rend le vers faux et lisez : *Nul n'est plus souple et riche...*

112. Vers 4, le compositeur typographe a mis deux f au lieu de deux s longues; de sorte qu'on lit le mot *groffir;* lisez : *Pour former, pour* GROSSIR...

116. Vers 3, au lieu de *feuille à feuille tournes*, lisez : feuille à feuille TOURNÉS.

132. Ligne 21, au lieu de *ses paroles*, lisez : CES *paroles.*

181. Ligne 13, au lieu de *insult* lisez : INSULTE.

284. Ligne 8, au lieu de *haud secus ad*, lisez : *haud secus* AC.

324. Ligne 3, au lieu de *libros qui faciant*, lisez : *Libros qui* FACIUNT.

353. Ligne 2, de la deuxième colonne des *non-prêteurs*, lisez : *J. Thomas Aubry*, etc., (en supprimant *Du Monstier*).

CXX
SONNETS
FANTAISISTES
ET HUMORISTIQUES

d'un

BIBLIOPHILE

Auteur

FRANÇOIS FERTIAULT

Bourguignon

LES

SONNETS D'UN BIBLIOPHILE

GAZOUILLIS DE VERS

AH! je vous ai rouverts, ô mes livres poudreux!
A tous vos vers chéris j'ai donné la volée ;
Je les ai convoqués à ma grande aſſemblée,
Et nul d'eux ne s'eſt plaint d'un choc malencontreux.

C'était plaiſir d'entendre, en mon réduit heureux,
Leur voix molle ou ſévère, éclatante ou voilée.
Auſſi de quel vol prompt l'heure s'eſt écoulée!...
Cela pourrait bien être un compliment pour eux. —

Dans vos volumes clos, sous vos feuilles muettes,
L'air, l'air vital vous manque, ô mes brillants poëtes.
Priſonniers du vélin, que vous devez ſouffrir!

Dans le rayon obſcur étouffe qui ſéjourne.
A vous l'œil qui vous liſe & le doigt qui vous tourne!...
Vous & moi revivons à ce doux parcourir.

MAL COUPÉS

CERTE! il n'est pas bibliophile,
L'hôte si choyé du château!
Au lieu de prendre le couteau
Et de les bien fendre à la file,

Il raidit son doigt, le faufile
Sous les feuillets faisant manteau,
Force, &, comme avec un rateau,
Les déchiquette & les effile.

Qu'un ignare laboure ainsi
Ses livres, je n'en ai souci;
Mais qu'un poëte ait ce désordre!...

Je me navre à tels accidents.
— O beau vélin, tu devrais mordre
Tous les doigts qui te font des dents!

MES CHAMPS DE BATAILLES

AMBULANCIER, ſouvent je paſſe
Où, par rangs, ils ſont entaſſés,
Et, pris de pitié, j'y ramaſſe
Des malades & des bleſſés.

Mon nid n'eſt pas riche en eſpace;
Mais pour ces vieux aux reins caſſés
Chacun ſe ſerre, et, de la place,
A la fin, l'on en trouve aſſez.

Panſage alors. Des ſoins... ſans bornes:
Mes doigts vont défriſant les cornes;
Je redreſſe un flanc déjeté;

Le dos humide, je l'éponge;
Où manque un coin, vite une allonge... —
Pour tous j'ai maiſon de ſanté.

UNE PLAINTE

Le bouquin ſouffre par la pluie;
Le bouquin ſouffre par le froid;
Il ſouffre auſſi d'être à l'étroit
Sur la planche où, las! il s'ennuie.

L'épais brouillard tombe; il l'eſſuie.
Un chaud rayon le frappe droit;
Puis la biſe... A l'âpre ſurcroît
Son dos devient couleur de ſuie.

On le voit aſſailli, ſouvent,
Des plus étranges courbatures;
Il ſe tord ſous ſes couvertures. —

Soleil, pouſſière, averſe, vent,
Le bouquin ſubit vos tortures...
— Et le pauvre homme qui le vend?

LE PASSÉ

Au bibliophile Jacob

OUI, c'eſt un ſoin pieux que d'aller en arrière,
Chercheur rétroſpectif abordant les débris,
Des vieux murs écroulés remuant la pouſſière,
Liſant des faits ſous l'herbe & ſous la mouſſe écrits.

On entend s'exhaler, en remuant la pierre,
Tous ces bruits d'autrefois dans leur ſommeil ſurpris.
Le doux baiſer d'amour s'unit à la prière ;
L'hymne ſainte ſe mêle aux formidables cris.

Vois ; c'eſt un peuple entier qui s'anime et s'éveille :
Châtelaine craintive, orgueilleux châtelain ;
Guerre où le haut ſeigneur entraine le vilain...

Tout ſurgit & prend corps pendant la docte veille.
— Ainſi, conteur ardent, vers toi ſont accourus
Les brillants ſouvenirs des vieux temps disparus.

LE LIVRE

A certains Bibliomanes

I

AU DEHORS

DE loin vous en flairez l'arome avant-coureur ;
Vous contemplez, ravi, ſa date reculée ;
Vous careſſez du doigt ſa marge immaculée,
Et de ſa rareté vous prônez la valeur.

Vous en aimez la tranche à la vive couleur,
La nervure du dos ou ſvelte ou potelée,
La robe au blanc ſatin d'un filet dentelée,
Le noir chagrin brodé par le fer du doreur.

Oui, vous vous pâmez d'aiſe, admirateurs auſtères,
Aux délinéaments de ſes purs caractères ;
De tout choc deſtructeur vous ſavez l'abriter ;

Le couteau curieux n'y gliſſe point ſa lame...
Quels grands bonheurs le Livre à vos yeux fait goûter !
Vous en aimez le corps — & moi j'en aime l'âme :

II

AU DEDANS

L'AME, — ce que le Livre envoie à notre esprit;
Ce que dans ses feuillets, en legs cher & suprême,
Un lumineux cerveau nous laissa de lui-même;
Conseils qu'un ami mort chaque jour nous écrit;

Fluide que l'auteur en inspiré surprit
A l'heure où du génie il reçut le baptême,
Et que, pour nous toucher, nous ses enfants qu'il aime,
Il fixa dans son texte où sa voix nous sourit.

C'est cet éclair, ce feu, ce rayon qu'on sent vivre,
Qu'il me plait de nommer l'âme, l'âme du Livre,
Et c'est ce que j'y bois pour me désaltérer :

Leçons de mes penseurs, hymnes de mes poètes,
J'ai tout ce qui me fait aimer, croire, espérer,
Dans ces pages du cœur... qui pour vous sont muettes.

TROP BIEN CHOISI

MONSIEUR!... çà peut-il ſe comprendre!...
« J'en ſuis encor tout retourné.
« Jamais je n'aurais pu m'attendre
« A ça... Quel coup ça m'a donné!

« N'eſt-ce pas? Je ſuis là pour vendre. —
« Quand il eut tout examiné,
« De loin, je vis ſa main ſe tendre...
« Crac! mon tome était enfourné.

« J'euſſe aimé mieux une taloche.
« Dans les profondeurs de ſa poche
« J'en regardais ſaillir les coins...

« Etre riche, — oh! c'eſt incroyable! —
« Et me voler, moi pauvre diable!!... »
De rage, il en ſerrait les poings.

BELLE COLLECTION !

A Achille Millien

COMME un riche il en a... Je ne sais pas un être
Plus heureux. A son gré posséder tels trésors ! —
Pris d'envie, un beau jour, je me décide, sors
Et dans le sanctuaire, enchanté, je pénètre.

Bravo ! bien placés ! Juste en face la fenêtre
Par laquelle un jour vif illumine leurs ors.
Les fers du relieur ont pris, là, des essors...
C'est un ravissement que ce coup d'œil fait naître.

Et quels titres ! Voyez : les maîtres de l'esprit.
Sous le manteau brillant la forte nourriture.
Certes, voilà vêtir notre littérature !

J'approche. Mon doigt veut... Quel fou rire me prit !...
C'étaient, couverts de peau, de vélin, ou de moire,
C'étaient des dos de bois cloués sur une armoire !!...

JOUISSANCE... FUTURE

POUR ſûr, il traverſe une criſe! —
A fureter uſant ſes jours,
Sans trève, il entaſſe, & toujours.
Comme un avare il théſauriſe.

D'ailleurs, beau choix, pas de mépriſe :
Quand ſes loiſirs ſeront moins courts,
A maint texte il aura recours...
Et de ſon emplette il ſe griſe.

Tout eſt bon, tout lui ſervira.
Ses tréſors, il s'y plongera...
Auſſi quel plan il élabore!

Il s'eſſoufle, augmente ſon bien,
Conquiert pour lire... et ne lit rien... —
Dam! il faut qu'il amaſſe encore.

BREDOUILLE

OUI, qu'il eſt des jours ſecs!... Nez fin, ni preſte vue,
Rien n'y fait. — Ce matin, j'ai braconné partout.
Etalages, bazars, trottoirs & coins de rue,
J'ai tout examiné, tout flairé, ſondé tout.

Une étiquette invite. Après la choſe lue,
Un vieux tome incomplet, mais dur, me donne un coup.
Je paſſe. De ſon ſeuil, une femme dodue
M'indique un bel ouvrage... *auprès d'un marabout.*

— « Bon! dis-je; une trouvaille! » Ah! pauvre eſpoir malade!
C'eſt un roman ſans titre & qui ſent la pommade.
— « Au diable la marchande! » Et je ſuis mon chemin.

Je me penche, plus loin, sur une longue file...
— « Dans ces tas alignés quel fretin ſe faufile! »
Et, mains vides, je rentre... — « Eſpérons mieux demain! »...

BOUQUINS ET RATS

À Jules Chevrier

I

L'ASSAUT

SUR trois tomes couchés un in-folio ſe dreſſe,
Montrant ſes lettres d'or aux flancs de ſon vélin
Beau volume, que l'œil de l'amateur careſſe... —
Raton lui jette, auſſi, plus d'un regard calin.

Il guette, ſourdement mitonne un coup d'adreſſe,
Hors du trou met la tête, &, comme d'un tremplin,
Saute. Pour ce bond-là, bravo! peur ni pareſſe...
Il ne déguerpira que repu, ventre plein.

Tout fier d'avoir grimpé ſur la tête du livre,
C'eſt avec un entrain féroce qu'il ſe livre
A ſon grignotement, vrai gourmet, vrai glouton.

Quel régal! De la marge et du texte il ſe gave.
L'œuvre lourde avec lui va rentrer dans la cave...
Rongeur intelligent, quand te reverra-t-on?...

BOUQUINS ET RATS



II

LES DÉLICATS

De leur museau pointu, sans peur, presque riant,
Les voilà tous en train de mordre... & la cuisine
Leur plaît. Passant du dos à la feuille voisine,
Chacun d'eux pulvérise et troue, en vrai friand.

L'un veut avoir raison d'un fier Châteaubriand;
C'est un Homère en veau que l'autre emmagasine;
Un troisième prétend Sévigné sa cousine...
Pour y prendre, à ce titre, un repas attrayant.

Peste! Ils sont vraiment forts dans leur littérature!
C'est en gens exercés qu'ils cherchent leur pâture,
Ces rongeurs de la prose & de l'alexandrin.

Rien que ces deux derniers rendraient l'esprit bien aise: —
L'un, ascète, nerveux, mange à Sainte Thérèse;
L'autre, fleuri, fin, gras, à Brillat-Savarin.

CRESCENDO

De ſes doigts il dévore
Les tomes racornis,
Et, fiévreux, dans leurs nids
Fouille & moiſſonne encore.

Ses yeux, qu'un reflet dore,
Ont des ſoifs d'infinis...
Pour deux Alde jaunis
Son déſir vient d'éclore.

Déſir vif, importun.
Il en prend d'abord un :
— « Ah! dit-il, il eſt nôtre!... »

Mais, maintenant qu'il l'a,
Que lui fait celui-là?...
Ce qu'il lui faut, c'eſt l'autre.

DE GLORIA

A Pétrarque

DIRE que jusqu'à toi le livre était venu;
Que tes mains l'ont touché, que tes yeux l'ont pu lire,
Et qu'il est à jamais perdu! qu'on le désire
En vain;... qu'il va rester de nous tous inconnu!

Le prêter!!... Quoi? la peur ne t'a point retenu?
Pas un de ces refus que la prudence inspire!
Pas un pressentiment?... Ah! qu'il se fait maudire
L'indiscret qui de toi l'a si vite obtenu!

Ton excuse, on la sait : oui, c'était ton vieux maître,
Mais bien nécessiteux, sentant la faim peut-être,
Et supputant déjà la valeur de ton prêt.

Que n'en avais-tu pris ou fait prendre copie!
Plus tard, la presse eût mis obstacle à l'œuvre impie.
— Perte cruelle, un jour saurons-nous ton secret?...

MORTS ET RESSUSCITÉS

I

TRACES DE CONQUÉRANT

VICTOIRE ! L'aſſiégeant a crevé les murailles,
Et dans la cité morne en pompe il eſt entré.
Brutal comme un ſoldat de pillage altéré,
Il court ſus au butin, ce vainqueur ſans entrailles.

Mais, pour lui, le profit le plus clair des batailles
Eſt le butin vénal. Quant au dépôt ſacré
Des lumières du monde, il s'en approche, outré ;
Son fer dans le vélin commence des entailles,

Et lacère : — « A quoi bon ces choſes de l'eſprit ?
Trop ſavoir ne vaut rien... Exterminons l'écrit ! »
Puis, levant ſon regard plein de lueurs funèbres :

— « Aux livres ! Brûlez tout !... » Et la flamme, étreignant
Ces tréſors, ſuit ſon œuvre & va les éteignant...
De ſa torche barbare il a fait les ténèbres !

II

PALIMPSESTES

CEUX-LA n'ont point brûlé le livre. Ils l'ont gardé,
Et ſon vélin, pour eux, fut une grande joie.
Ils ont tombé deſſus comme ſur une proie...
Adieu, beau monument ! te voilà dégradé.

Ce qu'il diſait, l'écrit? Ils l'ont bien regardé !
Grattant ſon épiderme afin qu'on ne le voie,
Pour leurs textes nouveaux ils ont poli la voie...
Sur un Virgile éteint le plain-chant a brodé.

Mais rien n'était fini. Des anciens caractères
L'œil inveſtigateur reſſaiſit les myſtères ;
On reconſtruit les vers du poëte effacé.

— Niebuhr, Angelo Maï, votre labeur délivre
Du tombeau ces occis. Vous les faites revivre... —
Le clairvoyant triomphe où l'ignare a paſſé.

III

A HERCULANUM

ILS gisaient, étouffés sous les couches de cendre
Que le mont furieux à plein ciel leur vomit.
Dix-huit siècles!... Quel laps avant qu'on fût descendre
En ces cryptes!... — Enfin l'ardent chercheur frémit;

On fouille. Ses trésors, la cité peut les rendre.
Le doigt heurte un rouleau qui tout ce temps dormit:
— « Un papyrus! une œuvre! » Avec quels soins le prendre!
On l'emporte. Un savant près de l'objet blêmit.

L'entourant de respects, sur un marbre il le pose,
L'examine, l'entr'ouvre, & ne rêve autre chose
Que d'enivrer ses yeux de ce texte inconnu.

C'est, d'abord, Philodème &, plus tard, Epicure,
Puis d'autres, que cet art d'exhumer nous procure...
Fête à l'enseveli jusqu'à nous revenu!!

CE QU'ILS SONT DEVENUS

Quo?... Quando?... Quomodo?...

LAS d'une abſence prolongée,
Il rentre ; pour premier devoir
Court à ſes livres, qu'il veut voir...
Et voit ſa chambre bien changée !

Il cherche... — « Eſt-ce un effet du ſoir?...
« Tout entière déménagée?
« Quels rapineurs l'ont ravagée?... »
Au cerveau ça lui met du noir :

— « Plus un ſeul!!... D'où ſouffla l'orage?
« En quel fantaſtique naufrage
« Corps & biens ſe ſont-ils perdus?... » —

Lui parti, vidant les tablettes,
Pour plus de chic en ſes toilettes
Sa femme les avait... vendus!!!...

UN DRAME

I

INTÉRIEUR

L'ORAGE, au grand complet, s'eſt abattu ſur lui ! —
Il proſpérait, jadis, plus jeune que ſon âge.
Le ſoir venait trop tôt ; le jour n'avait pas lui
Qu'il devinait la joie en ſon gentil ménage.

Mais, las ! dequel vol prompt le bonheur s'eſt enfui !
La Mort, la bruſque Mort faucha ſon voiſinage.
Femme, enfants, tous perdus... Il eſt ſeul aujourd'hui...
Le reſte auſſi prit route au fatal engrenage :

Son épargne, engloutie aux mains d'un gros bonnet ;
Tari, le cher labeur où ſa plume glanait ;
Les ſeuils amis, fermés ; gêne... & bientôt miſère.

En ces landes, il vit triſte, mais réſolu.
L'aride l'enveloppe. Il n'a qu'un ſuperflu...
Ses livres, — devenus ſon premier néceſſaire.

II

ATTAQUE

DANS ſa bibliothèque il va traînant ſes pas.
Il chancelle. Il n'a plus la force de deſcendre.
C'eſt en vain qu'il entend les heures des repas...
Tout manque ; buffet vide... Il ne ſait plus où prendre.

Et le terme ! On menace... Oh ! les cruels ébats !
Que faire?... Ses bouquins, certe, il en pourrait vendre.
Cela le ſauverait ;... mais il n'en vendra pas.
Soudain, il tend l'oreille... il guette... A quoi s'attendre?...

De l'étage au-deſſous il perçoit des bruits ſourds.
On cauſe ; l'eſcalier fléchit ſous des pieds lourds.
On ſonne... à deux recors il vient d'ouvrir la porte !

Il a toujours été doux, calme, réſigné ;
Mais en lui ſe ſoulève un accent indigné...
Et, devant ſon tréſor qu'on veut prendre, il s'emporte :

III

DÉFENSE

VOUS ne ſaiſirez pas ces livres, je vous dis !
« On ne prend pas le lit où l'inſolvable couche,
« On ne prend pas ſon pain... & vous, dans mon taudis,
« Vous venez m'arracher le morceau de la bouche.

« Depuis bientôt trois jours, longs, fiévreux & maudits,
« Je n'ai d'autre aliment pour une faim farouche.
« Venir me les ôter, c'eſt acte de bandits...
« Je veux qu'ils reſtent là... Malheur à qui les touche !

« Je les ai bien gagnés... Si vous voulez ſavoir
« Comment, voici : J'étais pauvre, et, pour les avoir,
« Cent fois de mon dîner j'ai détourné la ſomme.

« C'est ſur eux que j'étends mon corps qui s'affaiblit...
« Vous voyez bien qu'il ſont & mon pain, & mon lit.
« Arrière !... Le premier qui monte, je l'aſſomme !!...

IV

FIN

L'OEIL ſanglant, le poing haut, il s'apprête à frapper.
Lutte inutile... En face il a des cœurs de roche.
Les deux individus ſont venus pour happer ;
Ils ne lâcheront rien. Le plus hardi s'approche...

— « Mes livres!!! » Au déſaſtre il ne peut échapper.
A leurs flancs, comme un fou, des ongles il s'accroche ;
Il leur ouvre ſes bras, veut les envelopper...
Lorſqu'un ſarcaſme aigu, que l'autre lui décoche,

L'exaſpère. Il s'égare, & ſa fureur grandit.
Alors, armant ſa main d'un tome, qu'il brandit :
— « Je t'empêcherai bien d'en faire la conquête... »

Puis, il pouſſe une chaiſe ; il cherche à ſe hiſſer :
— « C'eſt à moi !... » Mais ſon pied, peu ſûr, vient de gliſſer...
*Et ſur l'*Art d'être heureux *il ſe caſſe la tête !*

LE BON TEMPS

C'ÉTAIT près de vingt ans avant dix-huit cent trente.
Eſtampes & bouquins ſe rencontraient encor.
Pour un vieil exemplaire à la mine apparente
On n'avait pas beſoin de donner ſon poids d'or.

Le vendeur s'en faiſait une modeſte rente,
Et l'aviſé chercheur, calculant ſon eſſor,
Sans rendre, par le prix, l'aubaine tranſparente,
Pouvait dévaliſer boutique & corridor.

Jours féconds! jours heureux! Plus d'un archéologue
De tréſors mal perdus groſſit ſon catalogue. —
Tout modeſte, un, alors, circulait dans les rangs.

Ecartant des rideaux de dépouilles intimes,
Certain ſoir, il trouva, pour cinquante centimes,
Un plan, — qu'il revendit... deux mille deux cents francs!!...

FRONTISPICE

EN TÊTE D'UN VOLUME COLLECTIF

APRÈS toute moisson vient le moment des gerbes.
Nous voici! Dans nos champs nous avons moissonné.
A pleins bras nous portons ce que nous a donné
Notre soleil : faisceaux de fruits, de fleurs, & d'herbes.

Que de rhythmes! Les uns, aux cambrures superbes,
Redressent fièrement leur beau front couronné;
D'autres hasardent là leur fredon étonné,
Tous adressant à l'Art les ardeurs de leurs verbes.

— Belles dames, venez! surtout pas d'air moqueur!
Ne vous effrayez pas de ces rimes sincères,
Où le rêve a versé le pur de sa liqueur.

Par elles le poëte a charmé ses misères.
Portez l'œil & la main aux produits de nos serres...
Lisez-nous; nous avons de l'esprit... & du cœur!

4

A. M. H. BOULARD

I

CHEZ LUI

LES meubles en ſont pleins ; les tablettes en ploient :
Dans les coins, aux rebords, d'un & d'autre côté ;
Sur les in-octavo les in-douze s'aſſeoient ;
Des parquets aux plafonds les piles ont monté.

Vous allez aux fauteuils, des tomes vous renvoient.
Par monceaux, à tous pas, le tréſor eſt jeté.
Les reflets du foyer ſur l'or des dos flamboient ;
Pour en mettre un de plus, tel angle eſt amputé.

Et ce n'eſt point fini ! Chaque ſoir, le brave homme,
Bon dénicheur, rapporte un nouveau contingent.
Où donc mangera-t-il ? où fera-t-il ſon ſomme ?...

Beau ſouci !... Des bouquins ! Cela ſeul eſt urgent.
— Hôte croiſſant, le Livre encombre ſon ménage,
Et ſur ſon eſcalier l'amateur déménage.

II

DÉLOGÉ

MAIS, bah! de la maiſon il eſt propriétaire.
Vous verrez qu'à la longue il trouvera moyen.
Un jour, il congédie un premier locataire,
Et remplit ſon logis d'une avalanche... Bien!

Le procédé n'eſt pas ſans charme en ſon myſtère.
Autre congé, bientôt. Dès qu'il n'y reſte rien,
Entre les murs conquis bondit le vieux notaire...
Tous les appartements regorgent de ſon bien.

Les volumes ſont fiers, parbleu! de ce partage.
Pour eux, c'eſt un peu d'ordre; ils ſont logés, claſſés.
Lui, les ſuivant toujours, fuit d'étage en étage:

— « Je m'en vais, leur dit-il, puiſque vous me chaſſez. »
Et, mis hors, il ſubit le ſort dur, dont l'accable
En ſes invaſions le bouquin implacable.

UN RACHAT

R .....

JE l'ai, cet exemplaire à l'offre désirée,
Ce doux gage par toi chaudement attendu !!
Dis si ma défiance était bien inspirée :
Je l'ai... du brocanteur à qui tu l'as vendu !

La page aux mots aimants, ta main l'a déchirée ;
Mais pas un seul feuillet par le couteau fendu !
Et tu parlais si haut de cette œuvre... admirée...
A quel mépris du cœur es-tu donc descendu ? —

C'est bien, ami sincère, & je te remercie.
Laissons ta lâcheté te sembler réussie ;
Même, si tu le veux, du haut-fait sois absous ;

Mais quand de moi, plus tard, tu voudras un volume,
Pour te le présenter loin de prendre la plume,
Je sortirai ma bourse, & t'offrirai... cent sous.

FOUILLIS

A Emm. des Eſſarts

LE bizarre ! A manquer de méthode il s'obſtine.
Il jette pêle-mêle en ſon appartement
Ses livres, vaſte amas que l'œil en vain lutine,
Dédale où le fil caſſe, immenſe encombrement.

Et, — voyez ce qu'il aime ! — entre eux, guerre inteſtine :
Pétrone ſur Platon s'étend malignement ;
Rabelais ſe blottit derrière Lamartine ;
Dorat frôle Paſcal ; ſans l'étreindre autrement,

Sapho près d'Abeilard s'arrête ; juſqu'à terre
Une Encyclopédie a fait pencher Voltaire ;
George Sand s'éparpille autour de ſaint Bernard ;

Muſſet touche à Pibrac ; Daphnis, à Virginie...
Un peu plus, le contraſte aurait, là, du génie. —
Gai poſt ſcriptum : *Santeuil gambade vers Panard !*

A UN AMI DES LIVRES

L'ON vous dit bien ſavant! Vous portez des lunettes
Qui découvrent toujours bien plus loin que vos yeux;
Partout vous dénichez des bouquins précieux;
Le pathos a pour vous les pages les plus nettes;

Vous avez de grands airs & de doctes ſornettes,
De longs mots enfilés coulant à qui mieux mieux;...
Ah! ſous votre perruque & vos rides, bon vieux,
Chacun vous croit, d'honneur, plus jeune que vous n'êtes.

— Oh! oui, vous êtes jeune... en ſcience ſurtout.
Le nez dans vos fatras, d'accord, vous ſavez tout;
Mais ſeul?... Plume à zéro, ſtyle pris d'engelures.

Sur vous j'étais tout près de croire ce qu'on dit.
Maintenant j'y vois clair: vous avez les allures
D'un connaiſſeur poſtiche & d'un faux érudit.

ACCÈS DE TYPOGRAPHIE

A Louis Soujon

POURQUOI ce contre-ſens, trop oſés typographes ?
Avez-vous demandé ſi ce jeu convenait ?
Non contents d'ébahir avec vos orthographes,
Voilà que vous ſcindez notre pauvre SONNET !

Juſqu'au verſo *lointain pourquoi des paragraphes*
Que le goût ſi logique au recto *retenait ?*
Les poëtes, voyez, — ces mauvais calligraphes, —
Le tranſcrivent d'un coup, tout entier, comme il naît.

Non, rien n'irrite plus mon œil & ma penſée
Que de voir, d'un côté, cette œuvre commencée
Attendre, pour finir, un tourner haſardeux.

C'eſt un mur ſur la route... Oh ! des règles plus ſages,
Chers protes !... Un Sonnet qu'on imprime à deux pages,
C'eſt comme un Médaillon qu'on cafferait en deux.

ENTRÉE D'ASSAUT

OUF! c'eſt hardi, courageux voire.
Dix d'un coup! C'eſt preſque inſenſé.
Quel lot!... Pourtant il a paſſé
Doucement, & ſans grande hiſtoire.

Pour aider, vite, à l'heure noire,
D'un long fil j'ai tout enlacé,
Puis l'ai furtivement pouſſé
Dans l'angle profond de l'armoire.

— Encore des nouveaux venus?...
— Nous les aurons bientôt connus;
Ils ſeront de la maiſonnée.

Tous amis, pas d'indifférents.
Hurrah! chez nous les cœurs ſont grands...
Vive la troupe « embouquinée! »

MÉLANCOLIE DE BIBLIOPHILE

A J.-F. Abel Jeandet.

DANS l'immenſe Babel que coupe en deux la Seine,
Dans ce monde penſeur, où nous nous enfermons,
Je ne ſais quoi parcourt l'atmoſphère malſaine,
Qui corrode à la fois l'eſprit & les poumons.

Triſte état! — N'aimant pas infliger des ſermons,
Je vais me faire ermite et, ſorti de la ſcène,
Vivre avec mes bouquins. Puiſque en vain nous ſemons,
Cœurs ſéchés, gare au coup qu'un poing lourd nous aſſène!

Là, j'attendrai la mort. Sombre, en guiſe de lin,
De mes chers Elzévirs je prendrai le vélin
Pour me faire un linceul dans ma tombe érudite.

Entre mes quatre murs je m'enſevelirai. —
Englouti de la ſorte, au moins j'éviterai
Les ſentiers monſtrueux d'une époque maudite!

MAGLIABECCHI

I

LE PROFIL

IL ne les quitte plus. Ses regards en ſont ivres.
Il en a fait des murs, des parquets, des cloiſons.
Et ſon ſiége, & ſa table, & ſon lit, tout eſt livres.
Ils ſont, l'été, ſa briſe, &, l'hiver, ſes tiſons.

Quand il ſonge au repas, ſur eux il met ſes vivres,
— Un œuf, de l'eau, du pain en toutes les ſaiſons; —
S'il veut bouger, fluet, ne peſant pas cent livres,
Dans ſes couloirs étroits il prend des horizons.

Il uſe juſqu'au fil ſon habit, qui ſe perce;
La pouſſière s'oublie à ſes mains, qu'elle gerce...
Où, pour les petits ſoins, le moment opportun?

Il mène, au long des jours, ſa lecture acharnée; —
Mais nul mot, point d'écrits. Lui, ſcience incarnée,
Lui qui les voudrait tous... il n'en a pas fait un!

II

L'HOMME

PAS un ! — Il lui faut tant chercher, fouiller, connaitre,
Apprendre, retenir parmi ceux qui ſont nés
Qu'il s'eſt toujours gardé, ma foi ! d'en faire naitre...
C'eſt tant pis ! Quels tréſors ſon ſavoir eût donnés !

Mais ce docte, obligeant, néglige ſon bien-être
Au profit des cauſeurs à ſon logis menés :
Le ſoleil part, la nuit aſſombrit la fenêtre,
Sur les textes ſes yeux ſont encore inclinés.

Chaque jour, ſe meublant de quelque découverte,
Aux futurs érudits ſa mémoire eſt ouverte ;
Comme un long répertoire on vient la compulſer.

— Salut donc, vieux « glouton de la littérature ! »
Tu liſais pour tranſmettre aux autres la pâture...
Bravo ! cet égoïſme eſt bon à profeſſer !

COUP DE VENT

DANS la demeure ſavante
En avait-on entaſſé!
Mais, las! naïf qui ſe vante
D'un grand tréſor amaſſé...

Les bourraſques de la vente
Par les rayons ont paſſé,
Et j'ai vu, plein d'épouvante,
Le cher « tréſor » diſperſé.

Malheur! ce deſtin me navre :
Il ſemble voir un cadavre
Aux membres éparpillés.

Comme épaves ſur les plages,
Vont flotter aux étalages
Cent tomes dépareillés!!...

A DANTE

SUR BÉATRICE

DANS tes vers a fleuri l'Amour, printemps de l'âme,
Mais l'amour pur, marchant ſous ſa robe de lin :
De ton ange entrevu tout ton cœur était plein,
Et pour toi Béatrice était plus qu'une femme...

Oh! tu l'enveloppais d'une myſtique flamme. —
Tu n'étais pas encor le fougueux Gibelin,
Du haut de tes grandeurs jeté comme un vilain,
De ta Florence, hélas! banni comme un infâme! —

Suave & frais déſir!... Comme un rayon des cieux,
Ta vierge devant toi promenait ſon image,
Et toi, tu lui rendais ton angélique hommage ;

De ſa chaſte beauté tu repaiſſais tes yeux,
Sans vouloir ſeulement lui prendre une étincelle...
Dante, le bel amour!... — N'as-tu bien aimé qu'Elle ?

RAFFINEMENT

A Léon Dierx

EN plein dos des étalagistes
Un chaud soleil darde ses dons,
Et nous, vieux bouquineurs aux pistes,
Le long des quais nous regardons.

Peste! On en remplirait des listes!
Sur les parapets quels cordons!
Nous plongeons nos coups-d'œil d'artistes
Jusqu'au recoin aux abandons.

— As-tu vu, là, hors de la boite,
Pris dans son gros carton, qui boite,
Ce conteur qui te fait rêver?

— Oui. — Qu'en dis-tu? — J'aime son âge.
— Tu le laisses? — Je me ménage
Le plaisir... de le retrouver.

L'AUBAINE

LÉGENDE

PAUVRE livre! Un marchand en offre, — prix honnête, —
Deux cinquante, ou trois francs... Trois francs, c'eſt au plus haut :
— « Je ne pourrai jamais le vendre comme il faut,
Dit-il ; la couverture eſt rongée... & peu nette. »

— « En effet, la raiſon n'eſt point une ſornette ;
Un vélin racorni, troué, c'eſt un défaut.
Invendable !... J'en vais allumer mon réchaud... »
L'ex-vendeur fond ſur lui comme à la bayonnette.

Entre le dur carton & le vieux parchemin
Qu'il déchire, en fureur il enfonce la main...
Le monſtre a, dans ſes flancs, des fortunes énormes !

Sous un papier-joſeph on trouve des billets.
Hurrah! des cents, des mille !... Excellents, les feuillets !... —
Oh ! j'aurai du reſpect pour les bouquins informes.

SAVANTASSE

COMME il y va ! quelle faconde !
Il met à sec son réservoir,
L'impitoyable ! Il nous inonde
Sous les flots de son lourd savoir.

Serrés, d'allure furibonde
Et drus, ne cessent de pleuvoir
Mots, textes, noms... Holà ! la bonde !
Nous n'en voulons plus recevoir.

— Triple érudit, assez ! De grâce !
Tu nous fais prendre en grippe Horace,
Homère, Virgile, Augustin.

Silence !... ou, plutôt, continue !
Pille tes livres ; exténue
Ta langue, — & perds-y ton latin !

OPHTALMIE

A garnir ſes rayons il a paſſé la vie.
Du tréſor groſſiſſant il ſe charmait toujours.
Il ſavait fureter, l'habile, à faire envie...
Par ſes haſards heureux il eût compté ſes jours.

Mais cette volupté ne s'eſt point pourſuivie.
Le pauvre homme, aujourd'hui, ſent les inſtants bien lourds.
Nuit, nuit pleine !... à ſes yeux toute joie eſt ravie...
Aveugle !... Il doit pleurer ſes bouquins, ſes amours ?

Eh ! non; d'une humeur douce il ſupporte ſa peine.
Flânant au milieu d'eux, il ouvre ſon vieux chêne,
Cherche un livre, le palpe, & le gliſſe en ſes doigts :

— « Comprenez bien, dit-il ; je lis à ma manière.
Autrefois, je ſavais les trouver ſans lumière ;
Et, rien qu'en les touchant, maintenant, je les vois. »

UNE FIN

EN quel état!... Jonchant la dalle,
Sans couverture, & déchiré?...
Quoi! ton beau maroquin doré
N'a pas trouvé grâce?... O vandale!

Vit-on jamais pareil ſcandale?
Une œuvre! un tome vénéré
Par des mains graſſes démembré,
Un peu plus mis ſous la ſandale!...

— Au rayon d'honneur tu brillais,
Et de tes ſplendides feuillets
On fait des ſacs dans la boutique.

Deux ſiècles avoir triomphé...
Pour envelopper le café
Qu'on vend faux poids à la pratique!!...

AUTOGRAPHE... ET CALLIGRAPHE

ENFIN ! j'en tiens un bout. Oh ! la bonne aventure !
En œuvre épiſtolaire il ſe prodigue peu,
Et ſur ce noir format — qu'on a ſauvé du feu —
Du docte je puis donc contempler l'écriture !

Epluchons le fragment. C'eſt hardi, ſans rature ;
La plume a, d'un long jet, trotté, j'en fais l'aveu ;
Tout le texte a des traits auſſi fins qu'un cheveu ;
Mais des pleins fulgurants forment la ſignature.

Audace, & ſavoir-faire. Il faut draper ſon nom.
Le malin, en ſignant, tire un coup de canon.
Voyez : comme un volcan éclate ſon paraphe.

Pour ſe mettre en relief il ne néglige rien !
Il fait dire de lui : « Ce monſieur écrit *bien... »*
Mais le grand écrivain *ne ſait pas l'orthographe !*

DERNIÈRE RESSOURCE

J'AI couru partout. Las, je rentre.
« Je mangerai je ne ſais où.
« Il faudra me ſerrer le ventre ;
« Car j'ai grand' faim... & pas le ſou !

« J'ai bien, — mais en lui je concentre
« Tout mon bonheur, moi vieux hibou, —
« J'ai bien un volume... O doux chantre,
« T'abandonner me rendrait fou.

« Et, pourtant, ſi je... t'abandonne ?... »
L'ami dolent cherche. On lui donne
Une somme à nous étonner.

Je m'eſtimais peu, vers ou proſe ;
Mais mon livre l'a fait dîner...
Mon livre eſt bon à quelque choſe ;

UNE PERTE

Souvenir de Charles Bernard

LAS ! j'étais si content de l'avoir obtenu,
—Non sans mal, toutefois !—De ses pages latines,
Dont j'avais, doux labeur, francisé les tartines,
Souvent je délectais mon regard ingénu.

« Mais contre le méfait ce charme n'a tenu :
Un larron me l'a pris... Oh ! peines intestines !
Me prendre Jodocus *quand j'ai, là, des bottines !...*
Et pourquoi me le prendre ? Et qu'est-il devenu ?

« Mon pauvre vieux touriste, unique & cher volume,
Tu m'étais compagnon quand, la nuit, je veillais ;
Maintenant, quelle main profane tes feuillets ?

« Un moutard les salit ; quelque rustre en allume
Sa pipe... » — Et l'érudit chercha, toujours privé.
Pas de chance ! Il est mort sans l'avoir retrouvé !

TU QUOQUE?...

EH! quoi! les poëtes auſſi
Au tas vendent leurs chers poëtes!...
Mais c'eſt donc le jour des défaites
Qu'on trouve ce chef-d'œuvre ici?

Pour qu'il traîne en ce coin ranci
Ou ſur ces planches indiſcrètes,
Quel ſouffle a ſaccagé les fêtes?... —
Le gouſſet, las! s'eſt aminci!

S'envoler ſur l'aile des ſtrophes
Ne pare point aux cataſtrophes;
Le beſoin eſt un gros butor.

Puis, il faut combler l'adorée...
Et ce qu'elle aime, — la dorée, —
Ce n'eſt pas les livres, c'eſt l'or.

A UN BIBLIOGRAPHE

UN critique n'eſt pas un pédant de grammaire,
Qui s'en va meſurant, peſant, rognant les mots
Et, tout fier d'étaler un ſavoir éphémère,
De ſa parole creuſe étonne... les marmots.

Non, non. Pourquoi tremper ſa plume en l'encre amère?
A l'arbre ne voit-on que les moindres rameaux?
Notre vol eſt plus grand, plus haut, & plus ſommaire :
Ouvrons l'écrin tout large, & montrons les émaux!

Laiſſons l'œil s'arrêter & ſe complaire aux lignes
Où d'un génie en herbe on découvre les ſignes.
Du beau, même futur... c'eſt autant de gagné.

Piètres ceux qui s'en vont, toujours, cherchant la faute!—
Accueil, accueil au livre! Un livre, c'eſt un hôte...
Et l'hôte ne vient point pour être égratigné.

AVERSE

A Rimé Siron

MAIS il en prenait donc une once à chaque page!
Toute sa tabatière y passait. Quel liseur!...
Malhabile, ou distrait; car c'est au grand dommage
De son nez qu'il usait son tabac, mon priseur.

Après tout, prisait-il? Malgré cris & tapage,
Il devait savourer son bien-aimé phraseur,
Et la poudre, manquant la narine au passage,
Pleuvait au fond du livre... Oh! c'est d'une épaisseur!

Il ne se ferme plus; le dos craque; tout baille;
Dans le sillon trop plein le grain perdu bataille
Et me crible, à sa base, un onglet vermoulu.

Cher bouquin!... — Il veut bien nous prêter sa pâture,
Mais ne l'étouffons pas. O pauvre couverture!...
Faut-il être éventré, morbleu! pour être lu!! —

UNE SUPPLIQUE

A Boué, (de Villiers)

Le brave homme ! Il a dû, longtemps avant d'écrire,
Plein de trouble, tourner ſa plume entre ſes doigts.
Bonne lettre, qui peine & pourtant fait ſourire :
De l'encre, du crayon... un coup d'eſſai, je crois.

Trois pages ! C'eſt bien long ; c'eſt trop donner à lire
Aux richards affairés que le chiffre rend froids.
Effuſion naïve ! Il ſe plaint, il ſoupire,
A peur d'importuner... & redit tout deux fois !

C'eſt diffus ; mais auſſi, là, comme c'eſt honnête !
Ce timide quêteur doit avoir l'âme nette
Comme le vers latin qu'il a ſu mettre ici.

Quel ton ! dans ce factum rien ne hait, rien n'accuſe :
Il héſite, il demande, & puis craint, & s'excuſe ; —
C'eſt tellement raté... que c'en eſt réuſſi !

« HABENT SUA FATA LIBELLI »

I

D'OÙ ?

JE te choiſis, & je t'emporte,
Cher bouquin, ſous mon bras preſſé ;
Avec moi tu franchis la porte ;
Au rayon tu ſeras placé.

Ta ſtructure n'eſt pas bien forte ;
Ton dos eſt même un peu caſſé.
Tu voyageas de belle ſorte !...
Par quelles mains as-tu paſſé ?

Qui te mit dans ſon catalogue ?
Qui te vendit ? Quel philologue
Te reconquit, texte & fleurons ?...

Je ſonde en vain ta deſtinée,
Qui fait qu'au bout de la journée
Au logis tous deux nous rentrons.

II

OÙ ?

ET maintenant ? Je te possède !
On m'a déjà félicité.
Même un fin convoiteux m'obsède ;...
Sois sûr : ni vendu, ni prêté.

Donc goûte en paix, si Dieu nous aide,
Ma durable hospitalité. —
Mais après ?... A la mort tout cède...
Après ?... Par quels vents emporté ?

Où ? Qui t'aura ? L'hôtel des ventes ?
Courras-tu les noires soupentes,
De poudre ou de moisi vêtu ?

D'ici pour te voir disparaître,
Battre les quais, changer de maître,
Il faut du courage, sais-tu !

PENDANT LES FÊTES DE VENDOME

A Prosper Blanchemin

DEPUIS deux quarts de ſiècle il revenait ſur l'eau.
Fort, il ſe relevait de l'injuſte défaite.
La ſvelteſſe charmait en ſa ſtrophe parfaite ;
Il donnait, diſait-on, la couleur au tableau.

Tu l'avais pourtant mis au bout de ſon rouleau?
D'un mot tu crus l'avoir précipité du faîte...
Mais ton mot ſe trompa ; tu fus mauvais prophète,
O grand « légiſlateur du Parnaſſe, » Boileau!

Un retour de l'eſprit rabaiſſe ta ſuperbe :
Le vers correct & froid du pointilleux Malherbe,
Aſtre eſtimé, n'eſt plus notre premier ſoleil.

Ton condamné, tu vois quelle ardeur il excite.
Hourrah! La Poéſie acclame ce réveil...
Le fier rhythmeur l'emporte, & Ronſard reſſuſcite!

LES DEUX VOLUMES

APOLOGUE

D'UN ouvrage nouveau j'avais double exemplaire.
L'un portait ſimplement ſon habit beurre frais,
Tandis que le ſecond, déjà poſé pour plaire,
D'un habit maroquin s'était permis les frais.

Fier ſous ce vêtement qu'un long fil d'or éclaire :
— « Çà ! dit-il au premier, tu te penches exprès ?
« Recule ; ton papier m'écorche... » Puis, colère :
— « Va-t'en ! Tu ne dois pas me frotter de ſi près. »

Sur ce, l'humble broché dans le rayon s'enfonce,
Mais, tout en s'y gliſſant, haſarde une réponſe :
— « Oh ! tu fais haute mine ! Eſt-ce donc un malheur

« D'être un peu moins doré ſur mon dos, ſur ma tranche ?
« Nous ſommes la même œuvre & ſympathique & franche...
« Et, riche ou ſimple, avons une égale valeur. »

A MES LIVRES

I

CONDAMNÉS A MORT

VOUS voilà menacés dans la ville inveſtie,
O mes chers compagnons, mes outils bien-aimés!
Et vous ne pouvez pas tenter une ſortie...
Mornes, dans vos rayons vous reſtez enfermés.

Votre demeure, au moins, eſt-elle garantie
Contre le feu, la balle, & les pillards armés?
Non, hélas! & la bombe, avant d'être amortie,
Peut jeter la balafre à vos rangs déformés.

Amis, dont ma retraite était ſi bien ornée,
Pouviez-vous vous attendre à cette deſtinée?...
Vous, avec tant d'amour conquis & raſſemblés;

Vous, où mon pauvre eſprit ſavait trouver ſa vie,
Par la haine féroce & la ſtupide envie
Vous ſerez canonnés, bombardés & brûlés!!...

II

AVANT L'EXÉCUTION

ALLONS ! toujours l'angoiſſe !... Une peur, cette nuit,
A mon oreille a fait ronfler la canonnade ;
Puis ce fut la muraille ouverte, & l'eſcalade,
Et l'envahiſſement de l'étage... Oh ! quel bruit !

Quel aſſaut !!... Tout eſt noir. Paf ! un coup de feu luit.
La vitre dégringole, & du rayon malade
La balle a traverſé la mince colonnade.
Un bras brutal ſecoue, & la corniche ſuit...

Tout gît ſur le parquet ! La ſoldateſque ignoble
Jure, va d'un entrain pris au jus du vignoble,
Et ſaccage... Maint tome a le dos enlevé.

L'un arrache un feuillet pour une cigarette ;
L'autre ſous ſes pieds vous... — Ma torture s'arrête :
Vous êtes encor là, chers bouquins... J'ai rêvé !

MOUTONS DE PANURGE

A Alfred des Essarts

TOUTE la nuit encore, épiant, palpitant,
Œil & cœur pris, de vous j'ai rêvé, mes chers tomes :
De la poudre au plafond ſecouant les atomes,
Vous aviez, tout d'abord, un réveil éclatant.

Puis, calmés & debout, l'un après l'un quittant
Vos rayons, vous alliez, innombrables fantômes,
—Des Sadis aux Ronſards, des Bibles aux Brantômes,—
Vous alliez devant vous. Mais ſoudain, vous hâtant,

Vous ſemblez tituber & ne plus vous connaître.
Tumulte. Un coup de vent vous ouvre la fenêtre.
En troupeau, ſur le bord vous vous précipitez.

Gouffre attire, dit-on. Votre foule s'y rue.
Vous prenez votre élan, vous ſautez dans la rue...
Et moi, navré, ſans force : — « Allons, ſautez ! ſautez !!... »

UN REPAS

A Henry Vaschalde

L'homme ne ſe nourrit pas ſeulement de pain.

OUI, j'y reviens encor... J'y reviendrai ſouvent,
Pauvres amis perdus! Oh! combien je vous aime!
Vous me repréſentez une part de moi-même,
Vous qui m'avez aidé pour... me montrer ſavant.

Tout jeune, quand j'allais, plein d'ardeur, m'élevant,
Plus d'une fois, pouſſé par un déſir ſuprême,
Pour avoir un de vous je donnai, — joli thème! —
Le prix de mon dîner. C'eſt d'un culte fervent!

Et que j'étais heureux! « Un de plus! » me diſais-je.
Puis, par le beau ſoleil ou par la froide neige,
Je reſtais, avec lui, dans la chambre fermé.

Comme je préférais l'onctueuſe pâture
A l'autre, qu'exigeait la vulgaire nature!...
Comme je dévorais mon livre bien-aimé!!

LA TOURNÉE

I

IL EN A SA CHARGE

CINQ heures! Du dîner chacun ſent les approches;
Mais notre dénicheur n'a pas grand' faim. Chargé,
Il retourne au logis, & ſon pas allongé
Franchit du macadam & le ſable & les roches.

Bonne chaſſe! Il jubile. Actif, il a plongé
Jusqu'aux plus noirs recoins de cent boîtes bancroches:
Il en a dans les mains, ſous les bras, plein les poches
Et, pour rien, ne voudrait d'un ſeul être allégé.

Bouquins aux angles tors, aux marges trop coupées,
Pages de manuſcrits des flammes échappées,
Tranches rouges, dos ronds blindés de parchemin,

Tomes déshabillés redevenus brochures,
Beaux plats qu'un fer antique a brodés de hachures...
Voilà l'ample moiſſon qu'il a faite en chemin!

II

OÙ LES METTRE

BON! mais ce n'eſt pas tout que les avoir trouvées,
Ces merveilles ; il faut ſavoir où les nicher.
L'appartement en crève, & l'on va ſe fâcher :
De place nulle part... Oh! les chambres rêvées!!

Dans d'inviſibles trous il parvient à jucher
Les plus minces. Gonflant les piles ſoulevées,
Il gliſſe les plus gros. Les plaquettes?... Sauvées!
Bravement il les couche à même le plancher.

Là! pour ſes adoptifs c'eſt qu'il eſt tout entrailles ;
Il en mettrait, je crois, juſques dans les murailles...
Aux parquets, aux plafonds je ſoupçonne un reſſort.

Le cher petit réduit ſe dilate. C'eſt l'antre
Où plane ſur le livre un myſtérieux ſort...
Il n'en peut plus tenir, et toujours il en entre!

LE DERNIER

JADIS, quand je voulais anecdote ou maxime,
D'un doigt sûr, parmi vous, j'allais tout dénicher.
Aujourd'hui, si je veux le moindre millésime.
C'est dans ma tête, hélas! qu'il me faut le chercher.

Je ne peux plus, ouvrant la porte doctissime,
Par vos mille trésors me sentir allécher,
Ni, de l'œil, parcourir de la base à la cime
Les lourds rayons où, fiers, vous aimez à percher.

Pour mon savoir, allez, c'est bien un peu funeste.
Ma mémoire malade est le seul qui me reste
En fait de livres... Diable! Et j'ai beau feuilleter,

Je n'y trouve partout qu'ombres, ingrates pages.
Mes glanes chargeront de piètres équipages... —
Amis, que n'ai-je pu ne jamais vous quitter!

LE COIN DU FEU

A Julie

Le calme du foyer me plaît d'étrange ſorte.
Là, tous les deux, bien clos, les pieds près des tiſons,
Nous ſuivons à l'envi chimères ou raiſons,
Capricieux ſujets qu'un léger rire emporte;

Là, des plans d'avenir évoquant la cohorte,
Nous bâtiſſons d'avance; enſuite, nous puiſons
En quelque livre aimé qu'enſemble nous liſons,
Vaſe dont la liqueur au labeur nous exhorte.

Puis, nous nous contemplons dans ce gentil enfant
Qui ſecoue entre nous ſon beau front triomphant,
Et dont gaîment la langue à tout propos babille;

Et nous ne prions Dieu que de nous prolonger
Ces jours de joie intime, & de n'y rien changer,
Tant nous ſommes heureux du bonheur en famille!

LE FIL DU LABYRINTHE

A Sainte-Beuve

CRITIQUE, nul ne ſait, juſqu'au cœur d'un volume,
Projeter mieux que toi la lueur de la plume ;
Nul ne va plus avant, ô clairvoyant mineur...
Pour trouver le filon c'eſt ton goût qui s'allume.

L'or ſurgit devant toi, — ta main a du bonheur — :
Rencontres-tu le fer réclamé par l'enclume,
D'un doigt ſi bienveillant tu l'indiques, d'honneur,
Qu'on prend l'avis ſans fiel & t'aimant, cher glaneur.

Oui, l'on aime à te voir, fin, ſubtil en ton rôle,
Sur toute gloire faite appoſant ton contrôle,
Et tournant le rayon ſur le nom commencé.

Ton « bravo ! », digne & ſûr, monte au front du génie ;
La ſottiſe a, parfois, ta flèche d'ironie...
Quel mal ? — Homère eſt ſauf, & Zoïle eſt bleſſé.

UN NAVIGATEUR

A un savant lexicographe

On fait un grand mérite au fier navigateur
Qui s'en va découvrir quelque terre inconnue,
Et qui, vers un seul lieu constatant sa venue,
Baptise un pays neuf... dont il n'est pas l'auteur.

Gloire au marin! c'est bien! — Mais l'investigateur
Qui remonte en sa barque, à tous pas retenue,
Les sources d'une langue à sa fin parvenue,
Plongeant dans chaque idiome un œil inquisiteur?...

Il touche à mille points en son cours méritoire.
N'est-ce pas naviguer sous un rayon de gloire
Que d'avancer, certain, sur cet autre océan?

Sur l'océan des mots s'il est moins de tempêtes,
Les sols qu'on y découvre ont plus d'épines prêtes;...
C'est un voyage obscur qui veut un pied géant!

SON « EUREKA »

A Jules Guillemin

IL *jubile :... — « Joie ineffable !*
« Je te tiens, bijou tant rêvé,
« O cher petit livre introuvable,
« Que par miracle j'ai trouvé !

« Es-tu vraiment là ſur ma table ?...
« J'ai peur de t'en voir enlevé.
« Sous ta pouſſière vénérable
« Comme te voilà conſervé !

« Quels parfums ont tes feuilles larges !
« Laiſſe-moi contempler tes marges,
« Du doigt careſſer ton vélin.

« Pour mes yeux c'eſt une ambroiſie... » —
Et le dénicheur s'extaſie
Devant ſon tome... aſſez vilain.

A SHAKESPEARE

A Eugène Garcin

A ton tour, vieux génie, orgueil de l'Angleterre!
L'érudit contre toi vient braquer ſon canon.
Qui donc gênerais-tu, qu'on veut te mettre à terre?...
On conteſte déjà ta perſonne... ou ton nom...

Voilà les dépeceurs eſſayant l'inventaire...
Sortent-ils d'Acadème, ou bien d'un cabanon?
Ils veulent que ton œuvre immenſe, humanitaire,
Ait, pour pères, pluſieurs, & toi pour parrain... Non!

Ils ſeraient ſi contents, dans leur ardeur qui nie,
De ſigner ton HAMLET : Shakeſpeare... et compagnie!
Pour eux, c'eſt la trouvaille & l'aubaine ſans prix.

Allons, démoliſſeurs, frappez! A la reſcouſſe! —
Mais le coloſſe eſt là, ſolide, et la ſecouſſe
N'eſt point de force encore à troubler nos eſprits.

EN OMNIBUS

A Arthur Breton

A ſa broche elle avait le portrait d'un « bel homme. »
Un plantureux chignon, ſur ſa nuque abaiſſé,
Ombrageait de ſes flots la croqueuſe de pomme,
Qui nous montrait ſa main d'un geſte un peu forcé.

Elle allait promenant ce regard qui vous ſomme,
Prunelle pénétrante & ſourcil haut froncé,
Puis, baiſſant ſes grands yeux biſtrés, non pour un ſomme,
Elle cherchait à voir... comment j'étais chauſſé.

Mais l'horizon rêvé n'eſt pas celui qui s'ouvre.
Dans ce pourchaſſement la chercheuſe découvre
Deux vieux tomes, tenus con amore. *Soudain*

Elle pliſſe la lèvre avec un fier dédain,
Et, toiſant ma valeur, en elle elle s'exclame :
« — Le sot! Il aime mieux des livres qu'une femme! »

GUIDE INSPIRÉ

A Léon Curmer

O poète, comme tu ſais,
Sans que ta verve ſoit uſée,
Ouvrir les yeux avec ſuccès
Devant les toiles d'un muſée !

Qu'une œuvre, profonde à l'excès,
Comme une énigme ſoit lancée,
Nul plus que toi ne trouve accès
Aux arcanes de ſa penſée.

Tous ces grands maîtres du pinceau,
Par tes vers, radieux faiſceau,
Sont charmés de ſe voir traduire :

Nous te ſaluons, toi qui vins
A travers leurs groupes divins,
Guide inſpiré, pour nous conduire !

UN BON MARCHE

A Eugène Mue

J'EN ai plein mon panier, dit-elle à la marchande.
« Les voilà... tels qu'ils sont: grands, petits, neufs ou vieux.
« Je les pris au hasard, en détournant les yeux...
« Car j'y tiens... Mais, pour vivre, il faut que je les vende. »

C'était mal débuter. Moins dire eût valu mieux.
L'acheteuse comprend l'inhabileté grande
Et, loin d'être touchée : — « Autant que je les rende
« Qu'offrir un trop bas prix... » Le truc est odieux.

Un sanglot comprimé trouble la pauvre femme :
— « Ce qu'ils valent... pour vous, Madame, fera loi ;
« Je n'en demande pas ce qu'ils valent... pour moi. »

J'avance. J'en montre un : — « Celui-là ?... » puis réclame
La faveur de le prendre... & le prends, doux effort,
Après l'avoir payé plusieurs fois le prix fort.

UN SAVANT

R. S. Florian

QU'EST-CE donc qu'un ſavant? Ce grand mot me lutine.
Dans un ſi vaſte nom quel arcane eſt caché?...
— Tu te moques, ma belle, & ta lèvre mutine
Sourit déjà du ſens par ton eſprit cherché.

— Non; d'honneur, j'ai reſpect pour ce front qui s'obſtine,
Creuſant dans ſon labeur un ſol peu défriché :
Je vois l'abeille en lui; ſur ſes fleurs il butine,
Tirant ſouvent du ſuc d'un bouquin deſſéché.

— C'eſt tout ce qu'il ſait faire. Oui, ſes fleurs... ſont les tomes
Dont ſon cerveau ſubtil reſpire les atomes;
Mais, d'encre & de ſavoir s'il eſt tout parfumé,

Ton ſavant ne ſait pas conjurer la tempête...
Car le pauvre homme, hélas! privé d'air, enfermé,
A force de ſonger ſe fait tourner la tête.

AUTO-DA-FÉ

Omnia purgat edax ignis.
OVIDE.

I

LE PRISONNIER

GRAND' fête ! — Un échafaud ſur la place publique.
A trente pas plus loin, juſte en face, un bûcher.
Les Cardinaux, venus par une rue oblique,
Font cercle ſur leur ſiége... On ne peut approcher.

Et le coupable ? En pompe on l'eſt allé chercher ;
On l'apporte, auſſi bien tenu qu'une relique...
Sous ſes chaînes de fer il ne ſaurait broncher.
Pauvre prêcheur ! On va lui donner la réplique.

Au doyen des chapeaux le Livre eſt préſenté.
Au Grand-Inquiſiteur trônant à ſon côté,
Craintif, du bout des doigts, cet auſtère le paſſe.

Quel voyage lugubre ! Au greffier on le rend ;
Du prévôt à l'huiſſier il s'ouvre encor l'eſpace ;
Il arrive à l'archer... puis le bourreau le prend.

II

LE SUPPLICE

FROID & ſiniſtre, en l'air, de ſes mains il l'élève,
Vers les points cardinaux ſe tournant gravement.
A l'exécution cela ſemble une trève...
C'en eſt bien une, hélas ! mais trève d'un moment.

Il dénoue auſſitôt les chaînes le fermant,
Puis, comme pour tuer l'écrit juſqu'en ſa ſève,
Le touche feuille à feuille &, dans ce ſouillement,
De la deſtruction careſſe le doux rêve.

Ce ſerait un cadavre, il aurait les corbeaux ;
C'eſt un Livre... il l'éventre &, lambeaux par lambeaux,
L'imprègne, en l'y plongeant, d'huile ou de poix bouillante

Il verſe enfin le tout ſur le bûcher, d'où ſort
En crépitant la flamme affamée & brillante. —
Le Livre eſt dévoré... — Phénix, prends ton eſſor !

A PÉTRARQUE

PENDANT LES FÊTES DE SON Vme CENTENAIRE

A L. de Berluc-Perussis

CINQ ſiècles! & tes vers ſemblent n'avoir qu'un jour :
Tout y vibre auſſi jeune, auſſi frais, auſſi tendre
Que lorſque ton idiome aimait à faire entendre
A ta Laure les chants émus d'un chaſte amour.

O grand maître des cœurs épris, à notre tour
Nous venons ſaluer ta gloire. Sans attendre
De nous tout ce que vaut ton nom, laiſſe-nous tendre,
En diſciples zélés, à fêter ce retour.

Amant mélodieux, tu tiens l'âme & l'oreille
Sous le charme, & toujours va croiſſant la merveille :
A tes ſonnets ſi doux l'univers applaudit.

Peu ſavent que ton front, cherchant avec vaillance,
D'une encyclopédie amaſſait la ſcience...
Le poète, en ton œuvre, a vaincu l'érudit.

RESTE DE LUI

A Alexandre Marchand

BRAVE cœur! Point ne faut que perſonne l'emporte;
C'eſt un tréſor. Que nul n'y touche, prou ni peu!
Le moindre changement ne ferait pas ſon jeu;
Il ſavoure, à la voir, une volupté forte.

Il ſe tient tout debout dans l'angle de la porte,
Et contemple... Pourtant il n'y voit que du feu:
Tous ces livres « du fils » pour lui c'eſt de l'hébreu ;
Cet heureux poſſeſſeur ne ſait lire... Qu'importe!...

— « Ça vient du cher garçon. Si bête que je ſois,
» J'ai l'eſprit d'y trouver, d'y revoir mon François.
« Auſſi, ſoir ou matin, je paſſe... & je regarde.

« A force de travail il s'était fait ſavant...
« Donc ſur ces livres-là n'allons pas plus avant.
« Dans ſa bibliothèque il revit... Je la garde. »

DISTINGUONS

Legere non est scire.

JE le dis avec vous, les livres ſont la mine
Où qui tend à ſavoir doit puiſer largement.
Là, ſans peine, tout prêt, on trouve l'aliment;
Nul eſprit curieux ne peut crier famine.

A travers ces formats, de riche ou pauvre mine,
Certain vient butiner juſqu'à l'épuiſement;
Il feuillette, il feuillette, & c'eſt plaiſir, vraiment,
De voir comme ſon œil en ces tomes chemine.

Le vaſte répertoire a meublé ſon cerveau,
Et, par là, le liſeur croit hauſſer ſon niveau.
Du peu de ce mérite il n'a pas conſcience;

Dans ſon propre terrain ſans creuſer bien avant,
Du ſavoir qu'il grapille il ſe croit très-ſavant...
— Modère-toi. Mémoire, ami, n'eſt pas ſcience.

FUREUR

A Maurice Champion

LIVRES *que j'ai cherchés, livres que je poſſède,*
Vous qui m'avez brûlé de la ſoif du déſir,
Je ne ſais quoi de lourd pèſe ſur mon plaiſir...
Quelque choſe de vous me fatigue, m'obſède.

Au tome entré d'abord vite un tome ſuccède ;
La pile monte, monte, & l'œil ne ſait choiſir.
Quel tas! Je geins. L'humeur me gâte mon loiſir...
Pour mieux vous voir, comment faut-il que je procède ?

Vous-mêmes élevez mon obſtacle. Entaſſés,
Vous devenez des forts, des baſtions... C'eſt aſſez !
A vos angles ſaillants ongle ou doigt ſe déchire.

Que voulez-vous de moi ? Que puis-je avoir de vous ?
Inutiles moellons, vous vous écraſez tous. —
Livres-murs, croulez donc !... Vous m'empêchez de lire.

DÉSESPOIR

A Auguste Robert

A chaque auteur nouveau qu'en cherchant il trouvait,
Comme une explosion vibrait sa joie intense...
Un atome de plus du filon qu'il suivait!
Bien venu, ce jalon comblait une distance.

Mais de quels âpres feux son désir se revêt!
Dans l'œuvre découverte il n'a plus sa pitance.
Le jour, à ses rayons, la nuit, à son chevet,
De tomes ignorés il flairait l'existence:

— « Des trésors si nombreux,... & des instants si courts!
« Pourquoi tant de joyaux absents de mon parcours?
« Loin de moi que d'écrits, chaque jour, ont dû naître!...

» Et, sans les avoir vus, triste, je m'en irai... » —
En effet, ne pouvant butiner à son gré,
Il mourut... du chagrin de ne point tout connaître.

LE TAS

DIALOGUE ENTRE UN CRITIQUE ET UN BOUQUINISTE

APPROCHEZ, mon brave homme. — Oh! j'eſpère, en voilà!
— Oui, les coins ſont garnis, & cette alcôve eſt large...
— Eh ben! vous avez lu!... J'en ai plus que ma charge.
Ma foi, monſieur, ça compte, un tas comme cela!

— Combien de tas, plus gros, j'ai vus ſortir de là!
— Plus gros! Pour me gauſſer vous prenez de la marge.
Tourner tous ces feuillets?... — Ce n'eſt point une charge;
Vingt fois au moins, plus haut Jeannette en empila.

— Tout de bon, vous pourriez en combler des voitures!
Je comprends que monſieur ſoit prompt dans ſes lectures.
Et tous ces livres-là, vous les avez?... — Jugés.

— Qu'il faut être ſavant pour juger ſans rien lire!
— Qu'est-ce?... — Aucun n'eſt coupé des livres que j'admire;
Et, pour livres jugés... ils ſont bien ménagés!

LES CHOYÉS

A Emmanuel Gonzalès

BIEN heureux êtes-vous, meſſieurs les vieux poètes,
Qui, vivants, de la gloire avez eu le revers !
Pour vos quatrains moiſis, vos ſonnets de travers
Notre typographie imagine des fêtes.

Vos œuvres, entre nous, méritaient leurs défaites…
Mais la mode vous porte à nos rayons ouverts :
Culs-de-lampes, fleurons, portraits vous ſont offerts ;
Pris de zèle, on encenſe, on couronne vos têtes.

Pardieu ! l'affaire eſt bonne ! & c'eſt un agrément
D'avoir, jadis, pondu ſes vers obſcurément ;
Sur un vélin ſuperbe on vous réhabilite.

Tandis qu'un pauvre auteur de chefs-d'œuvre, aujourd'hui,
D'une « feuille de chou » ne trouve pas l'appui
Et, pour n'atteindre à rien, ſouffle, peine & milite !

FIAT LUX!

A Mes Imprimeurs

En ces temps de ténèbres... (1430-1470)

L'AUTEUR, — hiſtorien, philoſophe, ou poète, —
Cherchant à pénétrer les brumes du ſavoir,
Mais privé des rayons qu'aujourd'hui l'œil peut voir,
N'était guère avancé, ſon œuvre une fois faite.

Devant lui ne s'ouvrait qu'une route imparfaite :
Les ſcribes apprêtaient leur plume ; en leur coin noir
Ils piochaient, tranſcrivant du matin juſqu'au ſoir
Pendant des ans... la fin du manuſcrit pour fête.

Le lecteur obtenait, par ce moyen borné,
— Au bout de quel labeur ! — un unique exemplaire.
Art pauvre. Il fallait mieux. Un chercheur acharné

D'une ſainte lueur tout à coup nous éclaire.
Sous ſa féerique main le travail s'accélère.
Lira qui voudra lire... Hourrah ! le LIVRE eſt né!!!...

(Anniverſaire du 25 juin 1840 ; Gutenberg à Strasbourg.)

OMNI-SCIENCE

IL entend difcourir, même à perte de vue ;
Un inveftigateur touche un point épineux ;
Sous l'épifode obfcur on recherche des nœuds ;
Des jalons de l'hiftoire on paffe la revue ;

Un critique, en fait d'art, fignale une bévue ;
On fonde les refforts des cœurs bons ou haineux, —
Bravo pour les difeurs ! Il fe regarde en eux ;
Par lui, leur découverte eft toujours entrevue.

De pied ferme il attend... Et jugez du fuccès :
— « Tout ce qu'on peut favoir, vous dit-il, je le fais.
« Auffitôt qu'un volume a paru, je l'achète... »

Puis, croyant que ça fait comme un grain au fillon,
A chaque auteur cité : — « J'ai ça fur mon rayon... »
Sans rien voir du fourire ébahi qu'on lui jette.

SCEAUX DURABLES



SCEAUX DURABLES

R. R. Claudin

CES livres ſont à moi, bien à moi. Mais j'ai crainte.
« Le vent qui les diſperſe a ſi vite monté!...
« Quoi dit que ce volume eſt ma propriété?
« Qui le dira, ſurtout? Quel chiffre? quelle empreinte?

« Rien, à l'œil étranger, ne traduit donc l'étreinte
« Qui me lie à l'ouvrage avec joie acheté,
« Et pourtant j'ai déſir que mon nom ſoit porté
« Aux futurs poſſeſſeurs... Allons-y ſans contrainte! »

Et l'amateur, tout fier, ſavant, du reſte, ou non,
Imagine un moyen d'éterniſer ſon nom :
« Ex libris, » *écrit-il; puis, ſous des armoiries,*

Il ſigne, fait graver le nom retentiſſant,
Le colle au plat du tome... — Oh! le moyen puiſſant!
J'en feuillette, en album, des monceaux de ſéries!!!...

SIMOUN DES VERS

A Hippolyte Lucas

OH! que de vers perdus! — Images careſſées,
Etincelles du cœur, vifs éclairs de l'eſprit,
Doux germes, dont la fleur apparait & ſourit,
Lueurs promenant l'aube à travers nos penſées;

Figures ſe dreſſant ſoudaines, ou bercées
Par le rêve, contours brillants que l'œil ſurprit,
Silhouettes qu'en l'air un caprice décrit,
Hélas! l'inſtant d'après vous êtes effacées!!!.

Ebauches, traits flottants, au paſſage attendus,
Vous n'étiez donc pas mûrs pour la forme parfaite,
Qu'au néant du cerveau vous voilà tous rendus?...

Alors, tant mieux! — Amis, chantez fort leur défaite.
Le vent qui les diſperſe eſt pour vous une fête.
Criez tous avec joie: — « Oh! que de vers perdus! »

UN NAUFRAGE

A Antonin Girard

AUCUNE main d'ami ne ſonne à notre porte.
Doucement oublié, curieux, je veux voir
Quel est l'événement qui me viendra ce ſoir;
J'attends ce qu'en ſon vol l'heure future apporte.

J'aime beaucoup, parfois, à muſer de la ſorte.
Avec un rien qui rit on chaſſe un penſer noir;
L'âme ſe laiſſe prendre à quelque vague eſpoir,
Et l'on ſe fait heureux d'un rêve... mais qu'importe!

Donc j'attends. Rien ne vient. Je rumine un ſonnet.
L'album ſur mes genoux, je griffonne... aſſez net;
Mais mon lutin s'approche... Ah! petite couleuvre!!...

Sur l'encrier trop plein ſon coude s'eſt jeté;
Mon ſonnet diſparaît ſous l'immenſe pâté...
L'encre, où je le puiſais, ſubmerge mon chef-d'œuvre!

TRÉSOR OUVERT

A Laurent Richard

I

ÉLAN

SI le livre emprunté revenait au logis!
Si, lorſqu'il y revient, c'était ſans meurtriſſure!
S'il ne rapportait pas toujours une bleſſure :
Ou la marge ébréchée, ou les flancs élargis!!...

Ah! c'eſt contre mon gré qu'avec rigueur j'agis.
Comme tous les bons cœurs, dont le nom me raſſure,
J'aimerais à prêter... Mais pas avec uſure.
— Viens à moi, bon Grolier! A propos tu ſurgis.

Des tomes iſolés & des œuvres complètes,
Tout, tu laiſſais tout prendre à tes chères tablettes;
Tes livres étaient moins à toi qu'à tes amis.

Je t'approuve. Bravo! généreuſe nature!
Aux eſprits affamés diſpenſe la pâture...
S'ils ſe diſent en eux : « Garder n'eſt point permis. »

II

RESTRICTION

NAVRÉ, mélancolique & dolent, il regarde.
Il regarde, au rayon d'ordinaire leſté,
Un gros trou, vide fait par un tome prêté...
Et qui ne rentre pas : — « C'eſt commode ! Il le garde ! »

Le bon homme en blêmit. Sous ſa mine hagarde,
On voit qu'il maudit fort l'emprunteur... trop tenté :
— « Qu'il revienne !... Mon plan ſera vite arrêté ;
« Devant mes chers bouquins je monterai la garde.

« J'aurai de durs refus pour tous ces indiſcrets,
« Qui dans les champs d'autrui vont ſemant les regrets.
« Eh ! que n'achète-t-on le livre qu'on veut lire !...

« Prêtez-vous votre femme ? Eh bien ! le livre aimé
« Eſt un tréſor auſſi. Qu'il demeure enfermé...
« Foin des quêteurs-larrons qui nous font un martyre !... »

MES RACHETÉS

A Antony Méray.

J'AIME à vous recueillir, ô mes vieux invalides!
Pour vous, chers délaiſſés, je me ſens attendri,
Vous qu'on jette à la porte et qui n'avez d'abri
Qu'un recoin, aux rayons obſcurs & peu ſolides.

Là, vous redevenez comme des chryſalides
Juſqu'à ce qu'un paſſant, de charité nourri,
S'arrête & d'un vendu refaſſe un favori,
Effaçant, un par un, ces lâches fratricides. —

Quoi! vous leur arrivez avec vos plus doux mots,
Avec ces mots du cœur qui ſoulagent les maux,
Et, pour remerciment, cœurs ſecs, ils vous lacèrent!

Allons, mes parias, relevez votre front:
Ce ne ſont pas mes mains qui vous lacèreront.
Prenez rang. Vos voiſins, pour vous loger, ſe ſerrent.

L'INCORRIGIBLE

R un que nul ne connaît mieux que moi

Plus un !...
(...)

OH ! j'en ai trop !... Je n'en veux plus.
Tous ces gêneurs, qu'on les emporte !
Ils deviennent une cohorte,
Et leur nombre me rend perclus.

« Ils ont des vouloirs abſolus ;
D'aſſaut ils franchiſſent ma porte.
Je trouve l'audace un peu forte ;
Mais leurs beaux jours ſont révolus.

« Qu'on me pende ſi j'en rachette !
Un catalogue ?... Je le jette ;
La corbeille en fait un repas... —

« Ah ça ? ce libraire me leurre !
J'attends ; il laiſſe paſſer l'heure,
Et ſon envoi n'arrive pas !!!...

LIQUEUR ET VASE

ACCUSÉ DE RÉCEPTION DE L'ENVOI CORDIAL DE

Joséphin Soulary

QUE voilà prendre ta revanche ! —
Ce matin, gracieux ſous ſon habit doré,
Comme un rayon, vers nous ton livre a pénétré !...
O Poète ! le beau dimanche !

En ſuivant ton humeur ſi franche,
Quel tréſor toujours neuf nous avons rencontré !
Comme il a bu, joyeux, notre eſprit altéré,
A tes vers où la ſoif s'étanche !

Car c'eſt un flot plein de ſaveur,
Fantaiſiſte puiſſant, délicieux rêveur,
Que le flot qui ſort de ta plume ;

Et, — tu peux t'en enorgueillir, —
Et ce n'était point trop, pour le bien recueillir,
Que ſon vaſe, ton beau Volume !

DE TIBUR

A Jules Lacroix

A toi, dont la ſtrophe ailée,
« Emportant pour ſon butin
« L'or de mon mètre latin,
« Alerte, s'eſt envolée,

« Salut! Ta langue, étoilée
« Des reflets du clair matin,
« A dans un rhythme argentin
« Coulé ma langue exilée.

« Nul, des tiſſeurs au goût pur,
« D'un doigt plus ſvelte & plus ſûr
« N'a ſu toucher à ma grâce.

« Me voilà traduit! Je crois
« M'y connaître, cher Lacroix...
« Je l'affirme, & ſigne : HORACE. »

LA POÉSIE POPULAIRE

A Charles Bernard

JE ſais une merveille. Elle eſt, tout à la fois :
L'eſprit chaſte & naïf des peuplades premières ;
La jeuneſſe attendrie, errant dans les bruyères ;
La châtelaine, allant rêver ſous les grands bois.

Elle eſt le guerroyeur qui va mettre aux abois
Les caſtels, les démembre & jette aux vents leurs pierres ;
Elle eſt l'anachorète exhalant en prières
Les élans de ſon cœur & les ſons de ſa voix.

Elle eſt l'amour ſauvage ; elle eſt l'amour candide ;
Par toute la nature un tendre émoi la guide ;
A l'onde claire elle aime à ſe déſaltérer.

Jeune & fraiche toujours...— Quelle eſt donc ta merveille?
— O poëte érudit, tu la ſuis dans tes veilles :
C'eſt la chanſon du peuple... où l'art vient s'inſpirer.

LES DÉDICACES

A Camille Dessiaux

NON, mon cœur oublieux n'eſt jamais endormi :
Je ſouris à tout frère en poéſie, & j'aime,
Méditant un plaiſir, au fronton d'un poëme
Poſer, comme un fleuron, le nom d'un mien ami.

Par cette offre, je ſens mon eſprit raffermi
Et j'éprouve un peu moins cette crainte ſuprême,
Cette ſourde douleur d'être oublié moi-même...
Au doux ſalut des vers on s'éveille à demi.

A votre tour ! Pour vous, — voyez la fantaiſie ! —
Ce technique ſonnet eſt l'offrande choiſie.
Il vous montre l'emploi de mes humbles crayons.

Il eſt ainſi venu ! Prenez. Quoi que je faſſe,
A cauſe de ſon air, ce faux air de préface,
Il ſera le premier de mes chers médaillons

LE SONNET

I

CONCISION

LE Sonnet, me dit-on, c'eſt l'entrave inutile,
« C'eſt le lit de Procuſte écourtant, dans tes vers,
« Et les bleux horizons & les bois aux fronts verts;
« C'eſt le cadre trop court; c'eſt la gêne infertile. »

— « Erreur. Non, le Sonnet n'a point de règle hoſtile.
« Loin d'égarer la Muſe en des efforts pervers,
« Aux deſſins les plus purs ſes rhythmes ſont ouverts;
« C'eſt la forme au tour mâle et qui commande au ſtyle. »

— « C'eſt, me dit-on encor, la priſon pour l'oiſeau... »
— « De tout parler concis c'eſt le hardi réſeau,
« Mais qui ne devient point chaîne pour la penſée.

« Dans ce travail ſerré tout prend force & valeur:
« Mot par mot, trait par trait, viennent ligne et couleur, —
« Et dans un médaillon l'image eſt condenſée. »

II

ÉTENDUE

ENCOR! Toujours ce moule? & ces formes pareilles?
« Toujours pour vos tableaux ce cadre qu'on connaît?
« Quoi! ſans pitié toujours nous jeter aux oreilles
« Ces affreux bouts-rimés qu'on appelle un Sonnet! »

— « Bouts-rimés? le Sonnet? l'une de nos merveilles? »
— « Toujours pour ce phénix, votre chaleur renaît!... »
— « A lui ſeul, ſobre et ferme, il vaut toutes nos veilles:
« Des poétiques ſceaux nul ne frappe auſſi net;

« Nul ne condenſe mieux ſous ſa nerveuſe empreinte;
« Nul n'a plus d'horizon ſous ſa ligne reſtreinte;
« Nul n'eſt plus ſouple & plus riche en ſes diverſités.

» Je ſais, moi, tel fervent de cette œuvre ample & brève
« Qui, précis comme un chiffre ou vague comme un rêve,
« Dans ſes quatorze vers met des immenſités. »

LA RIME RICHE

A Paul Juillerat

> La Rime devenue riche n'eſt point ingrate; elle paie preſque toujours ce qu'on a fait pour elle.
> H.-F. AMIEL.

I

A LA RIME

OUI, de ton opulence on veut te faire un crime!
Dans ta voix large et pure on trouve un ſon fatal!
Prêchant ton peu d'ampleur comme un point capital,
Nombre de tes amants t'aiment pauvre, ô ma Rime!

Hélas! eſt-il bien vrai que ta loi les opprime?
Ils diſent qu'avec toi le vers devient métal?...
O mon beau timbre d'or, de bronze ou de criſtal,
C'eſt que tu l'aſſourdis celui qui te ſupprime!

Le vers que tu finis marche ſi noblement!
Au bout de ſes joyaux tu mets un diamant;
Tu le drapes, en roi, de ton manteau qui traine.

Je t'aime, accord parfait de l'Inſtrument divin;
Je t'aime & te défends... Car ce n'eſt point en vain
Que tu fais réſonner ta note ſouveraine!

II

AUX POÈTES

LORSQUE la vierge a pris ſa quenouille, cher gage,
Arrêtez-vous le lin qu'enroule ſon fuſeau?
Lorſque d'agiles doigts décorent un réſeau,
Ébranlez-vous la trame où le fil d'or s'engage?

Lorſqu'un groupe vivant du marbre ſe dégage,
Dites-vous au ſculpteur d'émouſſer ſon ciſeau?
Voulez-vous, quand l'artiſte ouvre un goſier d'oiſeau,
Qu'il nous jette à demi ſon ſonore langage?...

Et vous, qui poſſédez le magique Inſtrument,
Vous vous contenteriez d'en jouer mollement
En couronnant vos vers d'une note indigente?

Le barde doit monter tous les degrés du beau.
Son art doit reſplendir complet, brillant flambeau...
Donnez donc ſa parure à la Rime exigeante!

SEUL AU MILIEU DE TOUS

A Louis de Tourmont

JE me perds, dans Paris, comme en un gouffre immenſe ;
Je m'y forme un déſert que mon âme bénit ;
Je laiſſe au loin gronder cette ardente démence,
Tourbillon infernal qui déjà vous punit.

J'aime aux coins du chez moi ma douce accoutumance ;
Pauvre oiſeau retiré, je fredonne en mon nid ;
Au ſeuil, où pour chacun tout horizon commence,
Pour moi, vieux caſanier, tout horizon finit.

De là, j'entends mugir ma vaſte ſolitude ;
Mais je lis, oublié. Sa voix ne m'émeut point...
D'un ſongeur, humble atome, hé! qui donc a beſoin ?

Sur moi du cœur humain j'eſquiſſe un peu l'étude ;
Je trouve mon bonheur, blotti dans ma maiſon...
Merci ! — Brille longtemps, fraiche & calme ſaiſon !

UNE CHRYSALIDE

A Madame Nelly Lieutier

LE pauvre ſavant ne ſavait
Le premier mot des ſimples choſes :
Dans ſes chers bouquins il vivait
Comme un jardinier dans ſes roſes.

Du monde à lui rien n'arrivait
A travers murs & portes cloſes,
Et quel bonheur il éprouvait
D'ignorer nos métamorphoſes !...

Notre homme allait, pour ſe ravir,
De l'incunable à l'Elzévir,
Jubilant devant ſes vieux tomes. —

Oh! malin! Oh! bien partagé
Qui peut, dans le vieux temps plongé,
Se ſouſtraire à nos noirs fantômes!!!...

BIBLIOTHÈQUE NEUVE

« Beau meuble!... »
(Tout le monde.)

IL le fallait. — C'eſt bien. Dormez, pauvres amis!
Que l'acajou brillant ſur votre dos retombe!
« Eh! beau meuble! » dit-on... Beau meuble, belle tombe.
Une main trop pieuſe en la mort vous a mis.

Oui, pour vous c'eſt la mort. O mes chers inſoumis,
A vos appels ſoudains le moyen qu'on ſuccombe!
L'ample gouffre a reçu votre riche hécatombe,
Et les coups d'œil furtifs ne me ſont plus permis.

Adieu, note rapide, extrait, page que j'aime!
Je me plains fort, allez! Mais je vous plains de même:
Sous le reſpect mortel vous n'avez qu'à pâtir.

Pâtiſſez!... De feux d'or vos vitrines ſe frangent.
Défunts chéris, ſalut!... — Oh! mes livres ſe rangent...
C'eſt égal, quel beau temple on leur a fait bâtir!

UNE CONQUÊTE !...

A Rodolphe Kaban

VOLUME entier?... fameuſe chance!.
C'eſt qu'il eſt rare, ainſi complet.
Au ſeul que j'ai trouvé, fort laid,
Manquait la feuille qui commence.

— Sans m'enfler d'un mérite immenſe,
Ce n'eſt pas d'un coup de filet
Que j'ai pu l'avoir tel qu'il eſt...
C'eſt très-bon, la perſévérance.

Un jour, ayant bien fureté,
J'en mis trois pages de côté,
Les tirant d'un tas ſéculaire.

Plus tard, deux haſards complaiſants...
Il ne m'a fallu que douze ans,
Monſieur,... & j'ai mon exemplaire!

BOUQUET LITTERAIRE

Au Lieutenant-Colonel Staaff

SUR SON ANTHOLOGIE

AMI de nos penſeurs, ami de nos poètes,
Toi qui vis, de leurs voix, de leurs chants entouré,
Glaneur, en leurs jardins tu pourſuis tes conquêtes...
Le voilà, ce bouquet ſalubre — & déſiré!

Bon livre! Que de fleurs! Ses pages ſont des fêtes:
Le mort, pour briller là, des vieux jours eſt tiré;
Au bienveillant appel plus de langues muettes;
Le vivant ſort de l'ombre & s'y trouve éclairé. —

Bravo! c'eſt un bienfait que ton Anthologie;
Une onde aux altérés. Ma chaude apologie
Veut ſurnommer ton œuvre un tréſor « ſans pareil. »

On ne conteſte plus la valeur du brin d'herbe:
De nos milliers d'épis tu fais une ample gerbe...
De nos rayons épars tu fais preſque un ſoleil.

LES DEUX SÈVES,

A Alexandre Piedagnel

A SES millions d'enfants, — dont la couche l'inonde,
Qu'à ſes flancs vie & mort renouvellent ſans fin, —
Quand la Terre a donné, maternelle & féconde,
Le doux fruit pour la ſoif, l'épi mûr pour la faim,

Cette mère, pour nous pleine d'amour profonde,
Interrompt ſon labeur & ſe repoſe, afin
Qu'en ſon moule puiſſant tout germe ſe refonde
Et qu'on n'attende pas & gerbe & grappe en vain.

— De même fait l'Eſprit. Quand la fleur Poéſie,
Fleur qui chante, aux cœurs fiers qui pour foi l'ont choiſie,
En ſes chauds rhythmes d'or a donné ſon parfum,

La fleur, pour un repos, referme ſa corolle
Et ſe tait. — Mais ſon chant? — Son chant n'eſt point déſunt;
Son ſilence eſt le nid où couve sa parole.

UN AMI DES POËTES

I

JAMAIS ASSEZ

OH! comme il les choyait, ſes « frères de la lyre! »
Il ſe déſaltérait à leurs vers. Chaque fois
Que ſon cœur avait ſoif, ardent, pris de délire,
Il appelait à lui ces eſprits de ſon choix.

Avec eux il aimait à pleurer, à ſourire,
L'hiver, au coin de l'âtre, et, l'été, dans les bois;
Parfois il ſe levait, la nuit, pour les relire
En les accentuant « du geſte & de la voix. »

Il bondiſſait vers vous; vous étiez ſa pâture,
Le nectar de ſes jours, ſa grande ivreſſe... Eh bien!
Penſeurs mélodieux, vous ſa joie & ſon bien,

Vous, à travers leſquels il liſait la nature,
Doux rêveurs, avec fièvre au logis attendus...
Sur la planche, à l'encan, il vous a tous vendus!!!

II

A DIX SOUS LE TAS

VOILA donc ce qu'il fait des livres qu'on lui donne!
Qu'il tressaille à vos vers & se pâme, enivré!
Aux paniers du marchand, que nul trafic n'étonne,
Il a jeté d'un coup son « bataillon sacré; »

Oui, jeté, comme on jette au ventre d'une tonne
Le fruit pour la piquette ou le raisin pourpré;
Comme à l'évier l'eau sale... — O digne ami! j'entonne
Tes louanges. Ton nom restera vénéré.

Pour te débarrasser de reliques si chères,
Pauvre, as-tu donc senti la dent d'âpres misères?
Il faut le froid qui glace, il faut la faim qui mord?...

Non. Ce dernier bourreau, tu ne peux le connaître
Puisqu'en tes jours féconds a fleuri le bien-être;
Mais l'autre?... Ah! ton cœur gèle... & je te tiens pour mort!!! —

FAUX DÉDAINS

A certains Éditeurs

LES vers? — Sont peu goûtés, & vous n'en vendez guères,
Dites-vous. Cependant vous avez vos gourmets.
Eh! vous le savez bien; malgré toutes vos guerres,
La Poésie est noble & rayonne aux sommets.

Et vous la prisez fort. Rusés comme naguères,
Aux humbles régions l'abaissez-vous jamais?
Vous servez à bas prix les aliments vulgaires
Et cotez raide & haut, Messieurs, le divin mets. —

Vienne un poète aimé, fier des fleurs de sa plume,
Vous lancez à six francs son très-mince volume;
Vienne un cher mort, surtout, (ces morts ont tant d'esprit!)

Son livre est fabriqué d'un quart de manuscrit...
Vous prouvez donc ce point, que vous forcez de croire:
— Malgré vous, & chez vous, le vers est dans sa gloire! —

LES NOTES

A Messire-Jean

CELUI-LA, c'eſt un fort. Dès qu'il lit un volume,
Le dédain à la lèvre & l'épigramme à l'œil,
Il vous prend ſon crayon... Son crayon, ou ſa plume,
Et — gare! — au pauvre auteur prépare un rude accueil.

Il ſe charge à mitraille & ſa mèche s'allume...
Il part : à pleine marge il fait pleuvoir l'orgueil ;
Commentaires partout ; le marteau bat l'enclume ;
Guerre à mort!... Il va bien illuſtrer le recueil!

A côté d'un beau vers il griffonne : « Stupide! »
« Quel galimathias! » près d'un morceau limpide...
Juſqu'au bout, c'eſt ainſi par ce ſavant d'hier.

Après ce beau travail, quand ſa verve s'émouſſe,
Il ferme, en ricanant, ſon grimoire, repouſſe
L'écrivain houſpillé, — puis s'admire, tout fier.

TOUT FINIT

A Ernest Prarond

EN a-t'il empilé! Tudieu! quelles rangées!
Des monts, qui se penchaient en arrière, en avant;
Des blocs, des bataillons. Les planches trop chargées
Décrivaient presque un arc sous le fardeau savant.

Et c'était, chaque jour, des fouilles dirigées
Dans ces tas, que les mains s'en allaient soulevant,
Et des cris saluaient les pages submergées
Que sa soif de connaître exhumait si souvent.

Quel flair pour dénicher la note, le passage!...
Un œil au bout des doigts, & le bon sens d'un sage...
Oh! les tomes conquis, ouverts, lus & relus!...

Eh bien! il s'est blasé. Vers ses livres d'étude
Il ne retourne guère, hélas! — Par habitude
Il en achète encor;... mais il ne les lit plus.

UNE FIÈRE CHANCE

A Proſper Huet

ELÈVE de Malherbe, & fruit ſec bien complet,
Porchères, plat rimeur, décoche à Gabrielle
Un Sonnet « ſur ſes yeux ». La ſotte kyrielle
Fait le même plaiſir que le plus fin couplet.

Quand il vous dit : « beaux yeux, » trouvez donc un vers laid !
Tout en eſt magnifique, & conſonne, & voyelle.
Auſſi ſa récompenſe eſt là, matérielle :...
Oui, quatorze cents francs... DE RENTE, *s'il vous plaît!! —*

Ma foi ! joli denier ! Heureux François Porchères,
Tu conviendras, ſais-tu, que tes rimes ſont chères ;
Ton Sonnet, à ce prix, eſt crânement payé !

Je le trouve mauvais ; mais bravo, ſans vergogne !...
O malin Provençal, qui meurs dans ma Bourgogne,
Tu devrais — pour exemple à tous — être empaillé !

UNE EXÉCUTION

A Victor de Laprade

I

NECATUS

LE critique rageur vient de fourbir ſa plume
Et d'en tremper le bec au fiel de l'envieux,
Contre nos chants du cœur ſa colère s'allume,
Nous frappant d'un coup double afin de frapper mieux.

C'eſt d'un rude marteau ſur une dure enclume!
C'eſt à faire rentrer tous nos pleurs dans nos yeux!...
Il ne reſte plus rien de toi, pauvre volume!...
Tes vers pulvériſés s'abattent ſous les cieux!!

Qu'allions-nous croire, aussi! Nous, valoir quelque choſe?
Le jugeur au flair ſûr le ſait bien, je ſuppoſe,
Et, pour l'articuler, de ſa dent il nous mord. —

Frappé, broyé, mordu, ſe peut-il que j'y tienne?
Oh! non; je ne crois pas que jamais j'en revienne:
C'eſt fini!... De ce coup je ſuis mort, & bien mort!

II

REDIVIVUS

QUELLE arme m'a touché? plume acérée ou gaule?
Sous quel choc foudroyant ai-je donc ſuccombé?
Je mets le nez à l'air, je me frotte l'épaule,
Et j'oſe à peine encor dreſſer mon dos courbé.

Sur ma foi! l'éreinteur a bien rempli ſon rôle:
Chacun de nous eſt bien démoli, bien flambé!
Pour toujours nous voilà diſparus... — Tiens! c'eſt drôle;
Un ſouffle, un dernier ſouffle en nous a regimbé.

Tout ſurpris, je me ſens; mon cœur bat, je reſpire;
Moi qui me croyais mort!... mais ça ne va pas pire;
De deſſous mon rocher je me ſors, je renais.

Ah! farceur de critique! Allons la charge eſt bonne!
Quand vous croyez tuer, vous ne tuez perſonne...
Et ſi j'eus un peu peur, j'y gagne deux ſonnets.

L'OPINION DU PÈRE JEAN

A Edmond Delière

DES livres ?... Oui, ma foi ! j'en fais cas tout de même ;
« Ça sert. J'en ai trouvé, l'an dernier, dans un coin
Deux ou trois, bien fournis, qui nous viennent de loin,
Et dont les feuilles sont d'un papier fort, que j'aime.

« L'autre jour, pour poser un fromage à la crème,
D'un solide support la bourgeoise eut besoin.
Vite aux vieux imprimés !... Ah ! j'en aurai grand soin ;
Ils sont, en mille cas, d'une ressource extrême :

« Le matin, si, pressé, je veux avoir du feu,
Je cours à mon bouquin... crac, j'en déchire un peu ;
L'allumette dessous... voilà le bois qui flambe !

« Oh ! moi, je comprends ça. Les livres ont du bon ;
On y taille une vitre, on y met du jambon...
Mais les lire ?... Nenni : ça vous fait belle jambe ! »

OSSIAN

A Madame Auguste Feuquer

VIEUX Calédonien, barde émule d'Homère;
Comme lui noble chantre, aveugle comme lui;
Toi, dont plus d'une ville aussi veut être mère,
Comme ton vieux rapsode on te nie aujourd'hui.

Pourtant tes chants sont là, fils de la plainte amère
Que tu jetais aux vents quand l'étoile avait lui...
Non, ta vie, Ossian, n'est pas une chimère;
Dans ton palais des airs ton âme s'est enfui.

Oh! non; j'aime à te voir au pic des roches nues,
Suivant d'un œil plaintif ton Fingal dans les nues,
Evoquant les guerriers morts dans tes froids climats:

J'aime à te voir, tranquille au milieu de l'orage,
Dans les sons de ta harpe exhalant ton courage,
Quand sur tes blancs cheveux tombent les blancs frimas.

L'ESPRIT GAULOIS

A Gustave Loüis

COMME il eſt maints filons dans le ſein de la terre,
Filons de diamants, filons de marbre & d'or,
Qui vont s'élaborant avec un lent myſtère
Pour former, pour groſſir ſon maternel tréſor :

De même, en notre langue, alerte plus qu'auſtère,
L'eſprit a maints courants cheminant faible ou fort,
Et qui, de notre idiome animant chaque artère,
Nous donnent ton, penſée, âme & couleur encor.

L'un d'eux, antique & jeune, en jouant vous arrive.
Partant des vieux conteurs d'humeur franche & naïve,
Il éveille, en paſſant, les plus joyeuſes voix :

Son ſel, dans Rabelais, trop gros pour qu'on le craigne,
Toujours vif dans Marot, s'épure dans Montaigne...
Et brille net chez vous, barde au parler gaulois.



LE DADA

A J. Loiſle-Deſgranges

HOP! Marotte en main, le petit génie
Part ſur le dada qu'il vient d'enfourcher.
Peſte! qu'il eſt fier!... — « Droit, ſans trébucher,
« File à fond de train par la chambre unie!

« Une belle troupe eſt là réunie.
« Au fond des rayons que vas-tu chercher?
« Sur ton in-folio tu veux te jucher?...
« Ardent cavalier, gare la manie! » —

Bah! le jeune fou nous écoute bien!
Il a ſoif d'avoir. Pour ne laiſſer rien,
L'enragé chercheur ſe hiſſe à la planche;

Après les légers, s'acharne aux plus lourds...
Mais, crac! tout dévale. Il crie... « Au ſecours!... »
Et le conquérant gît ſous l'avalanche!

UN MALHEUREUX

A Louis de Veyrières

I

DOULEUR

J'AI pâti pour les amasser,
« Et pour eux, qui m'ont fait ma joie,
« Un sombre horizon se déploie...
« Las ! personne à qui les laisser !

« Bien souvent dans ce noir penser,
« Mélancolique, je me noie :
« De qui deviendront-ils la proie ?
« Par quelles mains vont-ils passer ?

« L'âpre torture ! Oh ! c'est atroce !
« Tous ces amis chez moi venus
« S'en aller aux vents inconnus !!... »

Alors, pris d'une ardeur féroce,
Vers l'âtre se penchant un peu,
Il dit : — « Si j'y mettais le feu ?... »

II

DÉSESPOIR

CALME, l'œil ſec, il ſe promène
Entre ſes quatre murs tout nus ;
De ſes bouquins ſi bien tenus,
Plus un n'habite ſon domaine!

Qu'en a-t-il fait? Quel phénomène
Les diſperſa, gros et menus?...
Bizarre! En quels bonds ſaugrenus
L'eſprit d'un toqué ſe démène!

Brûler ſes livres?... Oh! non pas!
Mais, navré de leur deſtinée,
Il « en a fait » une fournée:

Pour rien, vendus!... Maigre repas,
Jeter ſon pain... En ſa demeure
Il gémit... On craint qu'il n'en meure.

VOEU DE BLASÉ

A un inventeur

LIRE! Mais c'eſt très-long... trop long!... Ça m'épouvante!
Diable! Avoir ſon eſprit & ſes yeux inclinés
Sur des tomes compacts feuille à feuille tournés,
Lentement, & toujours... Oh! la tâche énervante!

De découvrir beaucoup notre ſiècle ſe vante.
Qui donc découvrira — nos temps ſont trop bornés! —
Une ère où les lecteurs, aujourd'hui forcenés,
S'aſſimilent d'un coup œuvre longue & ſavante?

— Dans la chambre, au grand jour & les livres ouverts,
On pénètre. On choiſit, de la proſe ou des vers.
Soudain, d'un vif rayon l'atmoſphère eſt frappée.

L'étincelle s'échappe et, miracle nouveau,
Tout, comme en un miroir, ſe reflète au cerveau...
D'un clin d'œil on a lu la plus vaſte épopée.

FARCEUR!...

A un empressé

Tu ne me diras pas, gredin que tu l'as lu! —
J'y vois bien des accrocs & des pages fripées :
Le dos même, en tes mains ingrates, s'est moulu;...
Mais, cher, on ne lit pas des feuilles non coupées.

Ce volume, pourtant, c'est toi qui l'as voulu.
Tu devais en charmer tes heures occupées;
Ta pensée en avait un besoin absolu;
Il fallait... Tu fais là de belles équipées!

Et moi qui t'ai surpris vingt fois déblatérant
Sur ce livre! Et jamais ton œil indifférent
N'en avait abordé seulement un chapitre!

Allons! une autre fois je saurai que penser,
O mon critique intègre! Et sans m'embarrasser,
Remontant mon sonnet, j'en trouve en toi le titre.

BIEN SOIGNES

Non moins que sacs de pommes de terre.

***.

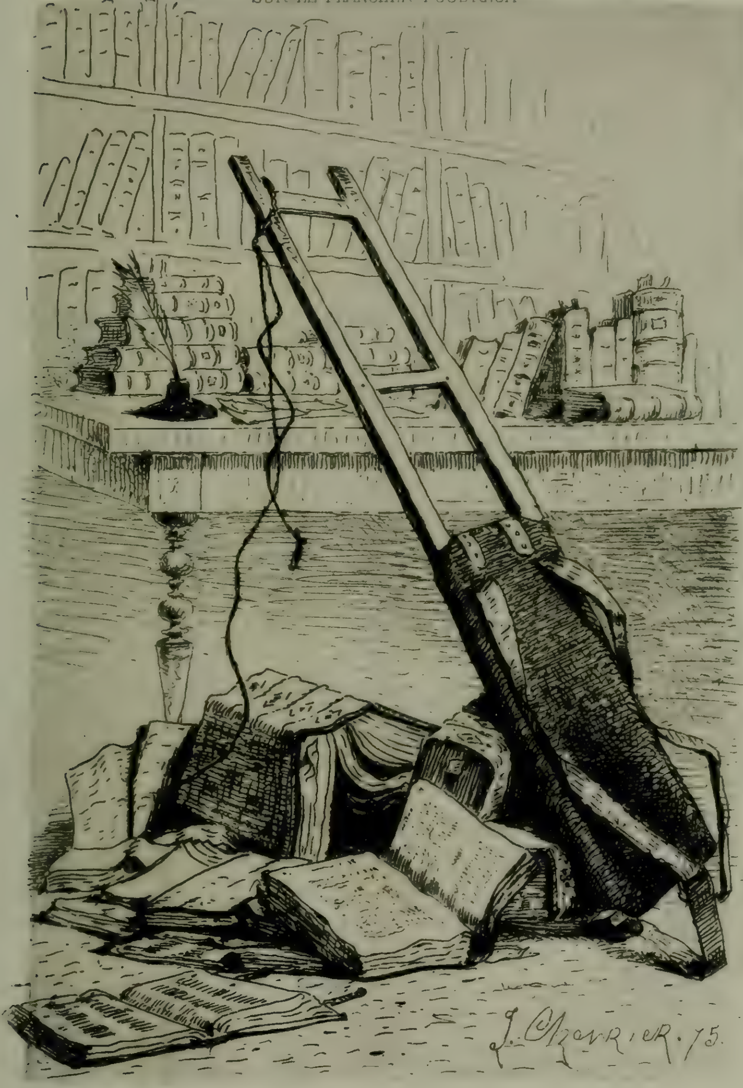
QUEL type! Oh! le crétin mérite un coup de gaule! —
Les livres, qui brillaient jadis à rangs pressés,
D'un souffle de malheur s'en allaient, pourchassés...
Nous traversons un temps, mordieu! qui n'est pas drôle.

Lui, les fait rassembler, pour se donner un rôle.
Il ouvre les couloirs, aux cent carreaux cassés,
Où gisent les martyrs par son ordre entassés;
Puis, hêlant un porteur: — « Le crochet à l'épaule,

« Et qu'en trois tours de jambe on m'emporte cela. »
— « Bien, Monsieur. » Le bonhomme obéit. Le voilà
Qui dans son haut machin les fourre, en long, en large,

Se courbe, se soulève, en trébuche dessous,
Chemine... &, quand il a gagné ses trente sous,
Sur le plancher poudreux vous fait rouler sa charge.

SUR LE PLANCHER POUDREUX



DANS SA BIBLIOTHÈQUE

A Alexandre Toupet

DU pauvre original ſouvent nous ſourions.
Il marche gravement, comme un dieu dans ſon temple;
Cherche, d'un regard lent, puis s'approche, et contemple
Les titres des bouquins... que nous dévorerions.

Beaux livres dans ce gite entrent par bataillons,
Et jamais la maiſon, pour lui, n'eſt aſſez ample.
Mais que de biens perdus! Malade ſans exemple,
Il jouit quand leur poids fait craquer ſes rayons.

Il careſſe des yeux la nervure dorée;
Retourne, avec douleur, la marge perforée;
D'un doigt ſouple & craintif les tient, de peur de mal.

Vigilant, de ſon ſouffle, il chaſſe les atomes...
Il ferait ſentinelle & mourrait pour ſes tomes.
Selon lui, c'eſt aimer les livres... L'animal!!!

NIHIL

A Michel Masson

ET de tous ces trésors, lentement amassés,
Par aubaine surpris sur un point de la voie
Où le vent des hasards les avait dispersés,
Vrais desiderata *guettés comme une proie ;*

Oui, de tous ces trésors avec tant d'art classés,
Etalant leurs manteaux de chagrin ou de soie,
Avec amour, de l'œil & du doigt caressés,
Et dans leurs flancs chacun contenant une joie ;

Oui, de tous ces trésors qui doraient ses instants,
De son ciel nébuleux savaient faire un beau temps,
Lui tenant lieu de pièce ou de roman en vogue ;

Oui, de tous ces trésors palpés, tomes élus,
Oui, de tous ces bonheurs, — maintenant qu'il n'est plus, —
Que va-t-il rester ? Rien ? — Si... juste un Catalogue !

FIN DES SONNETS

FANTAISIES

D'UN BIBLIOMANE



FANTAISIES D'UN BIBLIOMANE

LE TRÉSOR DU BIBLIOPHILE DÉFUNT

I

LE CABAS

C'EST un jour d'hiver, un jour très-rude même, car il gêle fort. Aucun passant ne s'attarde. Chacun va à ses affaires d'un pas délibéré. Les mains emmanchonnées ne se mettent point à l'air; les mains nues sont rouges, piquées par une bise aiguë.

Quelques marchands courageux font de la gymnastique devant

leur étalage ; d'autres, plus frileux, se contentent de le regarder, abrités derrière leurs vitres.

A dire vrai, la foule n'est pas moindre ; seulement elle « musarde » moins que d'ordinaire. Pas de nez au vent, pas de regard en quête... Il faut les tiédeurs du printemps ou de l'automne aux rêveries du flâneur.

A travers ces gens pressés qui, en tous sens, arpentent les trottoirs, que de types à étudier ! que de croquis à prendre s'il faisait plus doux ! Mais le froid mord, et on n'a nulle envie de croquer n'importe quoi.

Tout le monde allant vite, les chances d'accident sont plus nombreuses. Au détour d'une rue, un flux de personnes est contenu par une file de voitures.

De ce groupe impatienté sort, le plus tôt qu'elle peut, une femme pauvrement vêtue, à l'air inquiet, et guettant d'un œil fiévreux le moment propice à la traversée.

Son chapeau, son châle, sa robe, ses bottines, tout cela n'a plus de dates possibles : c'est une mosaïque disparate, une exhibition d'antiques à faire pitié... un rêve habillant une ombre.

Pauvre femme ! de sa figure on pourrait dire comme de ses vêtements. Les privations, la misère l'ont décharnée plus que l'âge, et son ensemble suffit à peine pour donner la certitude que l'on a physiquement, réellement une personne devant soi.

Mais sa mobilité nerveuse ne tarde pas à rectifier l'impression première, et, en la voyant se mouvoir dans son indécision, on se convainc que c'est bien à une créature vivante, à une créature humaine que l'on a à s'intéresser.

Elle cherche à traverser le boulevard. Elle regarde anxieusement autour d'elle, et profite d'une éclaircie... Avec du mal et des précautions, la voilà de l'autre côté.

Ce n'est pas l'embonpoint, certes, qui l'a gênée : à force d'exiguité, de maigreur, elle est devenue d'une légèreté d'oiseau.

Ce qui aurait pu l'alourdir, c'est un cabas très-plein, très-gonflé, et qu'elle porte presque à deux mains. Elle doit l'avoir ôté de son bras, certainement fatigué, contusionné peut-être, et il serait temps qu'elle arrivât à destination.

Probablement elle va bientôt s'y trouver ; car, dès qu'elle s'est

assurée qu'elle a le pied d'aplomb sur le trottoir et qu'elle n'a plus de voiture à craindre, elle cherche des yeux et gagne d'un pas pressé la boutique d'un bouquiniste, ouverte à peu près en face de la ligne qu'elle a suivie.

Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid, le patient vendeur de livres est là, comptant sur la curiosité, sur la passion de l'acheteur, et désirant que ces deux mobiles soient assez forts, assez puissants pour lui faire gagner sa modeste journée.

Les volumes sont étalés de manière à provoquer le passant, qui, malgré bise et gelée, s'arrête, regarde, feuillette... et quelquefois achète.

Celui vers qui va notre peu opulente marcheuse a un étalage assez bien approvisionné. Tout le long d'un mur, élevé à la coupée d'une maison, il a des rayons d'une belle profondeur, garantis par de bons auvents. A l'une des extrémités, se dresse sa boutique en planches, qui n'est guère qu'une grande échoppe, mais fermée et avec des vitres en devanture, et assez spacieuse pour recevoir à la fois deux ou trois clients. Un poële microscopique en occupe un des angles, et, toutes les fois qu'il a besoin de s'abriter d'une intempérie quelconque, ou qu'un marché particulier semble réclamer de la discrétion, il se retire en son réduit, dont il offre l'hospitalité à la partie traitante.

Après avoir passé et repassé devant la légère maisonnette pour s'assurer que le marchand y est, et surtout qu'il y est seul, la pauvre femme, dont le cœur bat fort, essaie de prendre son grand courage, se redresse, consolide son pas, s'avance vers le seuil... et entre.

Aussitôt entrée, elle referme la porte sur elle, autant pour se dérober que pour ne pas se refroidir.

Le bouquiniste a vite deviné. C'est un homme avenant. Il sait son métier ; mais il a formes et convenances. D'humeur douce, il est bienveillant au malheureux. Sans délai il se prête à la démarche mystérieuse.

— Asseyez-vous, Madame, dit-il à sa nouvelle cliente, dont la mise plus que modeste ne le repousse pas, et dont les traits fins et distingués le préviennent favorablement.

Obéissante comme une personne qui a besoin de s'asseoir, la bonne dame s'assied.

— Vous m'apportez quelque chose ? reprend le marchand.

En praticien habile, il met dans sa question un ton parfait d'indifférence, en même temps qu'il jette sur l'ouverture du cabas un regard à en dénouer les ficelles.

— Oui, Monsieur ; j'ai là quelques volumes.

— Voyons-les.

La vendeuse ouvre son vieux petit meuble, un reste de tapisserie, et en tire successivement une douzaine de tomes, brochés ou reliés.

Elle les sort avec lenteur, les palpe et les considère avec un certain attendrissement :

— Ils sont encore assez propres, ajoute-t-elle.

— C'est vrai, Madame ; ils ont été entre bonnes mains. On les a soignés.

— M'en donneriez-vous un prix... raisonnable ?

— Toujours raisonnable... pour moi. Pour vous, je ne peux pas trop savoir comment vous le trouverez.

— Dites, Monsieur, réplique la dame qui devine la fatale dépréciation.

D'un regard le marchand les juge.

C'est curieux de voir avec quelle rapidité, souvent assez judicieuse, il estime un lot. Peu lettré, il a acquis par une manipulation fréquente la connaissance superficielle et surtout vénale de ses bouquins. Pour ce coup d'œil investigateur, c'est la durée de l'éclair.

Il est donc là, regardant les livres de la malheureuse.

Il en prend un ou deux à la main, pour la forme... Mais il est déjà fixé et à cheval sur son prix.

La pauvre dénuée attend, pleine d'anxiété :

— Eh bien ! Monsieur ? finit-elle par lui demander tout doucement.

— Six francs, ni plus ni moins, riposte l'acheteur.

La vendeuse laisse échapper une plainte :

— Six francs, Monsieur !... ce n'est pas la moitié de la reliure !

— Je le sais, Madame. Mais que voulez-vous ! comme je peux vendre, j'achète. Et je ne vendrai pas ces volumes-là plus d'un franc pièce. Et quand ? J'en ai peut-être pour six mois, un an à les garder

sans en faire un sou. C'est bien parce que je vous vois dans la peine. A un autre, j'en donnerais de trois à quatre francs.

Toutes les résignations étaient dans l'esprit de l'infortunée cliente. Elle s'était faite à tous les déboires, et cependant cette dernière offre la laissait dans la stupéfaction.

Mais que faire ? Aller chercher un autre acheteur ? Voudra-t-il de la marchandise, seulement ? Et s'il en veut, il n'aura pas la moindre raison pour être plus large. D'ailleurs elle est exténuée de fatigue et de besoin :

— Prenez-les, dit-elle tout bas.

Une condamnée à mort qui dirait au bourreau : « me voilà ! » n'aurait pas plus d'anéantissement dans la voix.

— Il faut que ce soit vous, Madame, répète le marchand. Songez donc ; pour début de ma journée, au lieu de vendre, j'achète .. c'est une mauvaise étrenne.

— C'est une bonne action, Monsieur ; meilleure au moins que si vous me refusiez.

Et elle tend la main, dans laquelle l'acheteur dépose avec politesse six pièces d'un franc.

En l'absence d'un porte-monnaie, elle va pour les glisser dans une poche.

— Voulez-vous du papier pour les mettre, Madame ?

Tout en adressant cette question avec une affectueuse bienveillance, le marchand tend un fragment de prospectus à la dame, qui l'accepte, et y enveloppe mélancoliquement sa modique recette, qu'elle serre ensuite.

Cette première opération terminée, la dame fait une pause, puis, de son cabas, tire un dernier paquet :

— Et celui-là, monsieur ? l'achèteriez-vous aussi ?

— Encore un volume ?

— Un plus beau que les autres.

— Montrez-le.

Elle ouvre et déploie une sorte de couverture en carton, et en extrait avec soin un volume, relié en maroquin et couvert des plus délicates empreintes que les fers du relieur aient pu façonner.

— Regardez-le bien, Monsieur. Il vaut de l'argent, celui-là.

— Il vaut plus que les premiers, c'est vrai ; mais, précisément à cause de cela, il est en dehors de mes prix. Ma clientèle ne me demande que du bon marché, et un livre rare serait mal placé chez moi...

— Et je ne peux, celui-là, le céder à un centime au-dessous de sa valeur.

— Raison de plus.

— Alors? interroge la dame interdite.

— Alors, il vous faudra chercher ailleurs.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie-t-elle navrée... Je suis à bout de forces... que devenir?... Je croyais qu'en considération de l'autre marché... Je comptais un peu sur cette ressource...

— Mais, Madame, elle existe toujours. Ce que je ne puis faire, un autre le fera.

— Un autre ! soupire-t-elle... Et où le deviner et où le rencontrer?...

— Ecoutez, Madame. J'ai un vieil amateur, qui vient souvent visiter mes livres. Quoiqu'ils ne soient point rares, il y trouve encore parfois sa pâture. Je peux essayer une chose. Laissez-moi le titre du vôtre. Je lui en parlerai, et, s'il en a la moindre envie, donnez-moi votre adresse, et je vous ferai signe.

Résignée à tout, c'est tout émue de reconnaissance qu'elle accepte cette combinaison. Elle écrit le titre de son volume sur un petit carré de papier blanc que lui passe le bouquiniste, elle y ajoute son adresse, et comme une nourrice réintègre son nourrisson dans ses langes, elle remet le livre dans son étui, l'étui dans le cabas, se lève, et sort... en remerciant.



II

LA NOTE

LA très-peu favorisée vendeuse retourne lentement chez elle, et, en cheminant, elle se parle.

Essayons de distinguer et de choisir quelques-unes de ses phrases :

— Ainsi donc, je le remporte ! se dit-elle avec tristesse. Je n'ai pu le vendre aujourd'hui ;... je ne le vendrai pas mieux demain. C'est fini !... Allons, rentrons ; faisons durer autant que possible les quelques sous que je viens de ramasser, et... après... nous verrons... Dieu gard'... !

C'est en se dolentant de la sorte qu'elle rentre en son gîte, étroite chambrette à laquelle on parvient en montant les marches ébréchées de six étages et demi. Elle a acheté quelques modestes provisions avant d'entreprendre son voyage ascensionnel, et elle les dépose sur une table en noyer, disjointe, boîteuse, et qui n'est plus guère que la ruine d'un meuble :

— C'est la fin de tout, reprend-elle. Voilà les dernières miettes... Après ces six francs dépensés, je n'aurai plus rien, plus rien dont je puisse faire argent ; car pour vendre ce dernier volume, j'échouerai dans mes tentatives... Et d'ailleurs je ne veux pas enfreindre l'ordre du défunt ; je veux suivre son conseil : « *Rare*, m'a-t-il écrit sur une note ; *grande valeur. Ressource pour toi. Ne le donne pas pour peu.* »

A ces mots, elle fait un signe de tête, qui indique chez elle un doute assez amer.

Un instant après, elle continue :

— Pauvre Bénédict ! puisque tu le dis, c'est vrai ; car tu les connaissais bien, tes livres. O mon ami, toi qui les as tant aimés, si tu savais quelle peine ça été pour moi de les enlever les uns après les

autres et de les vendre ! Il me semblait que je te les arrachais... Et pourtant je n'ai que suivi ta volonté. En me les laissant, tu n'as pas eu le désir que je les garde .. Qu'en eussé-je fait ? Ils n'étaient bons pour moi que comme « ressource »... et j'en ai usé, si bien qu'aujourd'hui la veine est épuisée...

La veuve interrompt son triste monologue. Elle promène un regard morne sur les murailles de son réduit, et son cœur se serre devant leur nudité de plus en plus croissante.

— Et puis, ajoute-t-elle, je n'aurais su où les loger... De toute façon, je ne puis me reprocher de les avoir vendus. De notre ancien logement, où nous avons mené une vie si mesurée et pourtant si heureuse, j'ai vu partir pièce à pièce presque tout le mobilier, et là, dans cette chambre où j'ai été obligée de monter, de me réfugier, je n'aurais point trouvé place pour tes bibliothèques...

Il lui arrivait fréquemment d'ouvrir son esprit à cette espèce de lutte : elle était prise du regret d'avoir vendu les livres, et elle se rassurait en se disant qu'ils lui avaient été laissés exprès pour les vendre.

— Que n'ai-je pu travailler toujours ! s'écriait-elle parfois ; mais ma vue est perdue, et mes doigts ne font plus rien de bon de l'aiguille, que j'ai si bien maniée. Si j'avais eu ce produit à joindre à ceux des livres, j'aurais eu un peu plus de temps devant moi. Tandis que je suis là, réduite à l'impuissance, ayant passé par la misère, touchant au dénuement, et forcée d'attendre le dernier coup... Oh ! malheur !... malheur !!...

Infortunée créature ! La douceur faisait le fond de son caractère ; mais elle ressentait si vivement les secousses de sa situation, que, par moments, elle était aigrie. Elle avait usé sa résignation, et si elle se laissait emporter au courant plus fort qu'elle, ce n'était pas sans un mélange d'impatiences et de petits soulèvements.

Avec tout cela, la journée s'avance.

L'appétit, qui, émoussé, oublie plus d'une fois les dîneurs plongés dans le bien-être, s'aiguise et se fait tout autrement sentir à ceux sur qui pèse la gêne...

La veuve dénuée a faim. Elle a beau chercher à se le dissimuler, plus rien ne la trompe ;... les griffes du besoin la déchirent.

Elle se dirige du côté des provisions qu'elle a montées tout à l'heure, s'en approche comme si elle commettait une indiscrétion, en prend le moins qu'elle peut, et songe à se préparer un repas.

Quel repas !...

Un œuf, un petit pain, et un verre d'eau, voilà un de ses plus confortables dîners.

C'est sobre, n'est-ce pas, quand on ne mange qu'à de longs intervalles ?

Hé bien ! ce sera de plus en plus sobre encore, jusqu'au moment fatal où il n'y aura... plus rien sur la table.

Et ce moment, qu'on n'entrevoit guère sans vertige, il n'est pas très-loin, hélas !...

La nuit vient.

La malheureuse éprouvée se couche... presque inutilement, car le lit n'a plus de repos pour elle ; une fièvre fréquente lui empêche le sommeil.

Plusieurs jours se passent de la sorte, entamant les derniers morceaux, et rendant horrible la perspective finale.

Un matin, elle se lève. Le froid pique toujours ; les provisions sont épuisées... l'argent aussi...

— « Qui dort dîne, » dit-elle. Je n'ai plus qu'à me recoucher... jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'enlever définitivement de cet abîme.

Et elle se remet au lit, où il lui faut tous ses efforts pour demeurer.

Elle n'en est plus aux heures tranquilles ; son cerveau tendu travaille, la souffrance devient plus vive, et des fantômes étranges commencent à lui apparaître.

Effrayé, son esprit s'exalte. Comme pour être protégée, elle se rejette dans le souvenir du cher défunt. Il avait toujours été pour elle un si affectueux appui :

— O mon pauvre Bénédict ! s'exclame-t-elle, ô mon bien-aimé compagnon ! toi dont le dévouement fut inaltérable, que dirais-tu si tu me voyais en ce misérable état ? et, quoique tu me les aies amicalement laissés pour en tirer parti, combien ne souffrirais-tu pas si tu savais tous tes chers livres vendus ! Après moi, c'est ce que

tu aimais le plus au monde, et une seule chose pourrait te consoler de leur dispersion : une aisance pour moi, qu'ils n'ont... que je n'ai su me faire. D'une part, j'étais loin de les connaître comme tu les connaissais ; et d'une autre part, on me devinait nécessiteuse, et c'en était assez pour qu'on me fît des offres mesquines...

Un léger pincement de lèvres traduit une intention de blâme contre ces procédés ; mais l'excellente femme ne s'y arrête pas :

— Par petits lots, reprend-elle, ils sont partis de la sorte, élargissant les vides dans ta collection chérie, et n'augmentant guère mes imperceptibles moyens d'existence... Ah ! tiens, plus d'une fois je m'en suis voulu de cette manière d'agir, et le pain qu'ils m'ont procuré m'a presque toujours semblé amer. Je me voyais défaisant ce que tu avais passé ta vie à construire, et, quoique je fusse un peu étrangère aux jouissances que tu y trouvais, je n'étais pas moins heureuse de te voir heureux. Chaque paquet que je sortais me faisait éprouver une impression douloureuse... On aurait dit que j'emportais vendre une part de toi...

Elle s'interrompt à cette idée poignante.

Peu après, fâcheux symptôme, son regard s'anime, sa parole devient plus rapide, plus saccadée, et c'est avec une certaine incohérence qu'elle jette ses paroles :

— Eh ! c'est peut-être bien toi que j'ai vendu, mon tendre ami ? dit-elle entre autres singularités... Tu n'es plus là... tes livres non plus... et tes livres... c'était toi !... Pourquoi m'as-tu conseillé de te vendre ?... pourquoi t'ai-je écouté ?... J'en suis punie... c'est bien fait !... Mais je vais expier ma faute... et j'irai te rejoindre... Oh ! si je les avais encore !... si je pouvais les ravoir, je te les reporterais. Comme je te rendrais content ! et avec quel joyeux remerciement tu m'accueillerais ?...

Ici, nouvelle pose. La malade se voyait sans doute restituant ses bibliothèques à Bénédict, et il est probable qu'elle se complaisait à cet agréable tableau.

En tout cas, sa surexcitation n'est pas de longue durée. Son œil ne brille plus, ses lèvres se détendent et ce qu'elle se dit de nouveau, elle l'articule avec la lenteur que nous lui avons connue auparavant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! quelles fantaisies !... Est-ce que je divaguerais, maintenant ? Cela m'effrayerait, si je tenais encore à la vie ;... mais sonne l'heure fatale, elle sera pour moi la bienvenue... c'est l'heure qui délivre...

Là se produit un nouvel écart de sa pensée, qui, instinctivement, revient à la question matérielle :

— Il me semble pourtant que cet homme aurait bien pu m'acheter ce volume. Sans le lui laisser à vil prix, je lui aurais fait une concession... une petite, qui n'aurait pas trop lutté contre l'avis de Bénédict... et j'aurais pu me soutenir quelque temps... Au lieu de cela, il me refuse... c'est me retrancher des jours... Peut-être que, s'il s'en fût douté, il eût essayé... Un bon mouvement n'est pas impossible... Enfin, il ne l'a pas eu... c'est arrêté... c'est fini... Eh bien ! pauvre livre de prix, te voilà stérile. Tu vaux plus que les autres, qui m'ont fait vivre des mois... et tu ne pourras me faire vivre... quelques jours !... Reste donc là, sur ma table, inutile chef-d'œuvre, aussi inefficace aujourd'hui qu'hier... Moi, je reste dans mon lit... où, résignée, je vais attendre l'heure de Dieu !...

Avec les tortures qu'elle a en perspective, y restera-t-elle ?...

Nous le verrons, en la retrouvant.



III

L'AMATEUR

Il est matin. Le froid a cessé, et il fait beau.

Le bouquiniste chez qui nous nous sommes arrêtés l'autre jour a déjà ouvert. Une de ses bonnes habitudes est d'être matinal. S'il pouvait étaler en même temps que le coq chante, il serait à son poste dès l'aube. Ses longs supports sont tendus, ses planchettes sont garnies, et tous ses volumes prennent l'air, alignés inégalement sur ses rayons.

Voyez-les. Les uns debout, les autres couchés ; les uns ouverts, les autres fermés ; les uns montrant leurs titres, les autres leurs gravures : tous disposés le mieux possible pour arrêter le passant, pour affriander l'acheteur.

Il faut bien se donner quelque mal pour retenir de force le flâneur indifférent, qui passe, regarde pour regarder... et n'achète pas. Il faut savoir faire naître en lui une tentation, et surtout le faire succomber. Notre homme s'y entend. Pour cela, il a une recette qui est à classer parmi les meilleures... Il est poli, débonnaire — et loyal.

Je vous réponds que, quand tous les vendeurs tiendront la droiture pour la plus grande habileté dans les transactions, ils verront s'accroître l'importance de leur clientèle.

Plusieurs curieux, dont un myope, promènent déjà leur nez sur le dos des livres, qu'ils bousculent plus ou moins. Quand ils les remettent au rang, ce n'est que demi mal ; mais Dieu sait le nombre de ceux qui ne les rangent pas du tout.

Et cependant, ne pas les ranger c'est prendre le temps de l'étalagiste... Mais, bah ! on y pense bien, ma foi !... « Il est là pour ça ; il les rangera lui-même... On ne peut pas acheter sans voir... » etc., etc. Très-heureux lorsque, au bout de ces mauvaises raisons, on n'a

pas égratigné quelque titre, écorné quelque dos de maroquin, ou disloqué quelque brochure !

En compensation, à côté de ceux-là, se trouvent aussi les acheteurs sérieux... et soigneux ! J'en sais tel et tel qui réjouissent le marchand quand il les voit regarder sa marchandise. Le livre, entre leurs mains, est traité comme un bijou ; leurs doigts amis glissent dessus comme du velours ; ils défont les mauvais plis, redressent les cornes, si bien qu'après avoir été manié par eux, un volume est en meilleur état qu'auparavant.

Ces clients-là, il faut l'avouer, ne constituent guère que l'exception.

L'un d'eux cependant débouche de la rue voisine, et stationne, furetant avec une certaine complaisance.

C'est un amateur connu de longue date, bien choyé de l'étalagiste, et surtout bien considéré... celui-là même dont l'intervention éventuelle a été annoncé à la mélancolique vendeuse.

Il fouille du regard, examine ; puis après son inspection du dehors, entre, et interroge :

— Avez-vous du nouveau depuis ces deux ou trois jours ? Je n'ai pu venir... et il suffit d'un instant pour qu'une bonne chose se présente.

— Je n'ai été, Monsieur, à aucune grosse vente ; mais, en fait de broutilles, j'en ai eu pas mal. De plusieurs côtés l'on m'a apporté des petits lots.

— Plusieurs petits lots font nombre, et à la fin on en remplirait votre boutique. Voyons un peu.

Il n'a pas besoin que le marchand lui montre les endroits où sont déposés les livres nouvellement acquis ; son flair les lui indique, et il s'en approche sans la moindre hésitation.

En quelques tours, il remue à peu près tout.

Dans sa chasse, il ne découvre rien de bien extraordinaire. Cependant il garde à la main deux volumes, l'un relié, l'autre broché. C'est toute sa bonne fortune.

— Vous avez trouvé quelque chose à votre gré, Monsieur ? J'en suis fort aise. Cela me prouve que, par ci, par là, j'ai encore du bon.

— Oui, ces deux volumes ne sont pas mauvais. Ils ont bon air, et

m'indiquent le goût de leur ancien maître. Il fallait, d'ailleurs, s'y connaître pour les posséder.

— Ils me viennent d'une pauvre veuve, bien gênée, je crois, et au moins aussi intéressante...

— Elle vend les livres de son mari !!!... s'écrie vivement l'amateur, sur le point de s'emporter... C'est monstrueux !

— Oh ! Monsieur, ne lui en veuillez pas... elle les vend pour vivre. Ça paraît lui causer une grande peine. Mais, que voulez-vous ?... La faim, c'est si terrible !

— Vous avez raison. Son mari avait donc ?...

— Une assez jolie bibliothèqne. Il l'a laissée à sa compagne, qui en use comme d'une ressource...

— Oh ! tristesse ! Oh ! désolation ! interrompt l'amateur. Toujours les mêmes accidents ! toujours les mêmes dispersions ! toujours les mêmes sinistres !... Un homme de savoir, éclairé, passe sa vie à rassembler les ouvrages qui lui plaisent, et, quand il a fini par déposer sur ses rayons à peu près tous ses auteurs aimés, crac ! la mort vous le prend... et voilà qu'un vent d'orage se lève, souffle sur ses amis, et les éparpille à tous les coins du monde !!... C'est dur, allez !

— Vous, monsieur, vous avez encore longtemps à jouir des vôtres, reprend le marchand, qui voulait détourner ce courant d'idées peu propice à sa vente, et, quand on collectionne comme vous, on ne doit pas s'arrêter.

— Eh ! je ne m'arrête pas non plus. C'est une joie. Jusqu'à mon dernier moment, autant vaut me la procurer.

Puis, après une pause de quelques secondes :

— Allons, il ne faut pas que la philosophie ou la morale du métier me cause des distractions. Que je n'oublie pas de vous payer mes deux bouquins.

— Ah ! Monsieur ! si tous payaient comme vous !...

— Ce serait leur devoir.

Et il donne une pièce, sur laquelle l'étalagiste lui rend de la menue monnaie.

Il la glisse dans sa poche, introduit solidement ses deux volumes sous son bras, et se dispose à sortir...

— Tiens ! où ai-je mis mon chapeau ?

Effectivement il est tête nue.

Il cherche, et voit bientôt son couvre-chef tranquillement posé sur des livraisons, à l'un des angles du petit magasin.

Il avance la main et le soulève.

Dans le trajet qu'il parcourt de la tablette à la tête, le chapeau laisse voltiger un petit papier, que la pression avait fait adhérer, qui se détache... et tombe.

L'acheteur, toujours plein de prévenance, se baisse et le ramasse.

Indifféremment il y porte les yeux, en le rendant à l'étalagiste...

Mais son indifférence se change bien vite en une explosion. S'il ne se fût retenu, il aurait presque poussé un cri de surprise, un hourrah de triomphe...

— A qui cette note ? demande-t-il avec un empressement qu'il ne peut plus contenir.

Le marchand se penche pour voir :

— C'est, répond-il de son ton paisible, celle que la dame en question m'a laissée.

— Celle qui vend?...

— La bibliothèque de son défunt.

— Et ce livre, dont le titre est assez mal écrit, mais qu'à travers son orthographe fantastique je devine?...

— Est un livre qu'elle a à vendre.

— Elle vous l'a proposé ?

— Oui, Monsieur.

— Et vous ne l'avez pas acheté ?

— Non, Monsieur.

— Pourquoi cette réserve ? C'est pour acheter que vous êtes marchand, il me semble !

— Il est trop cher pour moi. Je ne tiens pas ce genre de librairie là. Ce volume serait dépaysé ici, perdu au milieu de publications ordinaires et courantes... et puis, la meilleure raison de toutes, il fallait de l'argent !...

— Le prix ne me fait rien.

— Monsieur, je ne me doutais pas qu'il pût vous convenir à ce point. Autrement, quoiqu'un peu serré, je me serais mis en mesure.

— Alors, elle l'a... remporté ?

— Mon Dieu, oui, tout bonnement.

— Pourriez-vous le ravoir ?

J'ai tout de même pensé à vous, Monsieur. J'ai pris l'adresse de cette brave dame.

— Et ?...

— Et, en lui rendant son volume, je lui ai dit que si, par hasard, il vous convenait, je le lui ferais savoir.

— Mais je peux le lui faire savoir immédiatement. Donnez-moi son nom et son adresse, et je vous évite une course, ou une lettre.

— Vraiment, Monsieur, vous voulez vous promener jusque-là ?

— Certainement. C'est le bon moyen. Quand on veut conquérir, il ne faut pas temporiser... Et encore, si j'allais arriver trop tard !... Vous ne savez donc pas que c'est un trésor que je découvre-là ?... On n'a pas cette veine deux fois en sa vie. De ce livre, on ne connaît que deux ou trois exemplaires. J'en possède un ;... mais il y manque le dernier feuillet ! Concevez-vous ma chance si j'en retrouve un autre complet !... C'eût été une affaire pour vous. Mais n'importe ; c'est vous qui me mettez sur la trace... je vous donnerai votre commission comme si vous me l'aviez vendu... Au revoir. Je cours...

Et l'amateur, enivré et bouleversé en même temps, sort de la boutique, dont pour la première fois il oublie de fermer la porte, et, à la lettre, se lance en courant du côté de la demeure de la veuve.



IV

PORTE-CLOSE

L'ADRESSE qu'on venait de lui donner était à une assez grande distance : mais la journée s'annonçait belle, et d'ailleurs les jambes d'un bibliophile ne connaissent pas d'obstacle.

Un chercheur, résigné à chercher longtemps et à ne pas trouver toujours, doit se sentir pris d'une joie indicible lorsqu'il fait une rencontre de ce genre.

Aussi est-ce d'un pas joyeux que notre amateur arpente le pavé des rues, et, tout en trottant de la façon la plus allègre, il se frotte les mains et se félicite verbeusement de la trouvaille si inattendue de son exemplaire :

— J'ai vraiment une chance extraordinaire, et je proclame une fois de plus l'importance de ne jamais négliger le plus petit recoin de bouquiniste. Voilà un brave homme qui n'y a pas entendu malice, qui n'a même pu acheter le livre, mais par qui j'ai vent de l'aubaine. A quelle autre boutique aurais-je pu recueillir ce renseignement? C'est souvent d'où on ne l'attend pas que vous arrive l'indication précieuse... Ne perdons pas de temps, et tâchons d'arriver.

Et il continue son voyage rapide, accélère sa marche absolument comme s'il avait eu encore « ses jambes de quinze ans. »

— Si elle ne l'a pas laissé au marchand l'autre jour, se raconte-t-il, il y a peut-être lieu d'espérer qu'elle ne l'aura pas davantage laissé ailleurs aujourd'hui ?... Après cela, il paraît qu'elle est dans une gène navrante, et la faim est si impérieuse... Elle fait faire bien d'autres choses que de vendre trop tôt pour moi un volume rare... Enfin, hâtons-nous !... Je crois, du reste, que je ne suis pas loin de la maison indiquée ?...

En effet, à force de pas allongés et d'enjambées juvéniles, notre amateur touche au terme de sa course, et, résultat qu'il aimait fort à constater, il ne se sent guère plus las, plus essoufflé que s'il eût achevé une tranquille promenade. Il en est ainsi de tout travail auquel on se livre avec passion, avec amour ; il ne laisse presque pas sentir sa fatigue.

Notre amateur de bouquins s'arrête un instant, cherche, s'oriente... regarde...

Voilà la rue, voilà le numéro...

Il est en face de la demeure... en face de l'écrin qui renferme son bijou...

Sans retard aucun, il demande au concierge.

Un mot bref lui apprend que la dame est chez elle.

Il monte.

Pour monter, il prend un peu plus de précautions que pour marcher. Toute ascension est dangereuse, et il n'a pas la moindre envie de dégringoler les marches.

C'est donc d'un pas relativement calme, d'une allure mesurée qu'il franchit l'escalier, et, tout en le franchissant, il revient, bien entendu, à son idée fixe, à son dada :

— Ce feuillet, manquant à mon incunable, était un de mes chagrins de bibliophile... Je vais peut-être le retrouver... Oh ! il faut que je le retrouve !!...

Et il monte toujours.

Six étages et demi, sans ascenseur, cela ne s'enlève point en une seconde. Mais enfin une gymnastique persévérante en vient à bout, et notre actif chercheur, émergeant de la noire spirale, fait son entrée sur le pallier.

Si ce pallier brille par quelque chose, c'est assurément par son obscurité. En plein jour, en arrivant du dehors, on n'y va qu'à tâtons. Seulement, au bout d'une minute, l'œil s'habitue, et l'on finit par pouvoir y circuler sans trop de danger.

Cinq ou six portes en enfilade s'y suivent, pas trop éloignées les unes des autres.

Avec plus d'opportunité que dans la rue, le vieil amateur s'oriente de nouveau... ou plutôt cherche à s'orienter, car il faudrait être

doué d'une vue exceptionnelle et phénoménale, pour déchiffrer les numéros qui doivent être inscrits sur les panneaux.

Comment faire ?

Il ne veut pourtant point recourir à la lueur d'une bougie de poche, qu'il a toujours sur lui...

Puisque ses yeux ne sont pas assez vaillants, il se décide à avoir recours à ses oreilles.

Attention ! Il écoute...

Rien !

Nouveau moyen, il frappe...

Rien non plus !

— Ce sont des chambres d'ouvriers, se dit-il, désireux de se donner une explication satisfaisante. Les ouvriers sont partis à leur ouvrage pour la journée, et les petits nids sont vides... Je me suis fourvoyé ;... c'est probablement à côté... Continuons ; je trouverai bien.

Il est parvenu à la dernière des portes. Un fragment de rayon, filtrant sans doute à travers quelque trou, crevasse ou autre ouverture de muraille infirme, vient heureusement à son secours en plaquant, sur l'huis, large comme la main d'une lumière pâle et grisatre...

Vite il profite de l'auxiliaire, et regarde :

— Ah ! c'est le numéro marmotté par le concierge !... Enfin, m'y voilà !!...

Tout content, tout radieux, il cogne du nœud du doigt trois coups, également discrets et impératifs, et auxquels il attend la réponse.

Pas davantage... La réponse ne vient pas.

— Qu'est-ce à dire ! Le concierge se serait-il trompé ? La dame serait-elle sortie, sans qu'il l'ait vue !... Miséricorde ! je ne veux pas entrevoir un coup si diabolique.

Il réfléchit... puis tire ses déductions :

— Si elle est sortie, ce peut être pour quelques emplettes. La vie a des exigences quotidiennes... Mais, la pauvre femme, elle n'a plus rien... et, pour faire des emplettes, il faut des sous... Si elle avait été se faire des sous avec mon volume ?... Quel échec !... Oh ! je n'y veux pas croire.

Poussé dans ces raisonnements, qui ne manquent pas de logique, il commence à éprouver une crainte sérieuse.

— Et je dis *mon* volume !.. reprend-il en se plaisantant tristement... Je ne le tiens pas. Jusque-là, j'avais confiance en une chance favorable... S'il me fallait y renoncer ?

Il passe par des émotions inouies, par de vraies transes.

De nouveau il se penche vers la porte, prête l'oreille, comme si cette persistance devait lui faire parvenir la réponse désirée...

— Rien ! toujours rien !

Il se désole.

Cependant l'espoir ne le quitte pas. Semblable à l'homme qui se noie, il se cramponne... hélas ! à quelle branche ? Il tourne, tourne, va et vient, se promène dans l'étroit espace, et s'imagine à chaque instant que, de l'intérieur, une voix va lui dire d'entrer.

Espérance vaine ! Le silence seul répond à ses interrogations les plus pressantes.

— O fatalité ! geint-il avec découragement. Etre si près de la possession, et tout perdre !... Je vois bien que c'est fini ! A moins que je n'attende. Elle ne peut pas rester tout le jour dehors, cette femme... Dans une heure, dans deux heures, elle rentrera... et je la verrai... et je lui paierai son livre ce qu'elle voudra... et j'aurai mon exemplaire.

Sans plus se consulter, il descend une marche, et s'assied de la façon la plus simple, la plus naturelle au haut de l'escalier :

— Elle ne peut prendre un autre chemin, se répète-t-il. A son retour, je la saisirai.

Donc, suivant la dernière partie du programme qu'il improvise, il attend, mais non sans laisser échapper de nombreuses marques d'impatience.

Surexcité, il ne se tient pas longtemps assis. Il va, vient de nouveau, colle vingt fois son oreille à la porte, et finit par acquérir la conviction qu'il n'y a personne chez la pauvre dame...

Il n'est pas content de cette tentative :

— Moi non plus je ne peux pas rester tout le jour dehors, s'écrie-t-il en maugréant... Il y a erreur dans l'indication du concierge... Allons ! rien ne me réussit... Je n'ai plus qu'à m'en aller...

Vexé de sa déconvenue, il prend la résolution extrême, boutonne sa redingote, et pose le pied sur la première marche.

Il se tâte encore... Il voudrait hésiter... Partir, c'est non-seulement une journée perdue, c'est aussi et surtout l'abandon d'une chance unique...

Ce à quoi il ne se résigne que difficilement.

Mais il faut pourtant se décider...

Bah ! renonçant à tout, notre désespéré se prépare à descendre...

Au même instant, un bruit insolite lui fait tourner la tête.

Cloué à sa place, il écoute...

Ce bruit lui parvient précisément de la chambre, jusque-là muette, de la dame...

Elle y est !!... s'écrie-t-il.

Il bondit.

En deux pas, il s'est replacé à son poste d'observation. Il applique son oreille, plus attentive que jamais...

— Ecoutons, se murmure-t-il ; j'aurai peut-être le mot de l'énigme.





V

LE DERNIER FEUILLET

Il écoute donc de toutes ses forces.

Le bruit qu'il a entendu lui est familier, et il ne peut guère s'y méprendre : c'est un bruit sec, cassant, de papier déchiré et froissé entre les mains.

Il ne cesse de guetter avec une attention méticuleuse, intense.

Que se passe-t-il de si mystérieux dans les profondeurs de cette chambre... ?

Il s'ingénie à s'en rendre compte.

Malgré toute sa pénétration, aidée de l'intérêt particulier qui le pousse, il devine peu de chose.

Tout au plus perçoit-il un léger frôlement d'étoffe, comme si des plis de robe se promenaient l'un sur l'autre, comme si une personne se livrait à quelques mouvements sans trop se déplacer.

Intrigué au dernier point, il veut sonder le mystère. Jusqu'ici il a

essayé avec l'oreille ;... l'oreille a été insuffisante. Voulant voir, il va essayer avec les yeux.

Silencieusement, se portant sur la pointe du pied, retenant son haleine, il cherche le trou de la serrure, et s'approche, se baisse pour y plonger l'œil...

— Singulière chose ! se dit-il tout bas. Le trou de la serrure est bouché !...

Il ne perd pas courage. Il se baisse davantage encore, pose un genou à terre, puis deux, et, se couchant presque, amène ses yeux au niveau de la fente du bas de la porte...

Par cette deuxième ouverture, il ne voit rien de plus.

— Aussi bouchée ! dit-il en articulant plus haut et oubliant son projet de garder le silence ;... cette fente est aussi bouchée !!... Ce n'est pas ordinaire,... ce n'est pas naturel... Il est vrai qu'il a fait froid, ces jours passés, et qu'elle a pu avoir l'idée de tamponner un peu les déjointures trop grandes... Mais la serrure ? Il faut bien que la clé y joue, pour ouvrir et fermer... Non, non, ce n'est pas naturel... ce n'est pas ordinaire...

A ces derniers mots, son cœur battait fort, au bienveillant curieux, et je crois que, pendant ces battements, le bibliophile avait, d'instinct, fait place à l'homme.

Tout à coup une idée, qui l'épouvante, lui traverse l'esprit :

— Si c'était un malheur qui se prépare ?...

Il veut l'empêcher à tout prix.

Le sort a prononcé.

Il ne réfléchit plus... Il ne choisira pas le moyen ; ce sera le plus immédiat, le plus prompt.

Il se recule de trois pas, s'élance comme un lion, et donne un tel coup à la porte, qu'il la brise... et qu'elle cède...

Quel spectacle !...

. . . .

— Malheureuse !... s'écrie-t-il.

Et, les bras tendus, haletant, il se précipite vers la victime.

Au moment où le panneau enfoncé se couchait en plusieurs morceaux sur le carrelage de la chambre, une allumette faisait entendre son craquement, et la flamme léchait trois ou quatre boules de

papier comprimé, disposées sur un fourneau de charbon, d'où se dégageait déjà une âcre fumée.

Une seconde a suffi au visiteur pour sonder l'étendue du désastre, pour voir qu'une créature trop éprouvée cherche à sortir de ce monde.

— Malheureuse ! s'exclame-t-il, qui vous a permis de mourir ?...

Cette question, jetée sans préambule, frappe la triste veuve comme un coup de poing en pleine poitrine.

Etonnée, interdite, affaissée sur elle-même, la pauvre femme, qui s'était agenouillée pour allumer son fourneau, et probablement aussi pour prier, le regarde, les yeux fixes, la bouche ouverte, sans mot dire, laissant retomber ses bras, et ayant à peine la force de se demander qui venait la déranger en ce moment suprême ?

— Madame, répondez-moi, lui dit-il de nouveau, affectueusement et en allant droit au but ; pourquoi voulez-vous mourir ?

— Je n'ai jamais voulu mourir, Monsieur, avant que la misère m'ait condamnée.

— Vous manquez donc de ?...

— De tout.

— C'est cruel ; mais, comme ce n'est pas sans remède, ce n'est point une raison pour se tuer...

— Ce n'est pas moi qui me tue ; c'est la faim qui fait son œuvre... Seulement j'abrége l'agonie.

— Vous n'avez plus foi dans les hommes...

— Plus d'espoir, au moins.

— Peut-être est-ce déjà un tort ;... mais la foi en Dieu ?

— C'est en Dieu que j'espère aller. Il m'appelle à lui, en me faisant passer par les rudes sentiers du dénuement.

— Dieu n'appelle jamais à lui sa créature avant l'heure... et votre heure n'est pas venue.

— Elle touche à sa fin, au contraire. Toutes mes ressources sont épuisées, et je ne connais personne.

— Mauvaise raison. Vous ne me connaissez pas, Madame..., et me voilà...

— C'est vrai, Monsieur.

— Et je viens vous prouver qu'il vous reste au moins encore une bonne chance à épuiser.

— A moi, Monsieur?

— Vous semblez incrédule.

— Pourriez-vous m'apprendre laquelle ?

— Oui, chère dame. Les manies des uns deviennent le secours des autres. N'avez-vous pas en votre possession un volume... rare, précieux... que vous ne refuseriez pas de céder... contre un prix... raisonnable?...

— Oh ! dérision du sort !... Le coup est par trop cruel !...

La pauvre femme étouffe un sanglot, baisse la tête, arrête un moment ses regards sur son fourneau, qui s'est éteint... puis ferme les yeux, et ne peut répondre.

Ce mutisme, gros de douleur, avait son amère éloquence.

Le visiteur regarde, dans la direction des derniers regards de la malheureuse, et voit, sur le charbon qui n'a pas pris, des papiers à moitié noircis et dont l'air agité soulève les pellicules de cendre.

Il se penche... et tressaille.

Son investigation ne s'arrête point là.

Il voit aussi à terre une couverture de volume. Il la ramasse en tremblant, va au dos, et lit le titre...

— Trop tard ! Grand Dieu !... gémit-il à mi-voix... Tout mon rêve, tout mon bonheur anéanti !!...

Interdit un moment, il reprend bientôt :

— Qu'est-il arrivé, Madame? et pourquoi ce volume est-il?...

— Déchiré ?

— Oui. Vous en saviez la valeur, pourtant.

— Une note amicale me l'avait apprise, et je tenais à en suivre religieusement l'indication.

— Pourquoi donc, alors, l'avez-vous détruit?...

— Pourquoi je l'ai détruit?... Pour ne pas enfreindre l'avis de mon cher Bénédict. Il n'a pas voulu que je le donne pour peu... et je n'ai pu le vendre pour beaucoup. Décidée à mourir, je n'ai rien imaginé de mieux que de l'employer à cette fin... Le vendre, m'aidait à vivre loin de Bénédict ; le brûler, m'aidait à le rejoindre plus tôt...

— O Madame, quel digne intérêt ce sentiment m'inspire !... Mais aussi quelle torture vous me faites éprouver !... Je venais chercher

ce livre, et vous en offrir un prix... acceptable. J'ai un poignant chagrin de ne plus le trouver...

— Ce matin,... il y a quelques heures encore, votre offre me rendait heureuse.

— Je vous en aurais donné cinq cents francs.

— Cinq cents francs !... Ah ! Monsieur, qu'il y a de jours que je n'ai vu somme pareille ! C'était la vie pour bien longtemps !

— Je ne m'en dédirai pas... et je me figurerai que je l'ai sauvé de l'incendie... Les cinq cents francs sont quand même à vous.

— Monsieur !!...

La pauvre femme n'en croit pas ses oreilles, et ne peut prononcer un mot de plus.

Cette aubaine inespérée lui produit l'effet d'un mirage. Elle croit rêver.

Mais, depuis un instant, l'amateur réfléchissait. Une lueur soudaine illumine son visage ; ses traits chagrinés se dérident :

— Madame ? interroge-t-il tout à coup, l'avez-vous déchiré... complètement ?

— Je ne sais pas, Monsieur ; je n'y voyais plus clair... S'il en reste, c'est dans la couverture que vous tenez... Ouvrez-le.

Le vieux monsieur suit le conseil, qu'en un moment moins troublé il aurait parfaitement pu se donner lui-même. D'un doigt agité, il ouvre la couverture... et pousse une exclamation de joie.

Deux feuillets ont survécu. Ils ne sont ni déchirés, ni fripés ; ils tiennent encore au dos... et l'un de ces deux est précisément celui qui manque à son exemplaire !

— Ah ! Dieu est bon ! Dieu est juste !... s'exclame-t-il pris d'un indicible soulagement. J'ai doublement gagné ma journée.

Son enthousiasme n'a plus de bornes. S'il n'était que bibliophile, il sauterait, il chanterait. Il est heureux comme un pays qui a reconquis une province.

Le bonheur souffle des idées, et l'humour se met parfois de la partie, pour faire chorus avec la sensibilité :

— Madame, reprend l'ami des livres, tout à l'heure, quand je le croyais entier, je vous offrais cinq cents francs de votre volume. Vous savez qu'il était très-rare...

— Monsieur, vous augmentez ma peine.

— Maintenant qu'il n'a plus que deux feuillets, je suis forcé de convenir qu'il est devenu bien plus rare encore...

— Hélas !

— Je renouvelle mon offre, en la proportionnant à ce surcroît de valeur... Voilà mille francs... Soignez-vous. Je vais vous envoyer la concierge pour vous aider... et je vous reverrai.

— Quelle grâce !...

— Surtout point de remerciements.

Et il sort.

Le bienfaisant bibliomane, doublement heureux, comme il l'a dit, descendait déjà l'escalier.

La pauvre femme, à moitié éblouie, suffoquée d'un bonheur si inattendu, et le cœur débordant de reconnaissance, était encore à genoux.

Avant de se relever :

— Merci, ô Dieu bon ! s'écrie-t-elle avec un accent qui contenait toute son âme...

— Puis, après :

— Et toi, mon cher Bénédict, réjouis-toi. Tu me l'avais bien dit, ton volume était un « trésor... » Il devait me sauver la vie !...

. . . .

Le bibliophile revint.

Il n'abandonna pas la veuve, qui reprit le goût de vivre, — et vécut en le bénissant.



MON PREMIER BOUQUIN

J'avais dix ans. Un soir d'été, je sortais de classe. Avant de rentrer dîner, je fis un tour de ville.

Au coin d'une rue, sur un banc de pierre, je vis le colporteur déposer sa banette pleine et en sortir sa marchandise... D'un bond, je fus près de lui.

Le bonhomme me connaissait;... j'avais déjà regardé deux ou trois fois son étalage. Je le regardai encore, fourrageant dans ses livres... Il me laissa faire.

Jusqu'à cette heure, je m'étais contenté de « toucher des yeux, » réserve de gousset peu garni. Ce jour-là, grâce aux économies, j'avais des sous, bien des sous... sept, je crois. Je rayonnais.

Après avoir dérangé nombre de volumes, j'annonce fièrement que je vais en acheter.

Au milieu de tous ces brochés, j'en avise un relié... mais d'un vieux ! Je l'ouvre. C'était des vers, — par un modeste, avouant qu'il a rimé « dans le goût de M. de La Fontaine !... »

Cette prétention grotesque aida-t-elle à mon choix ? Je ne sais. Mais, tout tremblant d'un acte aussi téméraire, — un premier achat ! — je demande le prix du bouquin.

— Cinq sous, me répond d'un ton ferme le marchand.

Je plonge ma main dans ma poche, et en retire mes sept sous. J'en donne cinq ; je remets les deux autres...

Puis, le tome noir sous le bras, je rentre à la maison.

— Qu'est-ce que c'est? s'écrie gaîment mon père. Un livre !! Tiens ! tu achètes ça ?...

— Bah ! interrompt ma mère, laisse donc. J'ai idée qu'un jour il saura s'en servir.

O chère et excellente mère !!... C'est peut-être à cette réponse que je dois d'avoir aimé les livres.

Le volume entra. Un peu plus, on l'eût acclamé. Je le posai triomphalement sur un rayon. Il lui porta bonheur... Peu à peu d'autres et d'autres l'y rejoignirent.

LA LECTURE EN FAMILLE

CAUSERIE

LE charme du foyer me plaît d'étrange sorte,

dit, à son premier vers, un des sonnets que vous venez de lire.

Dans cette poésie, — petit tableau très-condensé, mais néanmoins très-senti, du bonheur du coin au feu, — le poëte ajoute :

> . . . . *nous puisons*
> *En quelque livre aimé qu'ensemble nous lisons...*

Ce dernier vers renferme exactement le trait auquel je désirais arriver.

Toute la pièce respire, à un haut degré, ce bonheur d'être ***ensemble***, et, pour une bonne part, le pivot, la cause, le germe de ce bonheur... c'est un livre !

Quelle place le livre tient ! Quel rôle le livre remplit ! Quel rôle surtout le livre remplirait, si l'on savait voir en lui l'ami des loisirs, le guide écouté des douces heures !...

Qu'y a-t-il de plus attrayant qu'un cercle étroitement serré autour de la bûche qui flambe ? On écoute le lecteur penché près de la lampe ; attentif, on est comme attaché au récit qui se déroule, au caractère qui s'étudie ; on s'émeut aux douleurs qui se racontent, ou l'on sourit à quelque page fine et pleine d'observation.

Nul ne songera à nier ce que l'esprit gagne à ce délassement... Et c'est loin d'en être toute la portée.

Je sais une famille où se trouve recluse une mère peu valide, femme d'élite et très-aimée.

Alerte, elle sortait jadis : aujourd'hui, arrêtée par un mal mécanique, elle ne peut plus sortir.

Eh bien ! qu'a-t-on imaginé pour semer la vie autour d'elle ?

Vous croyez peut-être qu'après les bons soins matériels donnés à

son corps, on se dit que c'est tout, et qu'on la laisse tranquillement se replonger dans les méandres intimes et obscurs de ses souffrances?

Oh ! que non !

L'amitié est ingénieuse.

On n'a pas voulu que pour elle la solitude se fît. Tous les soirs, on vient dans sa chambre, on se groupe à ses côtés, et, là, on tient son esprit en éveil, on peuple son imagination à l'aide de causeries, — et principalement de lectures.

Oui, des lectures. Et, comme on sait habilement les lui choisir, loin de s'en saturer, elle n'en a jamais assez.

Voyez l'intelligente impulsion :

Ces fêtes de l'esprit ont généralement pour source courante les œuvres consacrées des grands écrivains ; on puise au fleuve. Mais l'arc de l'esprit ne pouvant, ne devant pas être toujours tendu, à côté des maîtres de la pensée et de la plume sont appelés de temps à autre les talents secondaires, et les productions à la mode y apparaissent aussi parfois pour être discutées, appréciées, jugées... je ne prétends pas, pour cela, dire acclamées. De cette manière, on y va même au spectacle : l'un des fils apporte la pièce nouvelle ; le meilleur lecteur se charge de la faire entendre, donnant à chaque personnage une inflexion de voix et une physionomie, et, dans le courant de la semaine, chacun corrobore son opinion primitive de l'opinion plus ou moins discutable des principaux critiques...

Tout cela, sans parler des joies que procure au groupe le père, bibliophile acharné, qui a un flair rare et rapporte souvent une vraie trouvaille, autour de laquelle chacun se regarde et s'extasie.

On ne pourrait se faire une idée précise de l'attrait de ces réunions, dont chaque membre est infailliblement captivé.

Après la soirée passée de la sorte, la chère impotente, sans brouillards dans le cerveau, se sent plus allègre, et quand elle a gagné son lit, le sommeil lui arrive bon et léger.

N'est-ce pas un trésor qu'on a sous la main, le livre qui produit un pareil résultat? Et ne serait-ce pas une ressource immense dans la vie que de savoir, à point nommé, puiser abondamment à cet efficace breuvage?

Un livre, c'est tout : c'est une boisson, c'est une nourriture ; c'est

le pain, c'est le vin ; c'est le charme, c'est le reconfort ; c'est le soutien de nos faiblesses, c'est l'ami de nos douleurs.

Ecoutez cette dernière pensée dans Bernardin de Saint-Pierre :

« Un bon livre, dit-il, est un bon ami. »

Nombreux, très-nombreux sont les auteurs qui ont goûté à l'onctueuse saveur du livre et en ont, par contre-coup, fait deviner aux autres les délices.

Montaigne a dit du commerce des livres :

« Cettuy ci coſtoye tout mon cours, & m'affiſte partout... Pour me diſtraire d'une imagination importune, il n'eſt que de recourir aux livres ; ils me deſtournent facilement à eulx, & me la deſrobbent. »

Maintenant, recueillez cette parole de la grande Christine :

« La lecture est une partie du devoir de l'honnête homme. »

A son tour, J. Joubert s'écrie :

« Ce sont les livres qui nous donnent nos plus grands plaisirs... Quelquefois même les pensées consolent des choses, et les livres consolent des hommes. »

Mme de Sévigné avait touché le point plus légèrement, mais non moins profondément peut-être :

« Tant que nous aurons des livres, dit-elle, nous ne nous pendrons pas. »

Et Montesquieu reprend sur un autre ton :

« Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui, que l'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses. »

Si l'on voulait creuser le sujet, on aurait à écouter Plutarque, Cicéron, Pétrarque, et ce cardinal Bessarion qui fit don de sa bibliothèque à la ville de Venise, et des vingtaines d'autres.

Voulant seulement effleurer ces textes, — que vous aurez sous les yeux tout à l'heure, — je n'en choisis plus que deux ou trois.

Le docteur Fée dit excellemment :

« Les livres sont des amis... Une bibliothèque qui les réunit tous, devient une sorte d'assemblée de famille à laquelle on peut demander des conseils et des consolations. »

Darimon, idéalisant, s'exprime ainsi :

« Pour peu que vous vous sentiez l'âme curieuse et recueillie, lisez, lisez un bon livre, et ce sera un peu comme si vous priiez ; vous vous instruirez et vous vous édifierez, vous aurez fait un acte religieux.. »

Et Channing, dans un élan très-beau :

« C'est surtout par les livres que nous jouissons du commerce des esprits supérieurs, et cet inappréciable moyen de communication est à la portée de tout le monde. Dans les plus beaux livres, les grands hommes nous parlent, nous donnent leurs plus précieuses pensées et versent leur âme dans la nôtre. Remercions Dieu des livres ! »

Enfin, Ch. Asselineau, qui vient de mourir, jette ce cri :

« Gloire à vous ! vous répandez sur nous la vive lumière du Ciel... C'est à la clarté de vos paroles que nous entrevoyons le Dieu tout-puissant caché dans les profondeurs de l'infini, et que nous percevons les récompenses promises aux justes... »

Comme il faut se borner ici, je clos à ces lignes mes citations, — que je pourrais facilement centupler.

Mais elles sont assez nombreuses déjà pour avoir éveillé en vous la corde sympathique. Si vous aimez à lire, vous verrez que tous ces auteurs ont dit juste ; si le goût de la lecture est encore à naître en vous, il est plus que probable qu'il y naîtra.

Et, avec ce goût, ce n'est pas seulement un plaisir que vous aurez à votre gré ; quand vous le voudrez, vous disposerez d'une puissance.

Aux lueurs caressantes du foyer, à l'ombre transparente du store, aussi bien qu'aux émanations embaumées du jardin, vous pourrez mettre en jeu le doux ressort qui resserre les liens de la famille et de l'amitié ; vous serez le magicien qui versera son baume sur les tristesses, et fortifiera les cœurs ; vous serez les maîtres de l'intérêt qui attache ; à volonté vous verserez le philtre d'un saint enchantement, et les oreilles s'ouvriront autour de vous pour laisser glisser vos paroles jusqu'au fond des âmes.

Si vous rencontrez des cœurs droits, vous les maintiendrez dans la droiture ; si, par hasard, il s'en présente à vous de déviés, vous les remettrez dans la ligne du devoir.

Oh ! oui, le livre fait de grandes choses !... — Que tous les yeux l'accueillent ! que tous les foyers lui soient ouverts ! — La lecture en famille est un des meilleurs remèdes à beaucoup de maux d'ici-bas. .

Quand les lecteurs voudront, ce sera une panacée.

LA MAITRESSE DU MARI

Un des bonheurs de ma vie !...
(...)

I

. . . .
ET, le dos englouti dans le velours moelleux d'un fauteuil, les pieds négligemment avancés devant les tisons, le corps tout entier doucement pénétré de la bienfaisante chaleur de la flamme, mon ami termina sa causerie par ce récit, — que j'écoutai curieusement parce que, pendant presque toute sa durée, il me parut une singulière énigme :

II

Je suis marié, comme tu le sais, me dit-il.

Je crois que je passe pour un bon mari ; je tiens surtout à l'être, — et, pourtant, j'ai... une maîtresse !

Une maîtresse qui a bien des qualités, bien des agréments, et aussi bien des priviléges, ma foi !

Elle est connue de ma femme... Mieux que cela ; je l'ai, — ça peut paraître fort, — je l'ai introduite dans le domicile conjugal.

Je l'aime tant, que je la vois partout dans notre appartement. Elle l'orne, elle le remplit.

Douée de physionomies diverses, d'une pièce à l'autre elle change d'aspect. Elle a le charme, elle m'attire, — et je me laisse aller avec un bonheur indicible à cette douce, à cette engageante, à cette irrésistible attraction.

Lorsqu'une peine quelconque appesantit son nuage en moi, c'est volontiers à elle que je vas ; c'est elle que j'interroge.

A chaque question que je lui adresse, elle a une réponse prête, réponse toujours variée, souvent bienveillante et fine, parfois piquante, parfois narquoise, et assez fréquemment juste.

Elle possède des langues mortes, des langues vivantes, des dialectes, des patois, autant que j'en sais moi-même... et un peu plus.

Elle est sérieuse, et elle pétille d'esprit ; elle est érudite, et elle adore la poésie.

Elle peut narrer des quantités de faits curieux, et ne tarit pas en anecdotes rares. Indépendante d'humeur, elle est tout ce qu'il y a de plus éclectique au monde ; elle dit aussi bien le mot pour rire qu'elle pleure l'élégie, entonne l'ode, fleurit le madrigal, décoche l'épigramme et cingle la satire.

Saturée et sémillante, elle est toute pleine de science, et toute brillante d'imagination : d'un côté, règle et compas ; soleil et feu-follet, de l'autre.

Elle a la sagesse du philosophe, et la gaieté du trouvère. Riche en préceptes comme l'éther en étoiles, elle vous jette à point nommé de ces maximes qui valent des diamants. Elle donne les conseils les plus sains, et me fait de temps en temps des confidences dont j'ai raison de me défier...

Mais je sais choisir.

Sa toilette est pittoresque, inégale, et particulièrement disparate. Je fais ce que je peux pour elle ; mais je ne suis pas riche.

Elle a des bijoux par-ci, et presque des loques par-là... Que voulez-vous ! Avec ses besoins nombreux, il me faudrait tous les joailliers spéciaux pour l'embellir complètement, et, après tout, ce que j'aime le plus en elle, c'est sa beauté intrinsèque, sa beauté morale.

Cette beauté morale constitue aussi sa valeur intellectuelle, — et, à ce point de vue, elle a des choses de prix,... des choses sans prix !

Il m'arrive souvent de me poser devant elle, de m'y arrêter, — l'été, les épaules et les bras au frais ; l'hiver, emmitoufflé dans ma robe de chambre, — et de la contempler longuement sans jamais me lasser, trouvant toujours, au contraire, les heures promptes et le temps court.

Le bon temps ! les bonnes heures !

J'enivre mon regard à cette contemplation, puis je m'enfonce tout doucement dans la plus ravissante des rêveries...

Alors le mirage commence ; il me semble sentir en moi des ailes, et je monte, je plane, je m'élance. J'atteins ainsi jusqu'aux confins les plus vastes, jusqu'aux plus étranges horizons.

L'infini s'ouvre devant moi ; je ne tiens plus à l'écorce de notre terre.

Seulement, comme ma maîtresse est capricieuse, si elle trouve que je reste trop longtemps plongé dans les lointaines solitudes de mes pensées, elle m'en tire brusquement — et m'ouvre d'autres régions, où, par un voyage nouveau, je me repose du précédent voyage...

Elle n'aime pas les impressions de trop longue durée.

Oh ! l'originale !... Oh ! la multiple !!... Oh ! la bizarre !!!...

Et pas moyen, jamais, de lui savoir mauvais gré de ses fantaisies ni de ses boutades ! —

Vous voyez que c'est d'un bel et bon amour que je l'aime, et, — dans ma position de mari aimant sincèrement sa femme, — vous devez trouver le cas légèrement incompréhensible ?

Si j'ajoute maintenant que, chez nous, dans ce domicile conjugal, dans ce nid, cette maîtresse n'excite entre nous ni jalousies, ni querelles ; que, loin de là, elle aide à tous nos éléments d'harmonie et de concorde : le cas, pensé-je, vous semblera bien plus incompréhensible encore !

Et cela est, — vrai, exact, précis, comme la plus rigoureuse de toutes les vérités mathématiques.

Ma femme l'aime aussi ; de sorte que nous l'aimons presque autant l'un que l'autre.

Et l'amour de ma femme pour ma maîtresse ne se traduit point par quelques rares paroles, que l'on pourrait taxer de diplomatie ou de résignation ; mais bien par des actes ostensibles, fréquents et incontestables.

Ainsi elle cause avec elle ; elle se livre, comme je le fais, au charme des rêveries qu'elle provoque ; elle la consulte ; elle ajoute un joyau à sa parure, un trésor à ses trésors ; elle l'ajuste, lui prodigue ses soins, et, si je me rendais, moi, à l'égard de cette chère, coupable de quelque négligence, elle m'en ferait vite apercevoir.

Oh ! la singulière, et, pourtant, la suave et naturelle union !

Elle paraît un mystère, un mystère monstrueux... inexplicable au moins.

Je me rends compte de cet effet.

L'esprit n'accepte pas d'emblée l'invraisemblance.

Mais tu diras... vous direz tous comme moi quand je vous aurai tout appris. Vous ferez comme moi... Non, vous ne le ferez pas ; car, si vous êtes le moins du monde curieux et intelligents, vous l'avez déjà fait...

— Quelle accusation ! interrompis-je.

— Ce n'est point une accusation. C'est une assertion, et, dans cette assertion, je suis tellement sûr de moi, que voici mon doigt, ma main, ma tête à couper si je me trompe.

Vois plutôt :

Ma maîtresse, — la maîtresse si choyée dont je viens de t'entretenir, cette belle, sage, spirituelle, fantasque et folle maîtresse, simple et éclatante, monotone et bariolée, si étonnante dans ses priviléges et si discrète dans ses exigences, — c'est...

Ma Bibliothèque ! —

III

Là, mon ami s'arrêta.

Les tisons étaient moins vifs ; on ne sentait plus qu'une molle tiédeur dans sa chambre :

Il me regarda avec cette douce finesse, qui lui est habituelle et qui vous pénètre si agréablement :

— Tu comprends, à cette heure ? ajouta-t-il.

— Je comprends.

— Et tu m'absous, n'est-ce pas ?

— Je crois bien que je t'absous !

Effectivement j'étais ravi.

— Il serait, ajoutai-je, à souhaiter que tous ceux qui...

— Chut ! fit doucement mon bibliophile.

. . . .

Et, à la vérité, maintenant que j'ai fait imprimer sa tirade, je dis « chut ! » comme lui...

Seulement :

— Avis à certains, et profite le lecteur !



LES COMMANDEMENTS

DU BIBLIOPHILE

De bonne heure t'éveilleras,
Laiſſant l'oreiller preſtement,

Alerte, tu t'habilleras
Et quitteras l'appartement.

Le long des quais tu te rendras
Pour entrer en chaſſe ardemment.

Par le ſoleil tu marcheras
Et par la biſe également.

Dans chaque boîte fourreras
Ton nez & tes doigts vivement.

Retournant tout, tu flaireras
Avec un fin discernement.

Le plus possible choisiras,
Puisant avec acharnement.

Quand une aubaine trouveras,
Cacheras ton contentement;

Mais, en dedans, tu béniras
La Providence tendrement.

Tout le jour, calme, arpenteras
La dalle infatigablement.

Le soir, bien chargé tu seras
Et t'en reviendras lentement.

Dans tes rayons tu les mettras,
En les classant logiquement.

Les rangs doubles éviteras,
Comme cause d'un gros tourment.

En ami tu les poseras...
Puis les fermeras prudemment.

Les emprunteurs distingueras,
Pour prêter équitablement :

Aux fidèles accorderas,
Plein d'un affable empressement ;

Des indiscrets te garderas,
Refusant énergiquement.

Aucun livre ne détruiras,
Ni n'écorneras seulement.

Au contraire, tu guériras
Tes blessés paternellement.

Les destructeurs tu maudiras
Sans grâce, impitoyablement ;

Les voleurs, tu les châtiras
En les divulguant vertement.

Donc, tes livres tu chériras
Et tiendras amoureusement ;

Du couteau tu les couperas
Sans frange & délicatement ;

Enfin, surtout, TU LES LIRAS...
C'est mon plus haut commandement.

Près du feu, tard, tu veilleras
Pour les contempler longuement.

A la fin, tu te coucheras,
L'esprit plein de ravissement.

Toute la nuit tu rêveras
Bouquin, brochure & document;

Aux Elzevirs tu souriras
Tombant presque en l'enivrement.

Le lendemain, continûras,
Pris d'un semblable entraînement,

Et, sans dol, rebouquineras...
Jusques à ton dernier moment!

BIBLIOPHILIANA

CE QU'ON A DIT DU LIVRE

PRESCRIPT.

VOICI une Anthologie bien spéciale : une série d'opinions sur le LIVRE, — opinions d'écrivains les plus divers et d'époques et de renommées.

Quoique riche déjà, elle est loin d'être complète... elle ne le sera même jamais. — Ce n'est ni un homme, ni plusieurs qui, à bout de travail, pourraient venir dire : « Tout ce qu'on a écrit sur le LIVRE est là. »

Pour hasarder ce mot, il faudrait pouvoir compulser tout ce que l'esprit de l'homme a produit, et, avant d'avoir accompli la centième partie de ce tour de force, combien de vies humaines seraient éteintes !

Ce qui est présenté ici n'est donc qu'un échantillon, mais suffisamment volumineux ; — et, quoique je l'aie ébauché sans sortir de chez moi (on ne travaille bien qu'avec ses livres), je me berce de l'espoir que plus d'un lecteur y rencontrera la page de lui inconnue.

Je suis loin, pourtant, d'avoir tout feuilleté ! et tout ce que j'ai feuilleté n'est certes pas cité !!...

Par la gerbe présente, jugez de ce que pourrait être la moisson...

L'entreprendra-t-on jamais? —

Sauf deux ou trois exceptions, je n'ai puisé que chez les prosateurs. Le même travail serait donc à faire chez les poètes...

Il y aurait, là, l'infini à parcourir. —

Est-il nécessaire de signaler quelques-unes des intentions qui se sont fait jour pendant ce choix?...

On les saisira, je pense.

Par Livre, *j'ai entendu : le livre* matériel, *et le livre* intellectuel, — *c'est-à-dire : livre, lecture, étude, lettres, etc.*

Les rapprochements de certaines citations feront voir les inspirations *puisées par les uns chez les autres. Certaines* IMITATIONS *deviendront flagrantes... Quant aux* PLAGIATS, *ma foi! il peut se faire qu'on en découvre.*

Ce sera la petite pointe de malice courant à travers ces belles pages, la plupart si élevées, si sincères, et, toutes chauffées à plein cœur de l'irrésistible amour, de l'enthousiasme du LIVRE.

BIBLIOPHILIANA

ADDISSON (Joseph)

... J'étudiai si bien, que je puis me vanter d'avoir lu presque tout ce qu'il y a de bons livres dans les langues anciennes et modernes...

Dieu a manifesté ses idées par la Création, et il les a, pour ainsi dire, imprimées dans le grand livre du monde. L'homme imprime aussi les siennes dans un livre qu'il produit; et, grâce à cette admirable invention, dont l'époque est encore récente, il peut les faire durer autant que le soleil et la lune...

Les livres sont l'unique moyen de fixer, de transmettre aux derniers âges la pensée, cette espèce d'éclair qui ne fait que briller et disparaître. Quand le corps d'un savant rentre dans la masse de la matière, quand son âme s'envole au monde des esprits, les livres nous conservent le dépôt de ses connaissances; ils nous montrent ses idées, qu'ils ont rendues visibles et permanentes. Un bon livre est un legs qu'un homme de génie fait au genre humain; c'est un trésor, qui, passant d'une génération à l'autre,

enrichira et celle qui vit, et celle qui va naître, et la postérité la plus reculée.

(*The Spectator*, nº 166, trad. de l'abbé Blanchet.)

ALEMBERT (Jean le Rond d')

L'amour des livres, quand il n'est pas guidé par la philosophie et par un esprit éclairé, est une des passions les plus ridicules. Ce serait à peu près la folie d'un homme qui entasserait cinq ou six diamants sous un monceau de cailloux...

L'amour des livres n'est estimable que dans deux cas : 1° lorsqu'on sait les estimer ce qu'ils valent, et qu'on les lit en philosophe pour profiter de ce qu'il peut y avoir de bon, et rire de ce qu'ils contiennent de mauvais ; 2° lorsqu'on les possède pour les autres autant que pour soi, et qu'on leur en fait part avec plaisir et sans réserve...

Malheur à tout livre qu'on n'est pas tenté de relire !

ALIBERT (Jean-Louis)

Les livres sont comme des amis consolateurs, qui empêchent l'âme de trop s'appesantir sur des impressions chagrines.

(*Physiologie des Passions.*)

ALLETZ (Edouard)

Le meilleur livre à nos yeux est celui que nous eussions écrit nous-mêmes, si nos émotions suffisaient pour

nous donner du génie... Quel bien nous fait une lecture qui nous délivre de ces pleurs qui, tels que la pluie retenue avant l'orage, ne pouvaient couler!...

On a besoin de lectures comme d'air, de jour, d'aliments... L'auteur d'un livre qui nous distrait, qui nous console ou nous instruit, semble avoir eu l'intention de nous rendre service...

La lecture nous fait une autre destinée; elle nous entoure d'une société nouvelle... La lecture vous transporte en des pays qui vous sont inconnus et vous fait remonter le cours des siècles...

Je prends un livre : je suis seul, mon esprit est attentif, mes yeux se dirigent vers les caractères, et voilà qu'une autre pensée parle à la mienne... je m'entretiens avec Homère et Platon...

Il y a des faims et des soifs de lecture pour les âmes ardentes qui veulent s'émouvoir et connaître...

Dites-moi ce que vous lisez, je vous dirai qui vous êtes...

Heureux le livre qui éveille plus d'idées qu'il n'en renferme!...

... Si l'on forme un cercle de famille, pour jouir en commun d'une lecture faite à haute voix, les sentiments éprouvés rapprochent les cœurs...

Avec la lecture vous n'avez pas besoin des autres.

(*Harmonies de l'Intelligence humaine.*)

ALPHONSE LE SAGE

ROI D'ARAGON

Entre tant de choses que les hommes possèdent, ou qu'ils recherchent toute leur vie, il n'y a rien de meil-

leur que d'avoir de vieux bois pour brûler, de vieux vin pour boire, de vieux amis pour la société, et de vieux livres pour lire. Tout le reste n'est que bagatelles.

AMYOT (Jacques)

... Tels livres, d'autant qu'ils sont ornez de beau langage, enrichis d'exemples tirez de toute l'antiquité, et tissuz de l'ingénieuse invention d'hommes sçavans qui ont visé à faire ensemble et à profiter, entrent quelquesfois avec plus de plaisir ès oreilles délicates que ne fait pas la saincte Escriture, qui pour sa simplicité, sans aucun ornement de langage, semble commander plutost impérieusement que de suader gratieusement..

(*Trad. des Vies des hommes illustres de Plutarque.*)

ARÉTIN (Pierre)

O lucrum ingens! o inesperatum gaudium!

S'écriait Arétin en s'adressant à Pogge, lors de la découverte d'une copie manuscrite de Quintilien.

(Pétrarque, Guarini en disaient autant quand ils découvraient quelques manuscrits poudreux des classiques, soit dans les couvents, soit au fond de quelques vieilles tours.)

(Voir *Beatus Rhenanus*.)

ARISTOTE

Tout est obscur à un aveugle ; les livres et les sciences semblent impénétrables à un ignorant.

Les lettres servent d'ornement dans la prospérité et de consolation dans l'adversité.

ASSELINEAU (Charles)

Gloire à vous! Vous répandez sur nous la vive lumière du Ciel... C'est à la clarté de vos paroles que nous entrevoyons le Dieu tout-puissant caché dans les profondeurs de l'infini, et que nous percevons les récompenses promises aux justes... Vous seuls êtes immortels! Nous tous nous vieillissons, et nous mourons à côté de vous. Par vous, nos enfants connaîtront l'esprit de leurs pères; par vous, l'esprit de nos pères a survécu en nous. Vous êtes les flambeaux éternels que les générations se passent les unes aux autres. Vous êtes la ligne de vie de l'humanité, les phares de l'histoire et la lumière des siècles... Parlez! brillez! vous êtes pour nous l'étoile de la délivrance à l'heure où nos travaux s'interrompent et où notre pensée captive aspire à la vie de l'esprit... Gloire à vous! vous répandez sur nous la lumière du Ciel. Notre devoir est de vous défendre, de vous glorifier... Vous êtes la joie et la lumière de nos âmes.

(*Le Paradis des gens de lettres.*)

SAINT AUGUSTIN

... Voilà que j'entends sortir d'une maison une voix, comme celle d'un enfant ou d'une jeune fille, qui chantait et répétait en refrain ces mots : « Prends, lis ; prends, lis. » (*Tolle, et lege*). Changeant aussitôt de visage, je me mis à chercher avec la plus grande attention si les enfants, dans quelques-uns de leurs jeux, faisaient usage d'un refrain semblable ; je ne me souvins pas de l'avoir

jamais entendu. J'arrêtai mes larmes et me levai, ne voyant là qu'un ordre du ciel qui m'était donné d'ouvrir un livre, et de lire le premier chapitre que je trouverais...

Combien la lecture publique des ouvrages de Platon dans son temple ne serait-elle pas meilleure et plus honnête que les mutilations des prêtres de Cybèle dans les temples des démons !...

(*Confessions.*)

AULU-GELLE (Aulus-Gellius)

On voit des gens qui lisent beaucoup de livres ; ils se jettent avec ardeur sur tout ce qui s'offre à eux : on serait tenté de dire, en les voyant parcourir avec précipitation un grand nombre de volumes, qu'ils ne se proposent d'autre objet que d'en ôter la poussière. Mais qu'arrive-t-il dans des lectures si variées? L'esprit est rebuté par la fatigue et par la lassitude, avant qu'on ait pu trouver quelque chose d'agréable ou d'avantageux à lire, et qu'on puisse se souvenir utilement d'avoir lu...

Les livres sont des maîtres muets.

(*Nuits Attiques.*)

AUSONE (D. Magnus Ausonius)

Lisez ce qui mérite d'être conservé dans la mémoire.

ÉPIGRAMME XLIV

AU GRAMMAIRIEN PHILOMUSE

Emptis quod libris tibi Bibliotheca referta est,
Doctum et grammaticum te, Philomuse, putas.

Hoc genere et chordas, et plectra, et barbita conde :
Mercator hodie (1), *cras citharædus eris.*

(De ce que ta bibliothèque est pleine de livres achetés, tu te crois, Philomuse, et savant et grammairien. De cette manière, achète des cordes, des archets et des lyres : ayant payé cela aujourd'hui, demain tu seras musicien.)

AZAÏS (Pierre-Hyacinthe)

... Les sentimens humains, les mouvemens des mœurs, les passions des individus, celles des peuples, les résultats, brillans ou désastreux, qu'elles entraînent, voilà surtout ce qui les intéresse ; voilà ce que, pour les attacher à un livre, il faut y traiter, y mettre en œuvre, y expliquer.

(*Physiologie du Bien et du Mal.* Préface.)

BACHI (Claudia)

Un livre pernicieux est un forfait permanent...

Un homme fait un livre, on le sait, c'est à qui se moquera de lui ; le livre paraît et réussit, c'est à qui sera lié avec lui et aura deviné sa gloire...

Un physique original, des façons excentriques sans nul mérite, me font l'effet d'un livre platement écrit que rehausse frauduleusement une reliure étrange et fastueuse.

(*Coups d'Eventail.*)

(1) *Omnia mercatus.* Variante.

BACON (François)

Lire, c'est converser avec les sages...

La lecture donne à l'esprit de l'abondance et de la fécondité.

Il y a des livres dont il faut seulement goûter, d'autres dévorer, d'autres enfin, mais en petit nombre, qu'il faut, pour ainsi dire, mâcher et digérer...

Les bibliothèques sont comme ces châsses où se conservent et reposent les reliques de tous les vieux saints, mais cette fois sans tromperie et sans imposture...

Si l'invention du vaisseau qui porte d'un endroit à un autre endroit les richesses et les agréments de la vie, qui associe les régions les plus éloignées les unes des autres dans la participation de leurs divers produits, passe pour une invention si noble, combien plus doit-on exalter les livres, qui, comme les navires, traversent les vastes mers du temps, et qui font participer les âges les plus lointains à la sagesse, aux lumières, aux découvertes les uns des autres.

(*Dignité et accroissement des sciences. — Essais de morale et de politique*, etc.)

BAGLIVI (Georges)

La lecture des bons livres abrége le chemin de la science.

BAILLET (Adrien)

M. Baillet dit qu'un livre est communément regardé

pour bon, s'il parvient heureusement au but que l'auteur s'est proposé, quelques fautes qu'il y ait d'ailleurs.

(*Dictionnaire de Littérature* par Sabatier de Castres.)

BALZAC (Honoré de)

Plus un livre est beau, moins il a de chances d'être vendu. Tout homme supérieur s'élève au-dessus des masses : son succès est donc en raison directe avec le temps nécessaire pour apprécier l'œuvre...

Quel beau livre ne composerait-on pas en racontant la vie et les aventures d'un mot ?...

Un beau livre est une victoire remportée tous les jours par la langue française sur tous les pays...

Il est aussi facile de rêver un livre qu'il est difficile de le faire...

Un livre vaut tout une vie...

Le livre de Rabelais est la Bible de l'incrédulité...

(Extrait des trois Recueils suivants :

Maximes et Pensées de H. de Balzac. Paris, Plon frères, 1852.

Maximes et Pensées de H. de Balzac. Paris, M. Lévy et Hetzel, 1856.

Balzac moraliste, Pensées de Balzac. Paris, Michel Lévy, 1866.)

BALZAC (Jean-Louis-Guez de)

Il faut peu de livres pour être savant, mais il en faut beaucoup moins pour être sage...

Ceux qui ne se donnent point de peine à faire leurs livres, en donnent souvent à ceux qui les lisent.

(*Dissertation à Chapelain*.)

Il doit y avoir des livres pour occuper et pour instruire; il doit y en avoir pour délasser et pour plaire.

(*Dissertation critique.*)

BARAT (Nicolas)

La Bibliomanie, ou la passion d'avoir un grand nombre de livres, est une maladie commune à bien des gens, surtout en France.

(*Nouvelle Bibliothèque choisie.*)

BARTHÉLEMY (Jean-Jacques)

De mon temps, plusieurs Athéniens avaient des collections de livres. La plus considérable appartenait à Euclide...

En y entrant, je frissonnai d'étonnement et de plaisir. Je me trouvai au milieu des plus beaux génies de la Grèce. Ils vivaient, ils respiraient, dans leurs ouvrages, rangés autour de moi. Leur silence même augmentait mon respect. L'assemblée de tous les souverains de la terre m'eût paru moins imposante. Quelques moments après, je m'écriai : « Hélas ! que de connaissances refusées aux Scythes ! » Dans la suite, j'ai dit plus d'une fois : « Que de connaissances inutiles aux hommes ! »

(*Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.*)

BARY

Après avoir enseigné la vie, les livres la consoleront. Après avoir été le délassement des travaux, ils adouci-

ront cette station entre l'âge actif et la mort, qu'on appelle la vieillesse. A l'écart des choses de ce monde, et sentant le silence autour de lui, enveloppé de la mélancolie des jours écoulés, que fera le vieillard de son loisir, s'il ne le remplit de l'entretien des livres ?... Ce sont les livres qui nous montrent l'humanité entière. C'est par eux que nous rattachons les fils de la trame brisée que nous avons entre les mains... L'étude des livres n'est autre que celle des hommes.

BAYLE (Pierre)

Louez avec moi le bon goût de cet habile homme (David Ancillon) : il vouloit la première édition des livres... C'est l'entendre, cela ; c'est ce qu'on peut nommer amour des livres...

Un livre doit être comme un arbre. S'il n'y avoit que des fruits, il serait un objet affreux. Mais quand il a des fleurs, des fruits et des feuilles en même temps, comme les orangers, il plaît extrêmement à la vue.

(*Dictionnaire critique*, 1730.)

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (Jacques-Henri)

Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont écrit avant nous sont des voyageurs qui nous ont précédés dans les sentiers de l'infortune, qui nous tendent la main et nous invitent à nous joindre à leur compagnie, lorsque tout nous abandonne. Un bon livre est un bon ami.

(*Paul et Virginie.*)

BESSARION (le cardinal Jean)

Dès ma plus tendre enfance, j'ai mis tous mes soins, tous mes efforts, tout mon zèle à rassembler des livres sur les sciences de tous genres. C'est pourquoi non-seulement, dans ma jeunesse, j'en transcrivis plusieurs de ma propre main ; mais j'employai à en acheter le peu d'argent qu'une vie économe et frugale me permit d'y consacrer.

En effet, je croyais ne pouvoir acquérir ni d'ameublement plus beau, plus digne de moi, ni de trésor plus utile et plus précieux. Ces livres, dépositaires des langues, pleins des modèles de l'antiquité, consacrés aux mœurs, aux lois, à la religion, sont toujours avec nous, nous entretiennent et nous parlent ; ils nous instruisent, nous forment, nous consolent; ils nous rappellent les choses les plus éloignées de notre mémoire, nous les rendent présentes, les mettent sous nos yeux. En un mot, telle est leur puissance, telle est leur dignité, leur majesté, leur influence, que, s'il n'y avait pas de livres, nous serions tous ignorants et barbares ; nous n'aurions ni la moindre trace des choses passées, ni aucun exemple, ni la moindre notion des choses divines et humaines. Le même tombeau qui couvre les corps aurait englouti les noms célèbres...

(*Fragment de la Lettre par laquelle il fait don de sa riche Bibliothèque à la ville de Venise.*)

BIGNICOURT (Simon de)

Les Bibliomanes sont comme les avares; la manie d'amasser leur tient lieu de jouissance...

Les auteurs qui ont écrit trop d'une page sont des héros qui ont vécu trop d'un jour...

Le titre d'un livre doit beaucoup promettre ; l'ouvrage doit encore plus donner.

L'habitude de la lecture est comme le lait, dont l'usage n'est jamais indifférent.

(*L'Homme de lettres et l'Homme du monde.*)

BIGOT (Emeric)

J'ay fort hanté la librairie de Saint-Laurent, ay coppié plusieurs traittés, conféré d'autres. J'ay si bien fait que j'y gagnai une fiebvre tierce, dont je n'eus, Dieu mercy, que cinq accès. Je fus un mois sans aller à la bibliothèque. Pour faire insult à la fiebvre, j'y retournai et copiai un traité d'Alexander Aphrodisiacus, de la fievre.

Je vis tous les manuscrits d'Ovide qui y sont, et y reconnus en tout de vostre main. Quelle diligence ! quelle exactitude ! Je ne vous parleray point des bibliothèques particulières et des doctes : vous les avez plus pratiquez que moy, et aurois mauvaise grace de prétendre vous en apprendre quelque chose de nouveau...

Je vous porterai un exemplaire de tous ces livres et de quelques autres... Parmi les vieux livres, j'en pus rencontrer quelques uns que vous ne seriez peut estre pas fasché d'avoir...

(*Lettre à Heinsius.*)

BLANCHEMAIN (Prosper)

Ce qui recommande principalement le souvenir d'Edouard Turquety..., c'est son goût éclairé pour ces

bijoux de notre ancienne typographie, qui coûtent si cher aujourd'hui. Nombre d'articles de critique bibliographique et littéraire... témoignent que Turquety ne se contentait pas de posséder ses livres, mais qu'il les étudiait avec soin, avec amour, et qu'il était de ceux qui savent *rompre l'os médullaire* pour en extraire la moelle...

(*Préface du Catalogue de la Bibliothèque poétique de feu Edouard Turquety. Paris, A. Claudin,* 1868.)

BOLLIOUD-MERMET (Louis)

J'ai toujours aimé les livres et ceux qui les aiment, mais j'aime encore plus la vérité...

Préférons la qualité bien choisie à la quantité superflue...

Il faut à l'homme des occupations sérieuses; s'y appliquer, c'est son devoir. Il lui faut aussi de légitimes récréations; se les procurer, c'est son besoin...

Usons des livres avec discrétion, si nous voulons en jouir avec fruit...

Heureux qui peut se fixer à un bon choix et en faire un emploi salutaire!... *Sit bona librorum copia* (Horace)...

Avec de telles dispositions, l'homme studieux aime véritablement les livres, en connoît tout le prix et en retire la plus grande utilité.

(*De la Bibliomanie.*)

BONALD (Victor de)

Les livres peuvent être comparés aux hommes, et un livre n'est autre chose qu'un homme qui parle en public.

Il faut parcourir beaucoup de livres pour meubler sa mémoire ; mais quand on veut se former un goût sûr et un bon style, il faut en lire peu, et tous dans le genre de son talent. L'immense quantité de livres fait qu'on ne lit plus...

(*Pensées sur divers sujets.*)

BONNIN (Charles-Jean-Baptiste)

Difficile dans mes lectures, je n'y cherchai jamais que la vérité : une confiance crédule ne me paraissait ni de l'estime, ni de l'admiration, mais aveuglement et paresse...

Dès qu'il paraissait un bon livre, je me raffermissais dans la résolution de mériter l'estime publique comme son auteur...

La culture des livres prépare à la connaissance du cœur humain ; le commerce des hommes donne cette connaissance...

Lire seulement pour lire est ne point lire, et pire que ne lire pas ; mais la manière de bien lire, est de lire non la lettre mais l'esprit...

(*Pensées.*)

BREMER (Frederika)

Mes moments les plus délicieux sont ceux que je passe, soit le matin, seule dans ma chambre avec les livres américains que M. Downing m'a prêtés, soit le soir, avec mes hôtes,... entourée de bibliothèques... Ici M. et M[me] Downing me lisent alternativement, à la lueur de la lampe, des morceaux des poètes américains les plus goûtés. Je monte ensuite ces livres avec moi dans ma chambre...

Lorsqu'un auteur vit et écrit durant une longue suite d'années, ses ouvrages composent une histoire de son propre développement, à laquelle il ne faut pas toucher, et qui est toujours instructive pour lui comme pour les autres. Les écrits d'un auteur sont des parties de sa biographie, qu'il le veuille ou non.

(*La Vie de famille dans le Nouveau-Monde.*)

BROSSES (LE PRÉSIDENT CHARLES DE)

... Que diable! une bibliothèque (celle du Vatican) où il n'y a pas de livres! Cela est fâcheux, mon doux objet; mais remettez-vous, les piliers sont revêtus tout autour, à hauteur d'appui, de petites armoires fermées, remplies de manuscrits. Voilà ce qui constitue cette belle bibliothèque, où il n'y a pas un seul livre imprimé...

... Et autres imaginations de bibliophile. Ah! mon ami, pardon de ce terme qui m'est échappé, car vous êtes vous-même un grand *bibliolâtre*...

(*Lettres familières écrites d'Italie. — Lettre à M. de Neuilly.*)

Voir *R. Colomb.*

BRUNET (GUSTAVE)

La science des livres embrasse l'histoire littéraire tout entière; elle touche à tous les points des connaissances humaines...

Les livres aboutissent à tout et comprennent tout...

On comprend l'anxiété du bibliophile qui s'occupe le jour de ses livres, qui y rêve la nuit, et qui s'inquiète de

leur sort. Il a assisté à une foule de ventes; il a enlevé, à la chaleur des enchères, quelque rareté qui faisait l'orgueil d'une collection rivale; il a parcouru pendant longues années toutes les boutiques des libraires, il a fouillé tous les étalages : et les résultats de tant de peines, de tant d'efforts seront livrés au vent! Cette pensée est un supplice.

(*Dictionnaire de Bibliologie.*)

BRUNETTO LATINI (N.)

Cest livre est appellé Tréfors... Selonc ce que le livre parole cy après...

Et si ne diray pas que le livre soit estrais de mon povre fens ne de ma nue science; mais il est aussi comme une brefche de miel cueilli de diverses flours...

Et se aucun demandoit pour quoy cest livre est escript en romans selon le parler de France pour ce que nous sommes Ytaliens, je diroie que ce eft pour deux raisons : — l'une que nous fommes en France, — l'autre pour ce que la parleure est plus délitable et plus commune à touz langaiges.

(*Li Trésors.*)

BRUUN-NEERGAARD (T.-C.)

Il faut quelquefois plus de patience pour achever la lecture d'un roman, qu'il ne faut de curiosité pour le commencer...

A un mauvais compilateur : Si chacun prenait ce qui lui appartient, que te resterait-il? La honte de n'avoir pas su mieux choisir.

(*Mes Pensées.*)

BURTON (John)

Lorsque je considère cette foule innombrable de livres, je me sens la force de vivre et de mourir au milieu des méditations qu'ils renferment, et je goûte avec eux un contentement réel, une satisfaction plus vive que celles que pourraient me donner toutes les richesses de la terre. Il y a dans la lecture des bons livres une volupté qui, comme la coupe de Circé, vous séduit et vous enchante; l'attrait de l'étude est tellement irrésistible, que le dernier jour de vos travaux littéraires est le *prioris discipulus*...

Semblables à des apothicaires, nous faisons de nouvelles mixtures: chaque jour nous versons d'un vase dans un autre; et, de même que les Romains volaient toutes les autres cités du monde pour embellir leur Rome mal située, ainsi nous enlevons la crême de l'esprit des autres, nous cueillons les fleurs de choix de leurs jardins cultivés, pour en orner nos plants stériles. Nous tissons la même toile, et nous tordons et détordons toujours la même corde.

(Voir *Lawrence Sterne*.)

CAMPANUS (Jean-Ant.)

Imprimit, ille die, quantum non scribitur anno.

(On imprime, en ce jour, plus qu'on n'eût pu écrire en un an.)

(*Extrait d'un sixain mis au bas du Tacite imprimé par Ulrich Hähn* (*Udalricus Gallus*), *en* 1470).

(Voir *Valla*.)

CASAUBON (Isaac)

Il est beaucoup de choses qui tiennent mon esprit en suspens. Ma femme, mes enfants et mes livres sont encore retenus à Lyon. *Uxor, liberi et libri Lugduni adhuc hærent.* Ils n'en partiront pas avant que j'aie pu voir ce que je dois espérer ou craindre ici...

(*Lettre à Bongars.*)

CERVANTES SAAVEDRA (Miguel de)

Or il faut savoir que cet hidalgo, dans les moments où il restait oisif,... s'adonnait à lire des livres de chevalerie, avec tant de goût et de plaisir, qu'il en oublia presque entièrement l'exercice de la chasse et l'administration de son bien. Sa curiosité et son extravagance arrivèrent à ce point qu'il vendit plusieurs arpents de bonnes terres à blé pour acheter des livres de chevalerie à lire. Aussi en amassa-t-il dans sa maison autant qu'il put s'en procurer...

... pour que vous brûliez tous ces excommuniés de livres; et il en a beaucoup, qui méritent bien d'être grillés comme autant d'hérétiques. — Ma foi, j'en dis autant, reprit le curé, et le jour de demain ne se passera pas sans qu'on en fasse un *auto-da-fé* et qu'ils soient condamnés au feu, pour qu'ils ne donnent plus envie à ceux qui les liraient de faire ce qu'a fait mon pauvre ami.

(*Don Quichotte*, trad. de L. Viardot.)

CHANNING (Will. Henry)

C'est surtout par les livres que nous jouissons du commerce des esprits supérieurs, et cet inappréciable moyen de communication est à la portée de tout le monde. Dans les plus beaux livres, les grands hommes nous parlent, nous donnent leurs plus précieuses pensées et versent leur âme dans la nôtre. Remercions Dieu des livres! Ils sont la voix de ceux qui sont loin et de ceux qui sont morts; ils nous font les héritiers de la vie intellectuelle des siècles écoulés. Les livres sont les vrais niveleurs... Qu'importe ma pauvreté? Qu'importe que les heureux du siècle dédaignent d'entrer dans mon obscure demeure? Si la Sainte-Ecriture entre et séjourne sous mon toit; si Milton passe mon seuil pour me chanter le Paradis; Shakespeare pour m'ouvrir les mondes de l'imagination et les secrets du cœur humain; Franklin pour m'enrichir de sa sagesse pratique, je ne manquerai pas d'amis intellectuels, et je puis devenir un homme bien élevé.

CHAPELAIN (Jean)

Il (Guillaume Colletet) a passé ses jours dans l'innocence, entre Apollon et ses livres.

CHASLES (Philarète)

Qui pourrait croire aujourd'hui à la date d'un livre composé au VIe siècle et où il serait question, directement ou indirectement, de la puissance de la vapeur, des

maximes nouvelles de l'économie politique, des discussions sur le droit d'intervention, des lois réglementaires sur les tarifs, de l'abolition de l'esclavage, de l'anéantissement de la Pologne, des pénitentiaires... ?

L'imprimerie, en multipliant les exemplaires, ne permet plus aux moindres travaux de l'esprit de se perdre et de s'évanouir.

Autrefois l'homme de talent qui rétablissait un texte, qui le corrigeait et l'épurait, qui le commentait et l'expliquait, ne pouvait produire qu'une seule copie dont la destruction fortuite mettait à néant tous ses travaux. Maintenant le philosophe commentateur peut compter sur une existence aussi durable que celle de l'auteur qu'il élucide : sa gloire (s'il la mérite) est permanente... la pensée, si légère, si mobile, se fixe et ne périt pas ; c'est le plus grand des prodiges.

(*Encore sur les contemporains.*)

CHEVILLIER (André)

Un livre peu correct, c'est un ouvrage plein de ténèbres. — C'est une nuit où on ne fait point de pas sans craindre.

La correction, c'est la lumière avec laquelle on marche sûrement. — Le plus grand ennemi de l'impression sont les fautes. Il est d'autant plus dangereux qu'il renaît de ses propres cendres.

Souvent il croît plus de fautes qu'on n'en a ôté.

Un imprimeur se doit regarder comme un Hercule qui a toujours des monstres à combattre.

(*Origine de l'Imprimerie de Paris.*)

CHRISTINE DE PISAN

En yver, par espécial, s'occupoit souvent (Charles V) à oyr livre de diverses belles ystoires, de la saincte Escripture, ou des faits des Romains, ou moralitez de philosophes et d'autres sciences jusques à l'heure du soupper...

CHRISTINE DE SUÈDE (La Reine)

La lecture est une partie du devoir de l'honnête homme...

... (*à Pascal*). Vous êtes le précepteur du genre humain, et le flambeau du monde; je lis vos ouvrages, je les médite sans cesse, et je sens que mon esprit se réveille, se fortifie et s'anime avec unc telle nourriture...

... (*à Bayle*). Je vous impose pour pénitence, qu'à commencer du mois prochain, vous m'enverrez les livres nouveaux, en toutes langues, sur toutes sortes de sujets; je n'excepte ni romans, ni satyres; surtout s'il y a des livres de chimie, faites-m'en part au plutôt, etc...

... (*à Heinsius.*) Vous ne regretterez jamais vos peines, et mes récompenses seront dignes de vous et de moi. Envoyez-moi les catalogues des livres que vous avez achetés et des manuscrits que vous avez fait copier, et la dépense pour vous et pour les achats. Je vous ferai tout payer...

(*Correspondance.*)

CICÉRON (Marcus-Tullius)

... Les autres plaisirs ne sont ni de tous les temps, ni de tous les âges, ni de tous les lieux; les lettres, au contraire, forment la jeunesse, réjouissent la vieillesse, embellissent la prospérité, offrent un asile et des consolations dans l'adversité. Elle nous délectent dans notre intérieur, ne nous empêchent point dans nos affaires du dehors, et sont les compagnes de nos veilles, de nos voyages, de nos travaux champêtres. Fussions-nous incapables d'atteindre par nous-mêmes à un plaisir si noble et d'en goûter toutes les douceurs, encore devrions-nous l'admirer chez les autres...

(*Oratio pro Archia.*)

Depuis que Tyrannion a arrangé ma bibliothèque, je la regarde comme l'âme de ma maison...

Nous ne trouvons ordinairement dans un livre qu'autant d'esprit que nous croyons en avoir nous-mêmes.

CL. ****

Dieu a donné aux hommes une bibliothèque en commun; elle est composée de tout ce qu'il a créé. A chaque homme son livre particulier, lui-même; qu'il se lise, il trouvera en soi l'abrégé de tous les autres. Si tu lis avec jugement, tu deviendras un grand maître en philosophie, et en même temps un vrai serviteur de l'Auteur divin et tout-puissant; et si tu lis sans réflexion et simplement

pour lire, tu n'en deviendras que ton propre docteur, le bouffon de l'auteur...

Ne consulte et n'étudie les livres de Recueils, de compilations et semblables, que comme une Table, ou un *Index*, qui doit te guider vers les auteurs originaux, sans quoi tu risquerais souvent d'être trompé. Je comparerais volontiers celui qui se farcit de science sur la foi des autres, à celui qui se ferait un buffet magnifique avec la vaisselle ou l'argenterie de son voisin. Il y a bien de l'imprudence de la part de l'acheteur, dont les titres sont plus fondés sur le Témoignage que sur l'Evidence.

(*La Oille, par un vieux cuisinier gaulois,*
à Constantinople, MDCCLV.)

CLAUDIN (Anatole)

La bibliomanie, selon nous, c'est la passion des livres poussée jusqu'à son dernier paroxysme; c'est la folie littéraire; celui qui en est atteint est un monomane ou un ignorant. Le monomane et l'ignorant achètent et accaparent les livres rares sans discernement; l'un par manie et par aberration d'esprit; l'autre *doctus cum libro*, pour suivre la mode du siècle a amassé, à force d'argent, une collection où resplendissent l'or et le maroquin pour faire parade de connaissances qu'il ne possède pas...

La vie d'un homme se réflète dans sa bibliothèque; c'est là que l'on sait quel a été le but de ses études littéraires; on distingue à première vue si c'était une intelligence sérieuse et multiple ou simplement superficielle; on arrive à découvrir avec une sorte de respect pour sa mémoire que telle branche des connaissances humaines a

été plus particulièrement cultivée par lui, qu'elle a été son thème favori, l'objet principal de ses recherches intéressantes : « *Dis-moi quels livres tu lis, je te dirai qui tu es.* »

(*Préface du Catalogue de la bibliothèque d'un château de Lorraine*, 1862.)

CLÉMENT (Claude)

NÉ A ORNANS EN FRANCHE-COMTÉ

Il y a peu de dépenses, de profusions, je dirais même de prodigalités plus louables que celles qu'on fait pour les livres, lorsque en eux on cherche un refuge, les voluptés de l'âme, l'honneur, la pureté des noms, la doctrine et un renom immortel.

(*Musei, sive Bibliothecæ tam privatæ quàm publicæ extructio, instructio, curæ, usus, etc.*)

CLEMENT, DE DIJON (Jean-Marie-Bernard)

Bibliothèque. — Une grande bibliothèque est comme une ville extrêmement peuplée : il serait ennuyeux et même dangereux d'y faire connaissance avec tout le monde; chacun y choisit la société qui lui convient. Le plus grand nombre se contente de la mauvaise compagnie.

Livres. — Si l'on voulait se résoudre à ignorer ce qu'on ne saura jamais, on ferait beaucoup moins de livres.

Un vol dont il me semble qu'on se fait peu de scrupule, est celui des livres. Tel rougirait de vous dérober

un écu, qui n'a point de honte de mettre dans sa poche deux ou trois volumes qu'il trouve à son gré dans votre bibliothèque.

(Petit Dictionnaire de la Cour et de la Ville.)

COLOMB (R.)

Né faible et délicat (Charles de Brosses), il resta de petite taille; mais sa nature morale, au contraire, se montra forte dès le bas âge : il donnait la préférence à un livre sur tous les jouets de l'enfance.

(Essai sur la Vie et les Écrits du Président de Brosses.)

(Voir *Ch. de Brosses.*)

COMMINES (Philippe de)

C'est, ce me semble, l'un des grands moïens de rendre un homme saige, d'avoir leu les histoires anciennes, et apprendre à se conduire et guarder, et entreprendre saigement par icelles et par les exemples de nos prédécesseurs. Car notre vie est si briefve, qu'elle ne suffit à avoir de tant de chofes experience.

(Mémoires.)

CONSTANTIN

(Pseudonyme de Léopold-Auguste-Constantin HESSE)

Notre siècle est non seulement plus riche en livres qu'aucun de ceux qui se sont écoulés, mais la littérature elle-même a pris un immense développement.

Que l'on compare enfin, sous le rapport de la morale, le *collectionneur de livres* avec le *collectionneur d'écus*. L'avare est sans cesse dans une agitation fébrile de sa mauvaise et stérile passion; il est inquiet, il est malheureux, il a toute la conscience de son vice, il sait la réprobation dont il est entouré, il est seul, il cache ses trésors pour être heureux. Le biblio-*phile* au contraire est fier de sa joie; il étale son bonheur, il le raconte à qui veut l'entendre; ses livres, c'est son orgueil, ce sont ses titres d'honneur; il jouit... de leur possession et des éloges qu'ils lui attirent.

(*Bibliothéconomie.*)

COTTON DES HOUSSAYES (Jean-Baptiste)

Un bibliothécaire vraiment digne de ce nom doit, s'il m'est permis de parler ainsi, avoir exploré d'avance toutes les régions de l'empire des lettres, pour servir plus tard de guide et d'indicateur fidèle à tous ceux qui veulent le parcourir. Et, quoiqu'il n'entre nullement dans ma pensée de mettre au dessus de toutes les sciences la science de la bibliographie, qui n'est autre chose qu'une connoissance exacte et raisonnée des productions de l'esprit, on me permettra toutefois de considérer cette science comme le principe de toutes les autres, comme leur guide, comme celle qui doit les éclairer de son flambeau.

(*Des Devoirs et des Qualités d'un Bibliothécaire.*)

COUPÉ (l'Abbé J.-M.)

Bibliomanie. — Passion dont l'effet ordinaire est

d'égarer l'esprit, et qui n'attaque personne autant que les gens qui en ont le moins.

(*Dictionnaire des Mœurs.* 1773.)

COURIER (Paul-Louis)

Je ne m'ennuie point; Plutarque m'est d'un grand secours pour passer le temps...

J'aime à relire les livres que j'ai déjà lus nombre de fois, et par là j'acquiers une érudition moins étendue, mais plus solide. Je n'aurai jamais une grande connaissance de l'histoire, qui exige bien plus de lecture; mais j'y gagnerai autre chose qui vaut mieux selon moi.

Je passe ici (à Naples) mes jours, ces jours longs et brûlants, dans la bibliothèque du marquis Tacconi, à traduire pour vous Xénophon, non sans peine; le texte est gâté. Ce marquis est un homme admirable; il a tous les livres possibles, j'entends tous ceux que vous et moi saurions désirer. J'en dispose; entre nous, quand je serai parti, je ne sais qui les lira. Lui ne lit point; je ne pense pas qu'il en ait ouvert un de sa vie. Ainsi en usait Salomon avec ses sept ou huit cents femmes; les aimant pour la vue, il n'y touchait guère, sage en cela surtout; peut-être aussi, comme Tacconi, les prêtait-il à ses amis...

(*Correspondance.*)

CUJAS (Jacques)

Qui libris sine repertorio nescit uti, nescit uti.

(Qui ne sait se servir de livres sans répertoire, ne sait s'en servir.)

CUVILLIER-FLEURY (Alfred-Auguste)

« Ampère, disait Prévost-Paradol en lui succédant à l'Académie, Ampère est un lettré qui parcourt le monde, un livre à la main. » Mais ce livre, dirai-je à mon tour, ce n'est pas celui qu'il fait. Celui-là, sous forme de « petits papiers », dort dans sa valise, et il n'en sortira qu'à la prochaine étape, spirituelle et vive ébauche, trop prompte à se satisfaire elle-même et à laquelle seulement le temps aura manqué.

(Article dans le *Journal des Débats.*)

DAMIRON (Jean-Philibert)

Un livre est comme un ami, qui vous parle tout bas et en quelque sorte à l'oreille, et qui, pour peu qu'il ait d'art, d'habileté et d'agrément, gagne d'autant mieux votre confiance, qu'il s'insinue plus doucement et plus intimement dans votre âme... Lire est un peu comme prier... Pour peu que vous vous sentiez l'âme curieuse et recueillie, lisez, lisez un bon livre, et ce sera un peu comme si vous priiez ; vous vous instruirez et vous vous édifierez ; vous aurez fait un acte religieux de raison.

DANIELO (Jean-Paul)

(Secrétaire de M. de Châteaubriand)

Il est vrai que Mme de Châteaubriand n'a pas fait de livres... Elle s'est même moquée de plus d'un, et, sachant

les juger, elle ne les estimait guère qu'au poids. A dix sous le chef-d'œuvre pour qui en voulait !

Je connais un bouquiniste qui, dans ce commerce, a fait, avec elle, une bonne partie de sa fortune.

C'est ainsi qu'elle dévastait, au profit des pauvres, la bibliothèque de M. de Châteaubriand, si toutefois l'on peut dire que M. de Châteaubriand eût une bibliothèque.

Lui-même ne faisait pas grand cas d'un livre quand il n'en avait pas besoin. Il n'était pas de ceux qui, sans se tuer à lire, aiment néanmoins à faire de belles collections et se plaisent au luxe distingué d'une belle bibliothèque...

Je ne crois pas même qu'il ait jamais eu une édition bien complète de ses œuvres.

Quand il avait besoin d'un livre ou d'une recherche, j'étais là pour aller aux bibliothèques publiques...

Mme de Châteaubriand ne se montrait donc nullement émerveillée des livres... Elle eût été bien fâchée de perdre son temps à lire... Elle aimait beaucoup mieux le caustique que le sublime.

Quelquefois c'étaient des livres du jour, quelquefois de vieux bouquins qu'elle trouvait je ne sais où.

— Elle a, me disait M. de Châteaubriand, des arsenaux que nous ne connaissons pas et des lectures spéciales.

... Son œil pénétrant avait bien vite parcouru les pages, quand elle ne les sautait pas...

M. de Châteaubriand, si réservé, même si taciturne en public, aimait qu'on lui tînt conversation ou qu'on lui fit des lectures, surtout lorsque épuisé par l'âge, il ne composait plus ou presque plus...

Il aimait à revoir ses travaux, à relire les vieux livres, et parfois à connaître les nouveaux, sur lesquels il me chargeait de lui faire des rapports détaillés...

(M. et Mme de Châteaubriand; quelques détails sur leur intérieur, leurs habitudes, leurs conversations.)

DECAIEU (Auguste)

... Si, entre cet inconnu que je rencontre pour la première fois et moi, il s'établit un certain courant; si nous usons de termes semblables; si, en un mot, ensemble nous pouvons causer, c'est parce que lui et moi,... avant de nous être rencontrés, avons déjà causé avec des amis communs, je veux dire ces génies qui ont traversé le monde en y laissant un lumineux sillon...

N'est-ce point, en effet, par la lecture de leurs œuvres ou du récit de leurs actions, que nous entrons en commerce direct avec ceux de nos prédécesseurs dont le nom a survécu à leur époque? Ne les connaissons-nous pas quelquefois aussi bien, mieux même, que ceux qui les ont fréquentés pendant leur vie?

Eh bien! vous qui les connaissez, vous figurez-vous qu'il soit possible de se passer de tous ces amis? Pourriez-vous de sang froid envisager une séparation qui vous priverait de ce commerce, qui romprait cette intimité, qui effacerait de votre mémoire jusqu'à leur nom?...

En somme, de toutes les manies,... avouons que c'est encore la bibliomanie qui est la plus innocente, et la moins coûteuse, la moins gênante aussi pour les autres.

Cette passion fait le bonheur de celui qui s'y adonne;

chacun y trouve, à tous les instants, des satisfactions à sa portée. En tout cas, ce ne sera pas moi qui lui jetterai la première pierre.

(*De la Lecture.*)

DECOURCELLE (Adrien)

Lecture (la) : L'ivrognerie de l'esprit. — « *Qui a lu, lira !* »

Livre (un) : Une bouteille qui nous remplit — sans se vider.

Bibliothèque : La maison de l'Esprit ; — et, généralement, l'esprit de la maison.

(*Les Formules du docteur Grégoire.*)

DELVAU (Alfred)

Les portes de la Bibliothèque Impériale roulent pesamment sur leurs gonds, comme si cela les ennuyait de donner accès à la petite foule qui les assiége depuis quelques instants, — ce que M. Prudhomme appellerait les ouvriers de la pensée, et ce que j'appelle tout simplement les rats de bibliothèque, les rongeurs intellectuels qui se nourrissent des livres des autres, qui font des bouquins neufs avec de vieux bouquins...

Le bibliophile Jacob, sorti de la bibliothèque de l'Arsenal depuis une heure, bouquine sur les quais, où les elzévirs sont de plus en plus rares pourtant. N'importe ! on espère découvrir un de ces merles blancs dans ces

petites cages des bouquinistes des quais, — où chantent si piteusement tant de *rossignols*. Et la preuve, c'est que tous les jours, de quatre à cinq heures, les mêmes bibliophiles, — Jacob ou non, — interrogent soigneusement les mêmes boîtes, qui répondent si mal à leurs recherches. On ne trouve rien, mais on a fureté, remué de vieux papiers : on est heureux et on dîne avec plus d'appétit ! Le bouquinage est l'absinthe des savants, — une absinthe qui n'abrutit pas comme l'autre.

(*Les Heures parisiennes.*)

DENINA (Charles)

... Dans cette grande disette de livres, quiconque pouvait recueillir quelques passages épars sur quelque matière, devenait d'abord un écrivain célèbre... et, comme la rareté des livres en rendait jaloux ceux qui les possédaient, quoique la plupart ne les connussent ni ne les entendissent, à peine permettaient-ils à quelques personnes d'en aller lire chez eux et d'en transcrire quelques passages; et, dans la crainte qu'on ne les leur enlevât, ils les tenaient attachés dans leurs bibliothèques par de petites chaînes.

(*Tableau des Révolutions de la Littérature ancienne et moderne.*)

DESCARTES (René)

J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance, et, pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait ac

quérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avais un extrême désir de les apprendre... Ne m'étant pas contenté des sciences qu'on nous enseignait, j'avais parcouru tous les livres traitant de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares...

Je savais que la gentillesse des fables réveille l'esprit; que les actions mémorables des histoires le relèvent, et qu'étant lues avec discrétion elles aident à former le jugement; que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation étudiée en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées...

Mais je croyais avoir déjà donné assez de temps aux langues, et même aussi à la lecture des livres anciens...

C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres, me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde...

Mais, après que j'eus employé quelques années à étudier ainsi dans le livre du monde,... je pris un jour résolution d'étudier aussi en moi-même;... ce qui me réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne me fusse jamais éloigné ni de mon pays ni de mes livres.

DESCHANEL (Émile)

Quelle volupté délicate pour l'esprit, de pouvoir disposer en maître de ce que le monde littéraire a jamais produit d'idées et de formes! On attrape, en courant, un psaume de David, un sonnet de Pétrarque, une sentence de Marc-Aurèle, une poésie de Victor Hugo, une scène

de Calidasâ, une de Shakespeare, une de Molière, une page de Démosthènes, une de Bossuet, une de George Sand, une de Pétrone, une de Sterne, une de Balzac. Rien n'est charmant, rien n'est friand comme de goûter ainsi très-vite à tant de mets différents et choisis...

Etudier dans les bibliothèques publiques, c'est vivre à l'auberge...

... On est dégoûté d'un livre banal, comme d'une femme banale.

On ne lit bien que dans ses livres à soi. On contracte mariage avec eux...

Lorsqu'il ne s'agit que de meubles, trois déménagements, dit le proverbe, valent un incendie; lorsqu'il s'agit de livres, deux déménagements équivalent à tous les incendies du monde.

(*A bâtons rompus.*)

DESCURET (J.-B.-F.)

Gardons-nous de confondre avec les bibliomanes ces hommes, doués d'esprit et de goût, qui n'ont des livres que pour s'instruire, que pour se délasser, et qu'on a décorés du nom de bibliophiles... Le bibliophile devient souvent bibliomane quand son esprit décroît, ou quand sa fortune augmente... Le bibliophile possède des livres, et le bibliomane en est possédé.

Parmi toutes les manies de collections, celle des livres m'a paru tout à la fois la plus répandue, la plus séduisante, et la plus lentement ruineuse...

Si un bon livre est un bon ami, un mauvais livre est un

ennemi d'autant plus dangereux que ses armes sont plus brillantes, mieux polies.

(*La Médecine des Passions.*)

DES GUERROIS (Charles)

Combien de livres on lit pour dire qu'on les a lus!...

La clarté, dans les ouvrages de l'esprit, réjouit l'intelligence comme la lumière du soleil réjouit les yeux au printemps...

Les lettres sont les remèdes aux ennuis de la vie. Aux maux profonds les énergiques remèdes; aux grands ennuis les plus grandes consolations. Si vous ne pouvez prendre le remède qu'à petites doses, prenez-le concentré. Il y a plus de consolation dans un sonnet de Wordsworth lu entre deux visites importunes, que dans un traité de Cicéron...

(*Pensées de l'Art et de la Vie.*)

DIBDIN (Thomas-Frognall)

... Rien ne l'arrête, rien ne le refroidit (sir Heber). Dans la chasse qu'il donne aux livres curieux et rares, doué d'une force de corps et d'esprit que bien peu de personnes possèdent, stimulé par les nombreux objets qui s'offrent sans cesse à lui, il paraît ne pas s'apercevoir des vicissitudes des saisons, et il reste dans la même indifférence à l'égard des révolutions politiques. Les glaces de la Sibérie, le souffle étouffant du sirocco ne l'arrêteraient pas un instant lorsqu'il s'agit de conquérir un volume.

DIOGENE

Avoir des livres sans les lire, c'est avoir des fruits en peinture.

DORDRECHT (Ville de)

Sur le plat de certains livres imprimés à Dordrecht (Hollande), au XVIIe siècle, on voit cette singulière devise :

Une Minerve, entourée de pieux (symbolisant les digues), et, autour, la légende :

Virgo Dordracena, libros non liberos pariens.

(La Vierge de Dordrecht enfantant des livres et non des enfants).

DROZ (J.)

Les bons ouvrages sont ceux qui ressemblent à de bonnes actions.

DRURY (William)

Pontificum videas penetralibus eruta lapsis
Antiquas monachum vellera passa manus,
Et veteres puncto sine divisore papyros
Quæque fremit monstris littera picta suis.
AEtatis decimæ spectes industria quintæ :

Quam pulchra archetypos imprimat arte duces
Aldinas ædes ineunt et limina Juntæ,
Quosque suos Stephanus vellet habere Lares.

(Voyez ces parchemins sauvés de la ruine des palais détruits des Grands de l'Église, et portant la trace des mains caduques des moines; ces manuscrits sur papier, sans ponctuation, sans alinéas, avec leurs lettres peintes toutes frémissantes des monstres qui les entourent! contemplez les merveilles du XVe siècle : avec quelle perfection sortent des presses ces incunables célèbres! c'est l'œuvre des Aldes, des Juntes, pompeux établissements qui font l'envie d'Estienne.)

(Vers placés au-dessus de la porte de sa Bibliothèque, et traduits de l'anglais en latin par son fils.)

DUCLOS (Charles-Pinot)

Les comédies et les romans déposent des mœurs du temps, sans que les auteurs en aient eu le dessein...

L'amour des lettres rend assez insensible à la cupidité et à l'ambition, console de beaucoup de privations, et souvent empêche de les connaître ou de les sentir. Avec de telles dispositions, les gens d'esprit doivent, tout balancé, être encore meilleurs que les autres hommes...

DUGAST, De Bois-Saint-Just

Il est une passion très-raisonnable quand elle n'est pas portée jusqu'à un excès ridicule : c'est celle de la biblio-

manie d'un homme instruit qui se compose une collection de livres choisis, non pour attirer les regards des curieux, mais pour s'assurer une récréation aussi utile qu'agréable....

(*Paris, Versailles et les Provinces au XVIIIe siècle.*)

DUMAS (J.)

Il ne faut pas tout lire; il faut choisir. Celui qui veut être entouré d'amis vrais, ne doit pas trop ouvrir son cœur ni bâtir sa maison trop grande. Pour lire utilement, il faut se borner. Lisez tout, vous pourrez devenir un érudit; si vous voulez devenir un homme, lisez bien.

DUPÉRIER (Scipion)

Messieurs, si de l'artifice des hommes il en peut sortir quelque ouvrage qui, par son excellence, mérite une inviolable liberté, c'est aux Livres que cette faveur est due; car, puisque ce sont eux qui nous mènent à l'intelligence des Arts; puisque c'est par leur entremise que les Muses se communiquent à nous, comment pouvons-nous les rendre tributaires, que nous ne rendions en même temps serviles et méchaniques les Arts libéraux, à qui l'exemption de toute servitude a donné le nom de *libéraux*? La Liberté est la nourriture des Arts.

(*Discours.*)

DUTUIT (Eugène)

Le bibliophile n'est pas un homme qui se contente d'acheter; c'est un homme qui discerne, qui choisit. Un

livre n'est pas seulement un bijou précieux; c'est un ami dont il recherche la conversation, qu'il consulte au besoin, qu'il quitte avec regret et reprend avec un nouveau plaisir. Il l'aime orné d'une parure brillante. Si le hasard lui fait mettre la main sur un volume encore digne de ce nom, mais déshérité d'avantages extérieurs, sur un grand seigneur déchu, il se hâte de le tirer de sa position précaire... Le bibliophile est un chasseur infatigable, toujours à la piste d'un objet rare. Pour s'en emparer, il ne craint ni les obstacles, ni les périls.

(*Discours à l'Académie de Rouen.*)

EMERSON (Ralph-Waldo)

Nos livres sont faux parce qu'ils sont fragmentaires; leurs sentences sont des *bons mots*, et non des parties d'un discours naturel; ils expriment d'une manière enfantine la surprise ou le plaisir trouvé dans la nature, ou, ce qui est pire, ils doivent une courte notoriété à une certaine impertinence ou aversion à l'égard de l'ordre naturel, qui se traduit par une curiosité ou une bizarrerie en désharmonie préméditée avec la nature et destinée à exciter la surprise, comme les jongleurs y arrivent en cachant leurs secrets...

Chaque livre fournit à son époque une bonne parole...

(*Les Représentants de l'Humanité.*)

ERASME (Didier)

.... Regardez ces visages blafards, ils ont pâli sur la philosophie, au milieu d'études profondes et ardues; tout

jeunes encore, ils sont déjà vieux ; le travail, une tension incessante du cerveau, a desséché chez eux la sève de la vie...

... En fait d'érudition, ils se contentent de peu; ils sont amplement satisfaits s'ils rencontrent dans quelque manuscrit vermoulu le nom de la mère d'Anchise, s'ils y découvrent un mot étrange ou inconnu du vulgaire.

... Ils sont encore bien de la même farine, ces écrivassiers qui comptent arriver à l'immortalité en faisant des livres. Quant à ces savants qui ne destinent leurs ouvrages qu'à un petit nombre d'érudits et redoutent l'œil perçant de la critique, je les trouve beaucoup plus à plaindre qu'à admirer.

Parlez-moi de l'auteur qui écrit sous mon inspiration. Pour celui-là, vous le voyez jeter sans méditations sur le papier tout ce qui lui vient au bout de la plume, voire même ses rêves... Personne n'entend mieux ses intérêts que ceux qui publient sous leur nom les ouvrages d'autrui; en copiant sans peine, ils s'approprient une gloire qui a coûté d'immenses travaux à d'autres. Ce n'est pas qu'ils ignorent que leur plagiat se découvrira un jour ; en attendant, ils en bénéficient.

(*Éloge de la Folie.*)

FAUCHET (Le président Claude)

Il n'y a point de mauvais autheur qui ne puisse quelquefois servir, au moins pour le tesmoignage de son époque.

FÉE (A.-L.-A.)

Les Livres sont des amis, a-t-on dit, et personne plus que moi n'est disposé à les qualifier ainsi ; j'ajouterai

même que, parmi ces amis, il en est vers lesquels on se sent attiré par des sympathies si nombreuses qu'on serait tenté de voir en eux des parents dignes de tout notre respect et de tout notre amour.

Une bibliothèque qui les réunit tous devient une sorte d'assemblée de famille, à laquelle on peut demander des conseils ou des consolations. Ecoutez-les parler, les uns avec enjouement, les autres avec gravité : tous vous diront, en bons termes, ce qu'il faudrait que vous fissiez pour être sage et heureux. Ils vous instruisent en vous récréant, et, sans se lasser jamais, répandent sur vous des trésors inappréciables de douce morale et de saine philosophie ; ceux même qui ne peuvent vous convaincre font entendre à votre oreille des sons harmonieux, dont les combinaisons savantes vous émeuvent comme le ferait une musique délicieuse.

Ainsi rassemblés, ces auteurs forment une société choisie, composée des gens que vous aimez le mieux. Discrets et spirituels, ils parlent quand on le désire, se taisent quand on le veut ; jamais incommodes, et toujours complaisants. Plusieurs d'entre eux se sont fait connaître à vous dès votre entrée dans la vie ; les autres seulement à la maturité de l'âge, ou même dans la vieillesse. Ceux-ci vous ont laissé passer sur la terre sans rien perdre de leur éternelle jeunesse ; ceux-là vous permettent de deviner que le temps a marché pour eux, comme il a marché pour vous.

(*Voyage autour de ma Bibliothèque.*)

LA FIZELIÈRE (Albert de)

Avoir des livres ! Là n'est point la grande affaire. Il est facile d'en remplir des armoires,.. et des greniers. Il suf-

fit, pour cela, de posséder beaucoup d'argent, un peu de patience et un bon libraire.... Mais aimer les livres, c'est autre chose.

Aimer les livres, entrer avec eux en commerce familier, les connaître, les consulter avec discernement : c'est tout un art; c'est presque une profession. Flairer avec l'instinct du limier — sous le veau crasseux ou le parchemin recroquevillé — le parfum d'esprit ou de raison, de science ou de bon sens dont ces pages du vieux temps sont imprégnées; tomber juste sur celui qui doit nous instruire, nous intéresser ou seulement nous plaire; trouver, sans se tromper d'un feuillet, l'endroit précis de ce bouquin méprisé du passant, où gît la leçon qu'on cherche, la consolation qu'on attend, le fait qui éclaire ou le mot qui éclate : oh! ceci est la pierre de touche de l'amour des livres...

A qui sait aimer les livres, peu de livres suffisent. Le secret est de savoir s'en servir et d'en extraire les trésors infinis et sans cesse renaissants que le génie et la science y ont fait entrer.

(*Jules Janin et sa Bibliotheque.*)

FONTAINE (Charles)

... Mais à la vérité, de vos beaux livres, qui en voudra voir, se faut depescher d'en achetter (comme disoit Rabelais, que tu ne daignes nommer expressement, sinon par le nom d'Aristophane) car après la première impression, ne s'en fera plus.

(*Quintil Censeur.*)

FONTAINE, DE RESBECQ

Pour être sage et profiter, un bibliophile ne doit posséder que ce qui sera éternellement beau et vraiment grand, par la pensée comme par l'expression.

(*Promenades sur les quais de Paris.*)

FOURNIER (J.-F.)

Plus un Livre est rare, plus il est sujet à varier dans son prix : il dépend, à cet égard, du caprice des amateurs, de sa condition, de sa conservation et de mille autres circonstances, que les gourmets seuls savent apprécier, si on peut se servir de cette expression... Les Livres qu'on rencontre souvent ont une valeur courante et déterminée, dont ils ne s'écartent guère que lorsqu'ils commencent à devenir rares; mais les objets qu'on ne trouve presque jamais, n'ont d'autre valeur que celle que le besoin ou le caprice peuvent y attacher : aussi les voit-on quelquefois doubler et tripler d'une vente à l'autre.

(*Dictionnaire portatif de Bibliographie.*)

FRANKLIN (Benjamin)

Dès mon enfance j'étais passionné pour la lecture, et j'employais à acheter des livres tout l'argent qui me venait dans les mains. J'étais fou de voyages. Ma première acquisition fut les *OEuvres de Bunyan* en petits volumes séparés. Je les revendis ensuite pour acheter les *Collections*

historiques de Burton. C'étaient de petits livres à fort bon marché, formant en tout quarante volumes. La petite bibliothèque de mon père était presque toute composée d'ouvrages de polémique religieuse. Je les lus presque tous. J'ai souvent regretté qu'à une époque où j'étais dévoré d'une telle soif de m'instruire, il ne me fût pas tombé sous la main des livres mieux appropriés à mes goûts, puisqu'il était décidé que je ne serais pas théologien. Parmi ceux qui me charmèrent le plus étaient les *Vies de Plutarque.*

Cette passion *livresque* détermina enfin mon père à faire de moi un imprimeur...

(*Mémoires.* Traduction E. Laboulaye.)

ÉPITAPHE DE FRANKLIN

Écrite par lui-même, en 1728 :

LE CORPS
DE
BENJAMIN FRANKLIN,
IMPRIMEUR,
— TEL QUE LA COUVERTURE D'UN VIEUX LIVRE,
DÉPOUILLÉ DE SES FEUILLES,
DE SON TITRE ET DE SA DORURE, —
GÎT ICI, — PATURE POUR LES VERS.
MAIS L'ŒUVRE ELLE-MÊME NE SERA PAS PERDUE;
ELLE REPARAÎTRA, C'EST LA FOI DE FRANKLIN,
DANS UNE NOUVELLE
ET PLUS BELLE ÉDITION,
REVUE ET CORRIGÉE
PAR
L'AUTEUR.

GAILLON (Le Marquis Isidore de)

... Il faut disputer des goûts, car il y en a de bons et de mauvais, de délicats et de grossiers : il y a, par exemple, le goût des livres qui doit être mis hors de pair, et avoir la primauté sur tous les autres ; car il est le plus beau, le plus noble... il n'y a rien au-dessus de l'amour des livres.

... Quel goût touche de plus près à l'esprit que celui des livres, des livres qui sont l'esprit de l'humanité, vivant et se perpétuant de siècle en siècle, des livres qui nous rendent l'élite des écrivains, des penseurs, et ce qu'il y a de meilleur dans cette élite, les génies à leurs bons moments, à leurs heures favorables, à l'instant où le dieu les visite?...

Si les livres sont des amis, ils sont aussi des maîtres, maîtres que l'on n'écoute pas toujours...

Que l'ambition le taquine (le bibliophile)... il a recours à ses moralistes ; il les met à tous les jours, comme Mme de Sévigné faisoit son cher Nicole qui lui étoit bon pour tout, même contre la pluie...

... O science des livres ! ta beauté est tout intérieure, ainsi que le Psalmiste l'a dit de celle de la fille du roi. Tu es en effet la fille du roi, la fille de l'esprit ; or, étant fille du roi, tu es reine toi-même. Tu mets à notre disposition le monde entier ; par toi nous possédons l'idéal de ce que les autres ne réalisent qu'imparfaitement.

Qu'il me soit permis de citer, après Cicéron, cette gloire du barreau de Rome, une des célébrités de notre barreau français, le vieux Pasquier. Après des jours d'ab-

sence ou de distraction ailleurs, lui aussi il se *réconcilie* avec ses livres ; c'est l'expression qu'il emploie, et je croirais volontiers qu'il n'a pas besoin de l'emprunter à Cicéron, tant elle est juste et naturelle.

Hélas ! quelque noble, quelque digne d'estime que soit l'amour des livres, cet amour a le sort de toutes les choses humaines, et est compris dans les vanités que Salomon a vues sous le soleil. Ces trésors que nous amassons avec un soin si curieux et si amoureux, ces livres que nous épousons, il faudra les quitter. *Linquenda tellus et domus et uxor;* comme dit Horace ; *uxor*, c'est-à-dire notre bibliothèque !...

(*Petit Discours à la louange des Bibliophiles.*)

GALITZIN (Le prince Augustin)

... Pour nous autres bibliophiles obstinés, plus retentit à nos oreilles le marteau des démolisseurs, plus nous devons nous appliquer à défendre contre lui nos vieux livres. Leur amour est une dernière barrière à opposer à cette malfaisante passion pour le neuf à tout prix qui irritait déjà Milton au point qu'il prétendait qu'il vaut presque autant tuer un homme qu'un bon livre (*Areopagetica*). Celui qui tue un homme, remarque le poète, tue une créature raisonnable, image de Dieu ; mais celui qui détruit un bon livre détruit, pour ainsi dire, la raison elle-même, tue l'image de Dieu dans l'œil où elle habite. Beaucoup d'hommes vivent, fardeaux inutiles de la terre ; mais un bon livre est le précieux sang vital d'un esprit supérieur, embaumé et religieusement conservé comme un trésor pour une vie au-delà de sa vie...

(*Etude sur la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg.*)

GAUTIER (Théophile)

Moi, pour mon compte, et je prétends vous convertir à mon système, je ne lis que les préfaces et les tables, les dictionnaires et les catalogues. C'eſt une précieuſe économie de temps et de fatigue ; tout est là, les mots et les idées. La préface, c'est le germe ; la table, c'est le fruit ; je saute comme inutiles tous les feuillets intermédiaires. Qu'y verrais-je ? Des phrases et des formes ; que m'importe !

Il en est des livres comme des femmes : les uns ont des préfaces, les autres n'en ont pas ; les unes se rendent tout de suite, les autres font une longue résistance ; mais tout finit toujours de même... par la fin...

La préface, c'est la pudeur du livre... c'est la jeune fille qui reste longtemps à dénouer sa ceinture...

Je vous le proteste ici, afin que vous le sachiez, je hais de tout mon cœur ce qui ressemble, de près ou de loin, à un livre : je ne conçois pas à quoi cela sert.

Les gros Plutarque in-folio, témoin celui de Chrysale, ont une utilité évidente : ils servent à mettre en presse, à défaut de rabats, puisqu'on n'en porte plus, les gravures chiffonnées et qui ont pris un mauvais pli : on peut encore les employer à exhausser les petits enfants qui ne sont pas de taille à manger à table...

Le seul plaisir qu'un livre me procure encore, c'est le frisson du couteau d'ivoire dans ses pages non coupées : c'est une virginité comme une autre, et cela est toujours agréable à prendre. Le bruit des feuilles tombant l'une sur l'autre invite immanquablement au sommeil, et le sommeil est, après la mort, la meilleure chose de la vie.

(*Les Jeune-France.* Préface.)

GAVET (Daniel)

Plaignons ceux qui, leurs occupations terminées, leurs devoirs remplis, jouissant de la santé, et ayant pris de l'exercice, n'aimeraient à continuer ou à commencer la lecture d'un livre attrayant que l'on ne ferme qu'à regret, lorsque la raison et le sommeil l'ordonnent. Lire!... le doux mot! et la douce chose! Ajoutons que, lire un ouvrage, c'est en lire plusieurs autres, en deviner plusieurs autres, c'est en faire quelques-uns, en refaire quelques autres...

Un bon esprit tirera bon parti d'un mauvais livre, quelque mauvais qu'on se l'imagine...

A lire beaucoup, combien l'on apprend, combien peu l'on sait!...

(*Mes Pages intimes.*)

GELLERT (Christian)

... Continue, mon fils, de suivre ces règles, et tu ne te trouveras pas dans le cas de tant de gens qui n'ont lu un si grand nombre de livres, que pour se nourrir la mémoire ou la vanité; mais tu liras pour enrichir également ton esprit et ton cœur...

Je te destine par an une certaine somme pour des livres. Tu seras le maître de les choisir à ta fantaisie... Ne t'en rapporte pas sans examen aux jugements des journalistes... Je compte te laisser cinq à six ans à l'Université. Pendant ce temps-là tu ne dois point te proposer

de lire tout, mais seulement ce qu'il y a de meilleur et de plus essentiel.

(*Lettres choisies de M. Gellert*, traduction Huber.)

GÉNIN (François)

... Mais lorsqu'on se fut mis à exhumer les œuvres du moyen-âge, à les déchiffrer, à les lire et relire avec intention et sympathie, un nouveau jour se leva; on découvrit alors, et cela ne remonte pas bien haut, on découvrit ce fait singulier qu'on n'aurait jamais soupçonné, que l'histoire du français moderne était le français ancien, et subsidiairement que l'ancien français vivait encore aujourd'hui dans la bouche et dans le patois des provinces.

(*Récréations philologiques*. Préface.)

GEOFFROY

Chanoine de Sainte-Barbe-en-Auge, en 1170

Claustrum sine armario, quasi castrum sine armamentario.

Une abbaye sans bibliothèque est comme un château sans arsenal.

GIRARDIN (Mme Émile de)
(Delphine Gay)

Une femme élégante et riche, une femme d'esprit, attend patiemment deux mois pour lire un roman de George Sand, et l'idée ne lui vient pas de l'acheter; et

dans son élégante demeure vous trouverez toutes les splendeurs imaginables... Cependant il est une justice à rendre à nos jeunes élégantes : elles n'ont point de livres, c'est vrai, mais elles ont de superbes *bibliothèques*... Au fond des plus petites armoires, sur les étagères, pas un livre non plus! Là où l'on voyait jadis les vers d'André Chénier, les poésies de lord Byron, de Lamartine, de Victor Hugo, de Mme Valmore, de Mme Tastu, vous trouvez des bergers en flacon, des chiens de porcelaine, des magots chinois... Mais à quoi bon des livres? O progrès! Que voulez-vous? les jeunes femmes ne lisent plus!...

Vous nous reprochez de couvrir nos étagères et les rayons de nos bibliothèques de vases chinois...; mais admirez les belles fleurs que renferment ces vases... J'ai peut-être très-mauvais goût, mais j'aime mieux le parfum des fleurs que celui des livres. — Je n'exige pas, Madame, que vos salons se changent en bibliothèques, je crois qu'on peut aimer à la fois les livres et les fleurs; mais... j'aurai l'honneur de vous dire franchement que je ne vois pas encore assez de fleurs dans votre salon, où je ne vois pas un seul livre.

(Le Vte de Launay. *Lettres Parisiennes*.)

GIRAULT DE SAINT-FARGEAU (Eusèbe)

Les livres ont pour objet principal de perpétuer et d'étendre les connaissances, de nous initier aux principes des sciences, des arts, de la morale, de la philosophie, etc. Ils sont les dépositaires des lois, de la mémoire, des inventions, des découvertes, des usages, des mœurs, des coutumes, des produits du génie, etc., etc.

Ce sont des conseillers désintéressés, toujours prêts à nous éclairer; ils servent à l'instruction de la jeunesse, suppléent au défaut des maîtres, et souvent au défaut du génie et de l'invention.

(*Histoire littéraire française et étrangère.*)

GOETHE (J. Wolfgang de)

Quoi qu'on puisse objecter contre les collections qui donnent par fragments les spécimens des auteurs, elles produisent cependant de fort bons effets. Nous n'avons pas toujours la conception assez ouverte et assez vive pour nous assimiler chaque œuvre selon sa valeur. Les jeunes gens surtout, dont le jugement n'est pas encore mûr, éprouvent aux passages brillants un généreux enthousiasme. Les endroits pleins d'originalité, les grands sentiments, les descriptions frappantes, les traits humoristiques, tout saisit d'une manière distincte et décisive.

GOUDAR (Ange)

Il est plus facile d'entendre les livres que d'entendre les hommes...

Si l'on ôtoit des meilleurs auteurs modernes les pensées, les réflexions qui appartiennent aux anciens, on verroit tout d'un coup disparaître des millions de livres, et la plupart des gros in-folio réduits à de très-petits volumes...

Ce n'est point être plagiaire que de se servir d'une pensée d'un ancien ou d'un moderne, pourvu qu'on la produise dans un nouveau jour.

(*Pensées diverses ou Réflexions sur différents sujets, dans le genre de M. de la Bruyère.*)

GRÜN (Alphonse)

Une lecture sans ordre et sans méditation ne profite pas plus qu'un repas mal digéré...

Par une étrange contradiction, les écoles primaires se sont étendues successivement sur tout le territoire ; on s'efforce d'apprendre à lire à tout le monde : puis, quand on a préparé l'instrument, on le laisse sans emploi ; on a provoqué le goût de la lecture, et on ne lui donne pas d'aliments ; on a fait des lecteurs, et on ne leur a point préparé de livres!...

Apprendre, c'est un devoir : Dieu nous a donné une intelligence à développer, comme un corps à conserver, comme une volonté à exercer. Mais apprendre pour soi seul, est-ce satisfaire à la voix d'en-haut? Celui-là aura-t-il rempli la loi de la vie qui aura thésaurisé une immense science, et qui mourra emportant dans la tombe tout son savoir? Non ; les avares de la science ne valent pas mieux que ceux de la richesse...

Voyez cet homme qui pâlit sur ses livres ; il passe des journées, il consume des nuits à l'étude ; il débrouille l'obscurité des vieux siècles ; il pénètre, par la pensée, dans les secrets de la création ; il comprend l'ordre des sociétés ; il lit dans les astres ; il résume et s'explique toutes les philosophies. Mais, toutes ces choses, il ne les écrit sur aucun papier, il ne les dit à aucune intelligence, il ne les sait que pour lui. Beaucoup de gens l'admirent ; on devrait le flétrir... c'est un grand coupable.

(*Pensées des divers Ages de la vie.*)

GRUYER (L.-A.)

Ceux qui n'ont lu que certains livres, fort éloquents du reste, mais remplis d'erreurs et d'extravagances, ne savent rien, s'ils n'ont pas, en y réfléchissant mûrement, cherché par eux-mêmes à démêler le vrai d'avec le faux.

GUÉRIN (Eugénie de)

... L'esprit vivra comme il pourra, je ne sais de quoi le nourrir ; point de livres de mon goût. Encore cependant faut-il quelque chose ; je ne puis me passer de lire, de fournir quelque chose à ce qui pense et vit..

Je vais lire et prendre un calme apparent... Je vais lire : que lirai-je ? Le choix des livres, malaisé comme celui des hommes : peu de vrais et d'aimables...

Dans tout livre il y a quelque chose de bon ; c'est une poudre d'or semée partout...

J'ai assez de mes robes de Paris, tandis que l'âme n'a jamais trop de vêture. J'aimerais des livres, quelque chose où je m'envelopperais la pensée toute transie au froid de ce monde...

(*Journal* et *Lettres*.)

DE GUERLE (Jean-Marie-Nicolas)

Qui n'aime à trouver dans les livres des conseillers utiles, toujours prêts à nous instruire ; des amis complaisans, toujours prêts à nous plaire ; des maîtres dont la sévérité même n'est pas sans indulgence, et que leurs

disciples peuvent visiter sans crainte, écouter sans rougir et quitter sans humeur ? Trop souvent bannie des cercles et des cours, la sincérité trouve un asile dans une page écrite avec une sage liberté, et les vérités que la flatterie cache aux monarques, se sont réfugiées dans les livres. La mémoire y puise ses richesses, et l'esprit son aliment. C'est là que le génie rencontre l'étincelle où se rallument ses flammes assoupies ; là qu'une âme généreuse, quand la sagesse peut-être n'est ailleurs qu'un fantôme, peut embrasser du moins dans le portrait d'un grand homme, l'auguste image de la vertu. L'univers est gouverné par les livres. Interprètes des dogmes religieux, ils instruisent la terre à révérer son Auteur ; dépositaires des lois, ils assurent par elles le repos des familles ; les nations leur doivent la plus belle moitié de leur bonheur et de leur gloire.

GUIBERT, DE NOGENT

Abbé de Sainte-Marie de Nogent-sous-Couci

... Tandis qu'ils se resserrent dans une étroite pauvreté, ils ont amassé une riche bibliothèque ; car moins ils possèdent de ce pain qui n'est que matériel, plus ils travaillent pour acquérir cette autre nourriture qui ne périt point, mais vit éternellement.

(*En parlant des Chartreux de Grenoble.*)

GUYARD (Auguste)

... Un livre est une lampe allumée dans les profondes et noires cavernes du sentiment, qui les fait tout à coup

resplendir d'une multitude de formes, latentes jusqu'alors, et dont on n'avait qu'une conscience vague.

... Le lecteur attentif et compétent d'un livre fait toujours, mentalement, le long de sa lecture, un livre plus complet, sinon meilleur, que celui qu'il lit.

(*Quintessences.*)

HALL (Joseph)

Quel monde d'esprit est ici rassemblé ! Je ne saurais dire ce que cette vue m'inspire le plus, de l'épouvante ou du plaisir. Cela m'épouvante de songer qu'il y a ici tant de livres que je ne puis connaître ; cela me réjouit de penser que cette variété d'auteurs me fournit tant de secours pour connaître ce dont j'ai besoin.

Dieu a donné à l'homme une âme affairée, dont l'agitation ne peut découvrir beaucoup de vérités cachées qu'à travers le temps et l'expérience. Supprimer les livres ne serait autre chose qu'une injure à l'humanité, dont les âmes, comme autant de flambeaux, s'allument les unes aux autres. Quel bonheur de pouvoir évoquer, sans le secours de la nécromancie, les anciens savants de mérite, et de pouvoir m'entretenir avec eux de tous mes doutes !

Béni soit Dieu, qui a allumé tant de lampes brillantes dans son Église !

Et maintenant nul, à moins d'être aveugle, ne peut plaider la cause des ténèbres. Bénie soit donc aussi la mémoire de ces fidèles serviteurs de Dieu, qui ont laissé leur esprit, leur vie, dans ces précieux papiers, et qui se

sont volontiers consumés eux-mêmes dans ces monuments durables, pour donner la lumière aux autres hommes !

HALL (Le Rév. Robert)

L'homme pauvre, qui sait lire et qui possède le goût de la lecture, trouve chez lui à se divertir, sans être tenté de se rendre pour cela aux cabarets... L'homme qui a acquis le goût des livres, deviendra, selon toute vraisemblance, un penseur ; et, quand vous avez donné à un pauvre l'habitude de penser, vous lui avez plus donné que si vous lui aviez fait cadeau d'une somme d'argent. Vous l'avez mis en possession du principe même de toute prospérité légitime.

HEINSIUS (Daniel)

Je ne suis pas plutôt entré dans cette bibliothèque, que je ferme la porte sur moi et que je bannis de cette manière la concupiscence, l'ambition, l'ivrognerie, la paresse et tous les vices dont l'oisiveté, mère de l'ignorance et de la mélancolie, est la source : je siége au sein même de l'éternité, parmi ces hommes divins, avec tant d'orgueil, avec tant de satisfaction, que je prends en pitié tous les grands et tous les riches qui sont étrangers à cette félicité.

HENRI IV

(*A la Reine*) ... Vive Dieu ! Vous ne m'auriés rien sçeu mander qui me fust plus agréable que la nouvelle

du plaisir de lectures qui vous a prins. Plutarque me sourit tousjours d'une fresche nouveauté ; l'aimer, c'est m'aimer, car il a esté l'instituteur de mon bas aage. Ma bonne mère, à qui je doibs tout, et qui avoit une affection si grande de veiller à mes bons déportemens et ne vouloir pas, ce disoit-elle, voir en son fils un illustre ignorant, me mit ce livre entre les mains, encore que je ne feusse à peine plus un enfant de mamelle. Il m'a esté comme ma conscience et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honestetez, et maximes excellentes pour ma conduite et le gouvernement des affaires...

(*Correspondance.*)

HÉRAULT, DE SÉCHELLES (MARIE-JEAN)

Un livre et un homme, même médiocres, sont utiles à un méditatif. Ce sont des prétextes pour penser. De plus, la bêtise rafraîchit l'homme échauffé par le génie ou l'esprit...

L'utilité des livres dépend tellement du choix qu'on en peut faire, que tel érudit, plein de mots et de sciences étrangères, en sait moins à trente ans qu'il n'en eût appris s'il se fût contenté de parcourir le monde, ses cinq sens ouverts aux impressions...

Mais ce n'est pas assez de savoir choisir les livres ; il faut encore en déterminer la quantité, se bien placer, profiter de ses momens, faire naître les dispositions, ralentir ou accélérer alternativement le mouvement de sa pensée, jouer tour à tour le rôle actif et le rôle passif, enfin savoir se passer de livres...

On ne peut pas dire qu'on a lu un auteur, à moins

qu'on ne se rappelle ses principales idées, son plan et son but...

Une preuve qu'il faut fixer sa vue sur un livre pour avoir droit de dire : je l'ai lu, c'est que de deux ou trois mille volumes qu'un lettré mobile peut avoir lus, il ne lui reste guères plus qu'à un marquis français des pages sur lesquelles il a glissé en chaise de poste...

Avec ces précautions, on trouvera dans les livres autre chose que des noms d'êtres inconnus... Enfin, si nous savons lire, nous apprendrons, par un bon livre, ce que notre tempérament, notre situation, et la distance des lieux nous eût toujours empêché de savoir.

(*Théorie de l'Ambition.*)

HORACE (Q. Flaccus)

O campagne, quand te reverrai-je? Quand me sera-t-il permis, tantôt par les livres des anciens, tantôt par le sommeil et les heures paresseuses, de goûter l'agréable oubli d'une vie inquiète?...

(*Odes.* Traduction de Leconte de Lisle.)

HOSPITAL (Michel de l')

Je veux toutefois que ma femme et fille gardent ma Librairie, afin que personne n'en puisse rien soustraire, et qu'ils la donnent au dit Michel, quand il sera en âge, sous condition qu'elle sera ouverte pour la commodité de ceux de la famille, ensemble les domestiques et autres qui fréquentent la maison.

... Et laisse et lègue par testament toute ma Librairie et Bibliothèque à Michel Hurault de L'Hospital, qui me semble plus idoine et plus affectionné aux bonnes lettres que les autres petits.

(*Extrait de son Testament.*)

... à la campagne, aussi bien qu'à la ville, ma maison est pourvue de livres, mes plus fidèles amis. Quand je veux, après mes récréations, m'adonner aux choses sérieuses, je consulte Platon et les philosophes qu'il a inspirés... Ai-je besoin d'études moins sévères ? A mes ordres apparaissent les poètes et leurs divines inspirations. Ils sont si nombreux et si variés dans les enivrements qu'ils procurent à l'esprit du sage, qu'il me semble difficile de chercher ailleurs la vraie satisfaction...

(*Epitre à Guy du Faur.* Traduction de Bandy de Nalèche.)

HUET (Daniel)

Évêque d'Avranches

Néanmoins, mon but principal était d'acheter des livres... J'accourus donc bien vite à Paris, et plus vite encore chez les libraires. Mais l'argent que j'avais destiné à m'approvisionner dans leurs boutiques fut bientôt épuisé... Tout l'argent que j'avais pu ramasser, en le dérobant à mes autres plaisirs, les libraires de la rue Saint-Jacques me l'enlevaient jusqu'au dernier sou. D'où il advint que, durant toute cette époque de ma jeunesse, mon escarcelle presque toujours vide ne logeait que des araignées. Au contraire, ma bibliothèque était si bien remplie,

qu'elle n'avait pas son égale dans tout le pays, ni pour le choix, ni pour le nombre des livres. Ce choix consistait dans les écrivains de l'antiquité, qu'avant tout j'avais voulu posséder. D'ailleurs, je n'attachais pas la moindre importance à la reliure, qu'elle fût en parchemin ou en maroquin ; je laissais ce luxe aux publicains et aux banquiers. Plus tard, quand je pus me rendre la justice de n'avoir point amassé tant de livres par une vaine ostentation, mais uniquement pour en faire usage, je me souciai peu de les entretenir propres. Si je trouvais, en les lisant, quelque chose qui valût la peine d'être noté, soit pour la correction du texte, soit pour l'éclaircissement des passages, je le notais à la marge. Une pensée toutefois m'obsédait : ce travail de tant d'années, me disais-je, cette masse de volumes rassemblés à si grands frais pour le plaisir ou l'aliment de mon esprit, seront dispersés un jour, ou retourneront dans les boutiques des libraires, ou tomberont dans les mains des sots. Cette idée m'épouvantait, et, pour empêcher qu'elle ne se réalisât, je pris une mesure dont il sera parlé dans la suite. (Il la légua aux Jésuites de la Maison Professe de Paris, — ce qui ne la sauva pas du tout de la dispersion tant redoutée.)

(*Mémoires*. Traduction Ch. Nisard.)

IRVING (Washington)

Les années développèrent cette tendance à la flânerie. J'en vins à aimer avec passion les livres...

J'étais, de fait, dans la salle de lecture de la grande Bibliothèque Britannique, — immense collection de volu-

mes de tous les temps et de tous les idiômes, dont beaucoup sont maintenant oubliés, et dont la plupart sont bien rarement lus ; une de ces sources abandonnées de vieille littérature auxquelles se rendent maints auteurs modernes pour y puiser à pleins seaux la science d'autrefois, « une provision d'anglais pur sang, » dont ils puissent grossir le maigre ruisseau de leur pensée...

Après tout, pensai-je, cette disposition des auteurs à la friponnerie ne peut-elle pas leur avoir été mise au cœur dans un sage dessein ? Ne serait-ce pas le moyen employé par la Providence pour que les semences de savoir et de sagesse soient transmises d'âge en âge, en dépit de l'inévitable déclin des ouvrages où elles se produisirent d'abord ?... Beaucoup de ces ouvrages, d'ailleurs, subissent une espèce de métempsycose et renaissent sous une forme nouvelle. Ce qui primitivement était une histoire soporifique, revit sous la figure d'un roman ; — une vieille légende se change en une pièce moderne ; — un traité de philosophie bien austère fournit la matière de toute une série d'essais pleins de bruit et d'étincelles...

(*Le Livre d'Esquisses.* Traduction Th. Lefebvre.)

JAMIN (dom Nicolas)

C'est peu d'avoir de bons livres ; le point capital, c'est de les bien lire...

Révoquer en doute les avantages de la lecture ne peut être l'effet que d'une ignorance grossière, d'une brutale stupidité, ou d'un grand orgueil, qui porterait à penser qu'on peut se suffire à soi-même sans avoir besoin des

lumières d'autrui. En effet, ce noble exercice est à l'esprit ce que l'aliment est au corps; il le nourrit, le fortifie, en étendant ses idées et ses connaissances...

Dites-moi quels livres vous lisez ordinairement, et moi, je vous dirai qui vous êtes...

Les bons livres de notre siècle ne sont estimables que parce que les écrivains laborieux savent y réunir les beautés éparses dans les anciens...

Retranchez, encore une fois, des livres de nos beaux esprits tout ce dont ils sont redevables à ces premières sources (les anciens), vous les réduirez presque à rien...

Un arrêt du Parlement, qui condamne au feu un livre impie, est porté par les gazettes jusqu'aux extrémités du royaume : et il fait connoître le livre, et naître l'envie de le lire, et le téméraire écrivain devient fameux.

(*Le Fruit de mes Lectures.*)

JANIN (Jules)

O chefs-d'œuvre! beautés! grâces! consolations! sagesse! O livres, nos amis, nos guides, nos conseils, nos gloires, nos confesseurs! On les étudie, on les aime, on les honore... Et, de même que les anciens posaient dans un coin de leur chambre un petit autel paré de verveine, et sur cet autel domestique un dieu familier, le vrai bibliophile ornera sa maison de ces belles choses...

Qu'il rentre en son logis, ou qu'il en sorte, il donne un coup d'œil à ses dieux favorables. Il les reconnaît d'un sourire; il les salue en toute reconnaissance, en tout respect. Il s'honore aussi de ces amitiés illustres, il s'en vante!...

Les livres ont encore cela d'utile et de rare : ils nous lient d'emblée avec les plus honnêtes gens; ils sont la conversation des esprits les plus distingués, l'ambition des âmes candides, le rêve ingénu des philosophes dans toutes les parties du monde; parfois même ils donnent la renommée, une renommée impérissable, à des hommes qui seraient parfaitement inconnus sans leurs livres. Ils ajoutent même à la gloire acceptée.

(*L'Amour des Livres.*)

O les bords heureux et charmants, qui contiennent tant de science! Il faut compter aussi pour une bibliothèque, la plus utile et la plus clémente de toutes, la ceinture des quais, chargée de livres, de très-beaux et de très-bons livres, déchus de leur première splendeur, qui viennent chercher sur ces remparts un ami, un hôte, un sauveur. On peut dire, à coup sûr, sans faire une épigramme, qu'il y a plus de bel esprit, de sage philosophie et d'atticisme, répandus sur le parapet des quais de Paris, que dans tout le reste de la France. Avec un peu de zèle et de soin, très-peu d'argent surtout, vous trouverez, dans ce Campo-Santo des vieux livres, tous les poèmes, toute l'histoire et tout le théâtre. Il abonde en facéties, recherches, contes, romans, traités de toute espèce; et des sermons tant qu'on en veut. La théologie y coudoie l'histoire, et l'histoire, à son tour, y est débordée par les mathématiques. Tout ce qui s'est pensé, écrit, rêvé, parlé, discuté parmi nous, se rencontrerait du quai Voltaire au parapet du Pont-Neuf...

Pour ma part, je ne sais pas de plus belle et de plus honnête oraison funèbre qu'un tout petit catalogue, ou

les bibliophiles à venir verront d'un coup-d'œil que vous étiez un homme ingénu, courtois, modeste, ami des beautés faites pour peu de gens, content d'une richesse à la portée de votre sagesse et représentant les plus heureuses privations...

Un livre est et doit être un honnête homme, ami des honnêtes gens...

Accordez-nous, grands dieux, une provision suffisante de bons livres, qui nous accompagnent dans notre vie, et nous servent de témoignage après notre mort !

JEAN DE SALISBURY

Qui peut douter qu'il ne faille lire les poëtes, les historiens, les orateurs et les mathématiciens, puisque, sans cette lecture, on ne peut devenir lettré ? Car ceux qui ne sont point versés dans ces sortes d'ouvrages ne peuvent passer pour des gens lettrés, quoiqu'ils sachent le latin...

Contemptor grammatices non modo litterator non est, sed nec litteratus dici debet.

Celui qui méprise la grammaire non-seulement n'est pas un lettré, mais ne doit pas même passer pour savoir lire.

(*Voir l'abbé Lebeuf.*)

SAINT JÉROME

Homme faible et misérable, je jeûnais avant de lire Cicéron. Après plusieurs nuits passées dans les veilles,

après des larmes abondantes que m'arrachait le souvenir de mes fautes, je prenais Platon. Lorsque ensuite, revenant à moi, je m'attachais à lire les prophètes, leur discours me semblait rude et négligé. Aveugle que j'étais, j'accusais la lumière!...

(*Voir Villemain.*)

... Que votre lecture soit modérée; ce n'est pas la lassitude, mais la prudence, qui doit vous la faire interrompre. Une lecture trop prolongée est répréhensible; car ce qui est bon de soi-même cesse de l'être et devient sujet au blâme, si on le porte au-delà des bornes.

JOLY (Le P. Joseph-Romain)

A l'égard des bons livres, il faut en user comme des bons repas, où l'on doit manger sobrement, si l'on a envie que les aliments profitent. Scaliger nous apprend que François Junius et Théodore Marsile sont parvenus tous deux au même but, qui est l'ignorance: le premier, en lisant tous les livres; et l'autre en ne lisant rien.

(*Dictionnaire de Morale.*)

JOUBERT (J.)

Hélas! ce sont les livres qui nous donnent nos plus grands plaisirs, et les hommes qui nous causent nos plus grandes douleurs. Quelquefois même les pensées consolent des choses, et les livres consolent des hommes...

Il n'est rien de plus beau qu'un beau livre...

Ecrire un livre ou écrire un ouvrage sont deux choses. On fait un ouvrage avec l'art, et un livre avec de l'encre et du papier...

Les très bons écrivains écrivent peu, parce qu'il leur faut beaucoup de temps pour réduire en beauté leur abondance ou leur richesse... Heureux est l'écrivain qui peut faire un beau petit livre!...

... Le grand inconvénient des livres nouveaux : ils nous empêchent de lire les anciens...

Il est des livres où l'on respire un air exquis.

Il faut qu'un livre rappelle son lecteur, comme on dit que le bon vin rappelle son buveur.

(*Lettres* et *Pensées*.)

JULIEN (L'EMPEREUR)

Alii quidem equos amant, alii aves, alii feras ; mihi vero a puerulo mirandum acquirendi et possidendi libros insedit desiderium.

Les uns aiment les chevaux; d'autres les oiseaux; quelques-uns la chasse aux bêtes féroces; quant à moi, dès ma plus tendre enfance, une étonnante passion d'acquérir et de posséder des livres m'a dominé.

(*Sur les frontons des deux grandes Bibliothèques, qu'il fonda à Constantinople et à Antioche.*)

KEMPIS (THOMAS A)

La bibliothèque est le vrai trésor d'un monastère; sans elle, il est comme une cuisine sans casseroles, une table sans mets, un puits sans eau, une rivière sans poissons,

un manteau sans vêtements, un jardin sans fleurs, une bourse sans argent, une vigne sans raisins, une tour sans gardes, une maison sans meubles. Et, de même qu'on conserve soigneusement un bijou dans une cassette bien fermée, à l'abri de la poussière et de la rouille, de même la bibliothèque, suprême richesse du couvent, doit être attentivement défendue contre l'humidité, les rats et les vers.

LABAR (Louis)

... Par cette simple et excellente raison, l'auteur qui s'est acheté cher reste un bon auteur. Un livre bien payé est une chose sacrée : qui y touche est un monstre...

Il n'y a que le premier pas qui coûte : ton premier né bien vendu, la fortune de ses cadets est faite; l'amateur de papier imprimé ne laissera point ton premier ouvrage solitaire dans ses rayons; et tous, autant que tu voudras bien en faire, descendront à grands frais dans sa bibliothèque...

(*Satires et Elégies.*)

LABOULAYE (Edouard)

Quand on veut dresser le tableau de la civilisation, on peut mesurer le rang d'un peuple au nombre de livres qu'il consomme...

Un livre est une voix qu'on entend, une voix qui vous parle : c'est la pensée vivante d'une personne séparée de nous par l'espace ou le temps; c'est une âme. Les livres réunis dans une bibliothèque, si nous les voyions avec les yeux de l'esprit, représenteraient pour nous les

grandes intelligences de tous les pays et de tous les siècles, qui sont là pour nous parler, nous instruire et nous consoler...

Les livres ne sont pas seulement une richesse commune. Le livre, ou plutôt l'âme conservée dans le livre, est une société constante dans la bonne comme dans la mauvaise fortune...

Le meilleur moyen de communiquer avec les hommes, ce sont les livres, parce que les livres nous ont conservé l'expérience des temps passés...

Où trouver des consolations?... Où donc trouver des amis véritables? Dans les livres. Là sont des gens qui ont souffert et qui ont raconté ce qu'ils ont souffert; des amis qui ont vécu souvent plusieurs siècles avant nous, mais qui nous consolent parce qu'ils viennent mêler leur douleur à la nôtre; ils pleurent avec nous...

De toutes les folies qui peuvent mener un honnête homme à Charenton et même ailleurs, la plus innocente, à mon gré, c'est la manie des livres. Paris est rempli de graves personnages qui sont entichés de ce vice incurable; toujours prêts à condamner les erreurs d'autrui pour glorifier leur propre faiblesse, et d'autant plus malades qu'ils se croient plus sensés... Ne soyons cependant pas cruels pour ces amateurs qui accueillent ce qu'emporte le temps, et qui nous gardent ainsi les reliques du passé; en faveur des services qu'ils nous rendent, pardonnons-leur une innocente manie...

C'est notre grand avantage, à nous, que d'avoir un passé; nous vivons, nous pensons avec l'expérience de 3 ou 4000 ans accumulés, et cela grâce aux livres...

(*Discours populaires.*)

LA BRUYÈRE (Jean de)

Je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir: je le remercie de sa complaisance, et ne veux, non plus que lui, visiter sa tannerie, qu'il appelle *bibliothèque*...

Si les pensées, les livres et les auteurs dépendaient des riches et de ceux qui ont fait une belle fortune, quelle proscription! il n'y aurait plus de rappel. Quel ton, quel ascendant ne prennent-ils pas sur les savants!

(*Les Caractères. — De la Mode.*)

LACORDAIRE (J.-Baptiste-Henri)

A part le besoin de recherches dans un but utile, il ne faut lire que les chefs-d'œuvre des grands noms; nous n'avons pas de temps pour le reste.

LACROIX (Paul)

Bibliophile Jacob

... Le livre, cette expression vivante et durable de la pensée humaine...

Salut, vieux livres, quels que vous soyez, vous qui tapissez les parapets de la Seine, depuis la Grève jusqu'au Tuileries, vous qui rivalisez avec les parfums du Marché-aux-Fleurs, vous qui changez de couleurs et de formes sous l'influence humide des brouillards de la rivière et sous les ardeurs du soleil de midi; vous qui passez sans cesse de main en main avant de trouver un père adoptif; vous qui reviendrez tôt ou tard à votre station en plein air, jusqu'à ce que vos ruines tombent pièce à pièce dans la hotte du chiffonnier; salut, vieux livres, mes amis, mes consolateurs, mes plaisirs et mes espérances!

Vieux livres, vous êtes la dernière passion de l'être intelligent: le cœur qui a cessé de battre à tous les amours retrouve encore pour vous un battement, et le feu sacré de la bibliomanie ne meurt qu'avec le bibliomane; l'âge n'a pas de glaces capables de refroidir cette passion...

(*Ma République.*)

LA HARPE (Jean-François de)

C'est en lisant les anciens que l'on juge et que l'on goûte mieux les bons modernes qui leur ressemblent; c'est avec eux que le goût s'épure et que l'âme s'élève et

se fortifie, que le sentiment de la vraie gloire et l'amour du vrai beau s'accroissent et s'affermissent. On ne les lit pas assez... Quel homme... n'a pas souvent à se plaindre des injustices de ses contemporains?... Qu'il revienne vivre avec Horace, Virgile et Cicéron; qu'il converse avec ces grandes âmes : la sienne retrouvera tout son courage, et c'est avec de pareils confrères qu'il oubliera ses ennemis.

(Suétone, *Discours préliminaire.*)

LAMARTINE (Alphonse de)

... Le jour, courant les forêts; le soir, lisant ce que je trouvais sur les vieux rayons de ces bibliothèques de famille...

Je retrouvais sur les rayons poudreux du salon la *Jérusalem délivrée* du Tasse et le *Télémaque* de Fénelon. Je les emportais dans le jardin... Je me couchais à côté de mes livres chéris, et je respirais en liberté les songes qui s'exhalaient pour mon imagination de leurs pages...

Job, Homère, Virgile, le Tasse, Milton, Rousseau, et surtout Ossian et *Paul et Virginie;* ces livres amis me parlaient dans la solitude la langue de mon cœur; une langue d'harmonie, d'images et de passions; je vivais tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, ne les changeant que quand je les avais pour ainsi dire épuisés...

... Un autre livre broché, en papier de couleur, était fermé sous son bras, entre son habit noir et son coude; on voyait qu'il y pensait malgré lui; son regard, distrait

de ses textes grecs et latins ouverts sur le pupitre de sa chaire, se détournait involontairement et tombait obliquement sur le livre pressé contre son cœur.

Nous-mêmes nous regardions avec curiosité ce livre, dont la couverture inusitée excitait notre étonnement. Nous avions comme le pressentiment ou comme l'attente de quelque chose d'extraordinaire contenu dans ce mystérieux volume...

Il n'y a que les gens de loisir qui peuvent lire des livres en beaucoup de volumes; ils prennent leur plaisir en gros, comme leurs provisions chez l'épicier... « Ah! quand viendra donc une bibliothèque des pauvres gens? Qui est-ce qui nous fera la charité d'un livre? »

(*Confidences* et préface de *Geneviève*.)

LAMB (Charles)

J'avoue, pour ma part, qu'il est dans le cours d'une journée vingt occasions autres que le dîner où je me sens disposé à dire des grâces. J'en voudrais, par exemple, quelque formule applicable à une excursion agréable, à une promenade au clair de la lune, à une réunion d'amis, à un problème résolu. Pourquoi aussi ne pas dire des grâces avant nos lectures, ces repas spirituels? des grâces avant Milton, des grâces avant Shakespeare? un acte de piété pour nous introduire dans le beau livre de *la Reine des Fées* (de Spencer)?...

(*Les Grâces avant le repas.*)

LA MONNOYE (Bernard de)

Il seroit à souhaiter que ceux qui composent n'écrivissent que des singularités, et que ces singularités fussent vraies : ce seroient des ouvrages inestimables. On a même lieu de croire que, s'il n'y avoit dans les livres que des choses singulières, des choses une fois dites, la vie ordinaire d'un homme seroit assez longue pour les lire, sinon tous, du moins la plus grande partie.

... Un génie libre; l'amour du vrai jusque dans la moindre bagatelle; un peu de lecture; un peu de critique; une étude particulière de la connoissance des livres, et des auteurs; quelque habitude à composer en plus d'une langue, surtout en vers : tout cela rassemblé m'a mis en train d'entreprendre de mon chef une espèce de *Ménagiana*.

(*Ménagiana.*)

LAPELOUZE (Valentin de)

... C'était un très-bon homme... Il (Mercier) trouvait incommodes les livres reliés, et lorsqu'il en achetait qu'il n'avait pu trouver autrement, il en faisait des brochures en les dépouillant de leurs cartons; il appelait cela *leur casser le dos*...

(*Cité par Ch. Monselet.*)

LARCHEY (Lorédan)

Un mari bibliophile vaut un philosophe pour toutes les Xantippe du monde...

Bouquin : livre ancien, livre d'occasion. Diminutif ironique de l'allemand *buch* (prononcez *bouc*). Se prend indifféremment en bonne et en mauvaise part...

Le livre est éternel; il ne meurt que pour renaître sous une autre forme, ainsi que les produits naturels au milieu desquels nous vivons. Il suffit de quelques pages salies pour composer le *fumier* qui hâtera l'éclosion du livre de l'avenir.

Donc, sans rien exalter, ne méprisons rien; conservons au *bouquin* le plus infime le juste bénéfice d'une neutralité bienveillante.

(*Nouveautés anecdotiques. Bibliophile français.*)

LA ROCHEFOUCAULD (François VI, duc de)

Il y a des personnes qui aiment les livres comme des meubles, plus pour parer et embellir leur maison que pour orner et enrichir leur esprit.

(*Maximes.*)

LATENA (N.-V. de)

Une preuve de peu d'esprit eſt de ne savoir reconnaître aucun défaut dans les grands écrivains, ni aucune beauté dans les écrivains médiocres.

Quand un écrit nous a frappés d'abord par beaucoup d'esprit, s'il ne perd rien à une seconde lecture, il faut qu'il y ait autre chose que de l'esprit...

Les meilleurs livres, comme les meilleurs aliments, sont

ceux qui, sous le moindre volume, contiennent le plus de nourriture saine et substantielle...

Semez çà et là quelques belles pensées dans un ouvrage futile, mais amusant, le public vous applaudira. Faites un livre dont chaque mot soit une pensée, et chaque pensée, la révélation d'une vérité, quelques esprits distingués vous goûteront, le reste jettera le livre...

On peut lire quelquefois de bons romans, quand on veut reposer son esprit, et quand on ne peut plus avoir le désir de les mettre en action...

(*Etude de l'Homme.*)

LEBER (J.-Mich.-Constant)

Le plus grand avantage de l'étude des lettres est d'adoucir les mœurs et de resserrer les liens qui unissent l'homme à l'homme dans l'état de société. L'histoire de la littérature est, en grande partie, l'histoire de la civilisation.

(*Observations sur l'Histoire de la Langue française.*)

LEBEUF (L'abbé Jean)

... La disette des livres (sous Charlemagne) fit un tort considérable; Alcuin lui-même en était dépourvu, et ne citait beaucoup d'auteurs que de mémoire. Dans un endroit il se plaint qu'il manque en France de plusieurs livres de belles-lettres qu'il avait en Angleterre: il dit ailleurs qu'il n'a point les ouvrages de Pline. Ici, il cher-

che le traité de Saint Augustin ; là, son exemplaire des Lettres de Saint Grégoire-le-Grand le jette dans une méprise, faute d'en avoir eu plusieurs pour voir la différence, et reconnaître que le sien n'était pas complet.

On lisait les auteurs païens dans les écoles de l'ordre de Cluny... On y regardait cette étude comme fort propre pour l'intelligence des livres saints; et, pour me servir du langage de Jean de Sarisbery, ils cherchaient l'or de la sagesse, à l'exemple de Virgile, dans la boue d'Ennius.

Mais, quoiqu'il y eût des livres, des maîtres et des écoles dans le XIe siècle, la science de ce temps-là ne pouvait pas être fort profonde : le nombre des livres était encore trop petit pour former de vrais savants...

Les maîtres n'étaient pas moins rares que les livres.

(*De l'État des Sciences sous Charlemagne.*)

LEBLANC (L'abbé Jean-Bernard)

Plusieurs livres, après avoir fait beaucoup de bruit dans leur naissance, tombent dans le mépris, ou du moins dans l'oubli... Ils tirent leur principal mérite d'un jargon différent du langage ordinaire... L'esprit de cette année ne sera point de l'esprit l'année prochaine.

LEFÈVRE-DEUMIER (Jules)

... Le passé a, pour ainsi dire, sculpté ou embaumé la sienne (sa voix) pour nous la léguer... On parle avec ce

qui fut. J'aime ces morts qui causent avec leurs descendants, qui les consolent et les éclairent. Les livres ne sont pas des hommes : c'est bien mieux, ce sont des âmes. J'aime ces ambassades vivantes des siècles expirés, qui viennent, de leur part, coloniser nos déserts. Les bibliothèques sont des empires habités par des idées...

... Les livres sont des jardins où l'esprit de tous les siècles a semé des fleurs de tous les temps et de tous les climats ; des fleurs immobiles qui nous transportent où nous ne sommes pas, où nous voudrions être ; des fleurs qui sont presque magiciennes, qui évoquent pour l'âme les pays qu'elles enchantent...

(*Le Livre du Promeneur.*)

LEVALLOIS (Jules)

Les livres me consolent des fleurs, et, à leur tour, les fleurs me distraient, me reposent des livres. En ce dernier point, pourtant, j'exagère. Il y a des livres que j'aime particulièrement à lire au printemps ; il en est d'autres qui ne me plaisent et ne me contentent qu'au cœur de l'été. Selon les saisons, mes préférences, mes goûts varient...

... Après avoir feuilleté d'un doigt impatient ces séducteurs (les contemporains), qui parfois me débauchent et me détournent de mon chemin, je me hâte de les fermer, de les écarter. Un long et profond entretien avec les sages, avec les forts, avec les maîtres, pourra seul me rendre la sérénité, me remettre sur la trace et dans la direction du vrai...

... L'hiver... c'est le temps où l'on aborde le plus courageusement, le plus volontiers, les ouvrages de grand format... Adieu les in-4° et vive Cazin!... le petit format est fait pour l'été. On met son Virgile ou son La Fontaine dans sa poche, et l'on s'en va courir les champs.

(*L'Année d'un Ermite.*)

LIGNE (Charles-Joseph, Prince de)

Examinez les meilleurs livres; pressez-les, distillez, alambiquez. Il y a si peu de vérités dans le monde et si peu de nouveautés, qu'on trouvera peut-être trois pages véritablement intéressantes dans un volume de douze cents. Ce n'est plus le fond qu'on examine, c'est la forme, et de la grâce du style dépend le succès de l'ouvrage...

(*Mes Ecarts ou ma Tête en liberté.*)

La seule manière de lire un livre de pensées, sans s'ennuyer, c'est de l'ouvrir à tout hasard, et, après avoir trouvé ainsi souvent ce qui intéresse, le fermer au bout d'une ou de deux pages, et de méditer. Si on lit tout de suite, on croit, comme après avoir passé en revue un portefeuille d'estampes, qu'on n'en a vu qu'une.

(*Pensées diverses.*)

LOMEIER (Jean)

Si quis in bonum librum incidat, id fortunæ magis quam sapientiæ tribuendum.

Si l'on tombe sur un bon livre, c'est plutôt l'effet du hasard que des connaissances.

(*De Bibliothecis.*)

LOPE DE VEGA CARPIO (Feliz)

... Charmé de telles matinées succédant à des jours si sombres, je déplorais maintefois mes égarements. Je me retirais ensuite pour écrire, ou consulter mes livres. On m'appelait aux heures des repas, et je répondais souvent avec humeur qu'on me laissât tranquille, tant l'étude est puissante...

LUCAS DE PENNA

Liber est lumen cordis, speculum corporis, virtutum magister, vitiorum depulsor, corona prudentium, comes itineris, domesticus amicus, congerro jacentis, collega et consiliarius præsidentis, myrothecium eloquentiæ, hortus plenus fructibus, pratum floribus distinctum, memoriæ penus, vita recordationis. Vocatus, properat, jussus, festinat; semper præsto est, nunquam non morigerus; rogatus, confestim respondet, arcana revelat, obscura illustrat, ambigua certiorat, perplexa resolvit. Contra adversam fortunam defensor, secundæ moderator, opes adauget, jacturam propulsat...

Le livre est la lumière du cœur, le miroir du corps; il enseigne les vertus, chasse les vices; il est la couronne des prudents, le compagnon de voyage, l'ami domestique, la société du malade, le collègue et le conseiller de celui qui gouverne, le vase à parfums de l'éloquence, le jardin plein de fruits, le pré orné de fleurs, la provision de la mémoire, la vie du souvenir. Appelé, il arrive ;

commandé, il se hâte; toujours il est prêt, jamais il ne manque de complaisance; interrogé, il répond sur-le-champ; il révèle ses secrets, éclaire les points obscurs, assure les douteux, résoud les perplexes. Il défend contre la mauvaise fortune, modère la prospérité, augmente les richesses, repousse la dépense...)

(*Polyhistor* de Morhoff, liv. I, ch. 3. — Cité par Peignot)

LUCRÈCE (Titus Lucretius Carus)

La fortune des livres n'est pas toujours la même : aujourd'hui dans l'honneur, demain dans le mépris.

(*De Natura Rerum*. Liv. IV.)

MABIRE (J.-L.)

La plupart des livres sont semblables à ces pays déserts, où il faut faire trente lieues pour trouver un clocher ou un lieu de repos.

(*Dictionnaire de Maximes.*)

Voir *S. N***, prieur de Saint-Yon.*

MAISTRE (Xavier de)

... Un bon feu, des livres, des plumes: que de ressources contre l'ennui! Et quel plaisir encore d'oublier ses livres et ses plumes pour tisonner son feu!...

Ma bibliothèque donc est composée de romans, puis-

qu'il faut vous le dire, — oui, de romans et de quelques poètes choisis...

Je ne finirais pas, si je voulais décrire la millième partie des évènements singuliers qui m'arrivent lorsque je voyage près de ma bibliothèque...

(*Voyage autour de ma Chambre.*)

MALESHERBES (Chrétien-Guillaume de Lamoïgnon de)

Je suis fâché, Monsieur, de n'avoir pas de bonne réponse à vous faire ; mais tous les livres saisis à la poste sont brûlés impitoyablement par ordre exprès du Roy, et les vostres ont subi cette destinée...

(*Lettre à Grosley, de Troyes.*)

MANUEL (Don Juan)

... Beaucoup de gens n'entendent pas ce qui est abstrait ou difficile; ils ne peuvent donc aimer certains livres, ni prendre goût à les lire ; et, par suite, ils n'en tirent aucune utilité.

(*Le comte Lucanor.* — Prologue.)

MARC-AURÈLE (Antonin)

Retirez-vous en vous-même. Pratiquez souvent cette retraite de l'âme ; vous vous y renouvellerez. Ayez quel-

que maxime qui au besoin ranime votre raison, et qui fortifie vos principes. La retraite vous met en commerce avec les bons auteurs. Les habiles gens n'entassent point les connaissances, mais ils les assemblent : faites que vos lectures coulent dans vos mœurs, et que tout le profit se tourne en vertu.

(*Pensées*.)

MARTIN (L.-Aimé)

L'instruction ne donne pas l'intelligence, elle la meuble et la développe; elle nous ajoute les idées des autres, et nous grandit de tout ce qu'elle nous ajoute; elle met en nous Socrate, Platon, Newton, Fénelon, et nous permet de les égaler, non dans leurs vastes conceptions, mais dans leur charité évangélique, ce qui est plus beau et plus heureux...

On s'étonnera peut-être de la puissance que nous attribuons aux livres; mais les livres sont des idées, et c'est avec des idées que les petites et les grandes choses se font ici-bas... Il y en a trois ou quatre qui gouvernent le monde... Les peuples sont heureux ou malheureux suivant la pensée écrite qui les inspire. Voilà pourquoi l'Asie meurt sous le poids de ses chaînes; voilà pourquoi aussi la France, l'Angleterre, l'Amérique sont libres...

L'influence des livres est universelle; c'est le grand levier du monde moral et politique. Imaginez en effet une force comparable à celle-ci : aux deux extrémités du globe la même page va éveiller les mêmes pensées, soulever les mêmes passions, réunir comme en un faisceau

les êtres que l'immensité sépare, et nous révéler, au milieu de la variété des races, la fraternité des âmes, l'unité du genre humain.

(*Plan de Bibliothèque universelle.* — Introduction.)

MARTONNE (Alfred de)

Quand on est jeune, on n'a nul souci de la forme du livre ; qu'il soit beau ou laid, bien ou mal relié, peu importe. On se moque des éditions rares, des textes curieux, des livres de prix. On ne s'occupe que de l'idée et surtout du sentiment. On n'a cure que de ce qui plaît au cœur, et touche et émeut. Foin de l'esprit et des belles dorures ! Il n'y a pas de bibliophile de vingt ans. Quand on est jeune, on ne sait pas relire un livre. A peine sait-on le lire. On le dévore, et, pour bien juger un livre, il faut le relire et à différentes époques de sa vie. Il y a, comme cela, des livres qui sont un thermomètre de l'esprit ou plutôt du cœur...

(*Lire et relire, ou quand on est jeune.* — De la 2e édit. de *Fagots et Fagots.*)

MEISTER (Léonard)

La meilleure règle à suivre dans le choix de ses lectures est celle qu'il convient de s'imposer de bonne heure dans le choix de ses liaisons. Il faut toujours tâcher de vivre avec des êtres qui nous soient supérieurs à quelques égards, qui ne soient pas du moins trop au-dessous de nous-mêmes, et puissent nous donner l'espérance de

nous rendre meilleurs ou plus aimables, et, s'il est possible, l'un et l'autre. Il faut choisir d'abord les livres qui nous servent d'instituteurs, de guides et de maîtres ; ce n'est qu'après avoir bien profité de ceux-là que nous pourrons nous attacher à d'autres comme à des amis, à des amis de tous les jours et de tous les instants, parce qu'il n'y a que ceux-là dont l'amitié nous rende vraiment heureux.

MÉNAGE (Gilles)

Si tous les livres des anciens étaient dans le feu, il n'y en a guères que j'en tirasse plus volontiers que Plutarque. Il ne m'a jamais ennuié ; et quoique je le lise souvent, j'y trouve toujours de nouvelles beautés...

Défendez-moi, l'on me lira. Je dis cela de la plupart des livres, car assurément on ne les lit que parce qu'ils sont défendus, quoiqu'ils ne vaillent quelquefois pas la peine d'être lus.

Entre tous les livres que l'on lit, il y en a beaucoup où l'on ne trouve presque rien de bon. En cela il faut imiter les abeilles ; elles voltigent sur toutes les fleurs, mais elles ne tirent pas de toutes de quoi faire du miel : *Apes in omnibus quærunt, non ex omnibus carpunt.*

Les livres de dévotion et ceux de galanterie s'achètent également. La différence que j'y trouve, c'est qu'il y a plus de gens qui lisent les livres de galanterie qu'il n'y en a qui les achètent ; et plus de gens qui achètent les livres de dévotion, qu'il n'y en a qui les lisent.

Les livres ont toujours été la passion des honnêtes gens.

(*Ménagiana.*)

MÉNIÈRE

Il arrive un temps où l'on ne lit plus guère, on relit : c'est l'époque de la maturité, des récapitulations ; il faut à notre esprit une nourriture plus choisie... L'on revient avec plaisir aux anciens livres,... et ces retours vers un passé glorieux sont le plus grand charme de la vie calme, de la solitude du cabinet...

Un homme d'esprit a dit : *Legitur ad probandum*, et je trouve qu'il a cent fois raison. Un livre ne nous intéresse qu'en raison des arguments qu'il nous fournit à l'appui d'une thèse adoptée.

(*Etudes médicales sur les Poètes latins.*)

MENTELLE (EDME)

BIBLIOTHÈQUES. — Il y a des hommes qui ont des bibliothèques comme des femmes ont des magots sur la cheminée, seulement pour la décoration de l'appartement.

(*Le Portefeuille du R. P. Gillet.*)

MÉRAY (ANTONY)

Les livres sont des vases précieux au moyen desquels les générations se transmettent naturellement leur âme ; ce sont les témoins vivants de l'immortalité humaine ; grâce à eux, nous jouissons par avance du don d'ubi-

quité. Le monde entier s'ouvre à l'intelligence du bibliophile ; il traverse à son gré les mers et les temps ; il pénètre, sans crainte d'y être coudoyé, dans les foules de toutes les époques, et s'y choisit librement ses guides dans le nombre des esprits supérieurs qui lui ont légué les préoccupations de leurs contemporains...

Si la passion des livres est l'une des plus nobles, elle est aussi l'une des plus vastes, et celle dont le champ se trouve le plus merveilleusement varié...

On peut classer tout d'abord les bibliophiles en deux grandes catégories : ceux qui jouissent de la substance des livres, qui les traquent pour en extraire le contenu et s'imprégner de leur esprit ; et ceux qui les saisissent au passage pour s'en faire les conservateurs, qui en contemplent amoureusement la forme, qui les restaurent, les revêtent de pourpre et d'or et les préservent des profanations du vulgaire...

Un de nos plus illustres contemporains, grand ami des livres, se plaît, en montrant sa riche bibliothèque, à déclarer qu'il étudie avec plus de facilité dans un bel exemplaire, et qu'il choisit toujours pour cela celui dont le papier est plus ferme au toucher et la justification typographique le plus agréable à l'œil. Nous sommes tout-à-fait de son avis ; il sort d'un beau livre une sérénité calme, une heureuse harmonie qui rendent attrayants les plus graves travaux. En vérité, c'est une chose très-désirable dans un livre que la bonne condition ; elle annonce presque toujours d'ailleurs la bonne édition, dont la recherche indique un nouveau genre de préférences plus sérieuses que les préférences artistiques.

(*Les Livres et les Bibliophiles. — Archives du Bibliophile,* tome I.)

MERCIER (LOUIS-SÉBASTIEN)

Convaincus, par les observations les plus exactes, que l'entendement s'embarrasse de lui-même dans mille difficultés étrangères, nous avons découvert qu'une bibliothèque nombreuse étoit le rendez-vous des plus grandes extravagances et des plus folles chimères...

Presque tous les livres se font à Paris, s'ils ne s'y impriment pas. Tout jaillit de ce grand foyer de lumières. — « Mais, dira-t-on, comment fait-on encore des livres ? » — « Oui, mais c'est que presque tous sont à refaire, et ce n'est qu'en refondant les idées d'un siècle que l'on parvient à trouver la vérité, toujours si lente à luire sur le genre humain. »

On remarque la même proportion entre la fabrication des livres et leur décomposition, qu'entre la vie et la mort; consolation que j'adresse à ceux que la multitude des livres ennuie ou chagrine...

L'exercice de la pensée appartient également à tous; et, puisque le génie transcendant, véritablement lumineux, n'est pas dans les livres, il est dans les hommes. Méprisez les livres, et cherchez les hommes. Nous avons beaucoup de livres, et le *livre* nous manque; le *livre que je conçois*, et qui pourrait nous tenir lieu de tous les autres; il séparerait *ce qui est*, de *ce qui n'est pas*.

L'ignorance, même par air, érige un trophée en l'honneur du savoir. Que de sots possesseurs d'une immense bibliothèque ressemblent aux libraires qui se promènent, tous les jours, au milieu d'une foule de livres qu'ils n'ont jamais ouverts!...

On refond des livres comme on refond des suifs. Voyez Panckouke; n'est-il pas un maître chandelier?....

(*Tableau de Paris.*)

Voir *Valentin de Lapelouze.*

MERLET (Gustave)

... A mes yeux, un livre n'a de valeur que s'il me laisse voir non un auteur, mais une personne, et par conséquent un *style.*

... Les écarts des indépendants me déplaisent encore moins que la routine; et, loin de décourager ceux qui tentent des voies nouvelles, je pense que le premier devoir de celui qui juge les livres sera toujours d'aimer le talent, même quand il se trompe et fait fausse route.

... Où commencë, où finit la fantaisie? Les lumières de l'instinct peuvent-elles suppléer aux leçons réfléchies de l'expérience? Est-ce dans les livres qu'on parvient à connaître le cœur humain?

(*Hommes et Livres.*)

METTERNICH (Le Prince de)

Aimez l'étude, les tableaux, la musique; faites-vous, s'il le faut, bibliomane (et collectionneur de papillons!); mais ayez un goût quelconque, une *manie* pour vos vieux jours, sans quoi vous périrez.

MICHELET (Jules)

... Un Dieu parfois, une Cité, en dit beaucoup plus que les livres, et, sans phrase, exprime l'âme même...

On parle trop des anciens philosophes. Leurs livres, même en Grèce, étaient peu lus...

L'alphabet est divin. Chaque lettre est une force de Dieu...

(*La Bible de l'Humanité.*)

On se figure à peine ce que c'est que la faim de la lecture. Pendant son travail, — et le plus inconciliable de tous avec l'étude, — parmi le roulement, le tremblement de vingt métiers, un malheureux fileur mettait un livre sur un coin de son métier, et lisait une ligne chaque fois que le chariot roulait et lui laissait une seconde.

MONPONT

Les bons livres peuvent être parfois les plus légers, au propre comme au figuré...

Si la lecture est le pain de l'intelligence, ce pain-là ne devrait jamais être taxé que pour le garantir de toute falsification.

Un mauvais orateur est toujours plus écouté qu'un bon livre, par cette raison qu'il supplée au défaut de pensée par des gestes et des cris.

(*Poissons d'Avril à toutes sauces.*)

MONSELET (Charles)

... Quel livre peut sembler mauvais, lorsqu'il est lu par dessus une jolie épaule?...

... La moitié de leur réputation est assise sur le scandale. Mais ce qui les grandit dans le passé est justement ce qui les rabaisse dans l'avenir... Il ne reste plus d'eux que leur œuvre... On s'aperçoit dès-lors que l'homme tenait autant de place que le livre, et que ce qui nuit le plus au second c'est le premier...

(*Les Oubliés et les Dédaignés.*)

MONTAGUE (lady Mary Worthley)

Il n'y a point de divertissement qu'on se procure à aussi bon marché que la lecture, et il n'y a point de plaisir plus durable.

(*Lettres.*)

MONTAIGNE (Michel de)

Cettuy ci (le commerce des livres) costoye tout mon cours, et m'assiste partout; il me console en la vieillesse et en la solitude : il me descharge du poids d'une oysifveté ennuyeuse, et me desfaict à toute heure des compaignies qui me faschent; il esmousse les poinctures de la douleur, si elle n'est du tout extrême et maistresse. Pour me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recou-

rir aux livres; ils me destournent facilement à eulx, et me la desrobent.. C'est la meilleure munition que i'aye trouvée à cest humain voyage...

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement: ou, si j'estudie, je n'y cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre...

Prendre les livres n'est pas les apprendre...

Le malade n'est pas à plaindre qui a la guarison en sa manche. En l'expérience et usage de cette sentence, qui est très véritable, consiste tout le fruict que je tire des livres... I'en jouis, comme les avaricieux des tresors, pour sçavoir que j'en jouiray quand il me plaira... Ils sont à mon côté pour me donner du plaisir à mon heure...

Chez moi, je me destourne un peu plus souvent à ma librairie... Là je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un aultre, sans ordre et sans desseing, à pieces descousues...

Les livres ont beaucoup de qualitez agréables à ceulx qui les sçavent choisir...

(*Essais.*)

MONTEIL (Amans-Alexis)

J'ai lu tous les livres qui me sont tombés sous la main...

... Quant aux livres d'un prix élevé, rien de plus magnifique : les planches en étaient revêtues de velours et d'autres étoffes de soie, ou d'un beau cuir empreint des ornements les plus exquis... Le dedans répondait à de si précieux enrichissements... Soit dit à la gloire de notre siècle, jamais l'art d'écrire les livres, jamais l'art d'en

peindre les miniatures, les ornements, les bordures, les dentelles... n'a été porté à un si haut point...

Souvent, en se promenant au milieu de tous ses livres, il disait : celui-ci vaut tant, celui-là tant, cet autre tant... Mes amis, un homme comme moi doit bien vendre ses livres ou les garder. Voilà, ajouta-t-il en tirant deux grands volumes d'un étui brodé de rubis et de perles, un Saint-Augustin qui me paiera la ferme que je viens d'acheter. Il ne sortira pas de ma boutique à moins de 1,000 livres...

(*Histoire des Français de divers Etats.*)

MONTESQUIEU

Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui, que l'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses...

Dans les livres, on trouve les hommes meilleurs qu'ils ne sont : amour-propre de l'auteur, qui veut toujours passer pour plus honnête homme en jugeant en faveur de la vertu. Les auteurs sont des personnages de théâtre...

A quoi bon faire des livres pour cette petite terre, qui n'est guère plus grande qu'un point?...

L'étude a été pour moi le souverain remède contre les disgrâces de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé.

(*Pensées.*)

MOURAVIT (Gustave)

L'amour des livres ! mais ce goût saurait-il naître ailleurs que dans les grandes âmes ? N'est-il pas un heureux pri-

vilége des plus nobles natures, et, « sous un autre nom, l'amour de la justice et de la vérité? » N'est-il pas aussi un élément pur du bonheur présent, le maître des plus douces vertus, la source de ces aspirations infinies vers le vrai bien, vers les futures béatitudes, vers les ineffables clartés de l'avenir, dont les lueurs anticipées brillent parfois à nos yeux dans ce délicieux commerce avec le livre?

(*Le Livre.*)

MUNARET (Dr)

La lecture des mauvais livres ne fait qu'allonger sans fin le chemin de la science.

(*Impressions de Lecture.*)

NAUDÉ SAINT-MAURICE

Nous ne cherchons dans les livres que l'esprit ou le génie que nous croyons avoir.

(*Réflexions morales.*)

Voyez *Cicéron*.

NODIER (Charles)

... L'innocent bonheur du bibliomane, bonheur qui repose sur des puérilités charmantes, dont il ne faut pas se moquer. Malheur à l'homme au cœur sec qui lui disputerait cette joie, surtout quand il n'en a plus d'autre!... D'ailleurs, une manie n'est pas le signe d'une organisation

vulgaire, quand elle s'attache au produit de l'intelligence et du génie. C'est une touchante, et noble, et respectable préoccupation des esprits distingués...

Le bibliophile est un homme doué de quelque esprit et de quelque goût, qui prend plaisir aux œuvres du génie, de l'imagination et du sentiment. Il aime cette muette conversation des grands esprits qui n'exige pas de frais de réciprocité, que l'on commence où l'on veut, que l'on quitte sans impolitesse, qu'on renoue sans se rendre importun; et de l'amour de cet auteur absent, dont l'artifice de l'écriture lui a rendu le langage, il est arrivé, sans s'en apercevoir à l'amour du symbole matériel qui le représente. Il aime le livre, et il se plaît à orner ce qu'il aime...

Le bibliophile sait choisir ses livres; le bibliomane les entasse...

Après le plaisir d'avoir des livres, le plaisir d'en parler.

Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas; du bibliophile au bibliomane, il n'y a qu'une crise.

NOEL (Eugène)

Si vous n'avez jamais lu à la campagne, devant votre cheminée, au milieu des bruits étranges du dehors, je doute que vous puissiez savoir jusqu'à quel point un livre peut s'emparer de l'âme.

S. N*** prieur de Saint-Yon

Un bon Livre ne perd rien de son mérite pour être calomnié par des envieux, ou négligé par des ignorans.

Il n'a pas besoin de protection ni de l'assistance des Puissances de la Terre : il se protége par lui-même...

La Science est la nourriture de l'Ame, de même que l'Aliment est ce qui fait subsister le Corps...

Il y a peu de Livres où l'on puisse mettre un nom particulier d'Auteur sans blesser la vérité, puisqu'il n'y en a point qui soit l'ouvrage d'un seul...

Il y a des gens qui voudraient qu'un Auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé, autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau; il vaudrait autant qu'on l'accusât de se servir des mots anciens, car toutes les bonnes Maximes sont dans le Monde; il ne s'agit que de les bien appliquer.

La plupart des Livres sont semblables à ces Païs déserts où il faut faire trente lieuës pour trouver un Clocher, ou un lieu pour se reposer.

(*Plagiairiana.* — Préface.)
Voir *J.-L. Mabire.*

OFFROY (Victor)

Chacun a son livre de prédilection : le mien, c'est la nature. Je l'aime parce qu'il est simple et vrai, et, quand je veux écrire, c'est chez lui que je prends mes sujets...

Penser, lire, écrire, c'est vivre avec soi-même, c'est exercer son esprit, épancher son cœur, et créer avec son âme. Ovide, chez les Sarmates, charmait son exil par les lettres. « Donnez-nous une plume, un livre, disaient Silvio Pellico et Andryane sous les plombs de Venise, et nous vous pardonnons nos fers. »

Un bon livre est un ami de tous les temps, de tous les

lieux; il nous récrée, nous instruit, nous console; il nous accompagne dans la solitude, dans nos voyages, dans nos veilles; il nous conseille, adoucit nos maux, éclaire notre raison, mûrit notre intelligence, et nous rend meilleur en nous rendant plus sage.

Mais ce bon livre est rare dans notre époque...

(*Mes derniers Loisirs*, et Préface des *Vieux Péchés*, par Al. Toupet.)

OMAR

Brûlez toutes les bibliothèques, car ce livre (le Koran) renferme tout ce qu'elles ont de précieux.

OVIDE (Publius Ovidius Naso)

... Toi, tu m'apportes la consolation; tu es la quiétude dans mes soucis, le remède à mes maux...

Tels livres ne plaisent qu'après la mort des auteurs; l'Envie a coutume de mordre et de blesser les vivants.

OXENSTIERN (axel, comte de)

Il en est de certains savans comme d'un bel et bon livre, mais chargé de tant de poussière qu'on a de la répugnance à l'ouvrir, de peur de se salir les mains.

(*Pensées.*)

PANDOLFINI (Ange)

... A ces dépenses non nécessaires, mais qui ne se font pas sans quelques raisons, on peut encore ajouter les dé-

penses consacrées à des plaisirs et à des délassements de bonne compagnie, sans lesquels, toutefois, on peut vivre bien et honnêtement, comme à posséder de bons livres, de nobles coursiers et de riches tapisseries.

(*Traité du Gouvernement de la Famille.*)

PASCAL (Blaise)

Les meilleurs livres sont ceux que chaque lecteur croit qu'il aurait pu faire; la nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune... Je hais les mots d'enflure.

PASQUIER (Estienne)

... De sorte qu'étant maintenant réduit en ma chambre, voici l'économie que j'y garde. J'ai d'un côté mes livres, ma plume et mes pensées; d'un autre, un bon feu, tel que pouvait souhaiter Martial, quand, entre les félicités humaines il y mettait ces deux mots : *focus perennis*. Ainsi me dorlotant de corps et d'esprit, je fais de mon étude une étuve, et de mon étuve une étude; et en l'un et l'autre sujet je donne ordre qu'il n'y ait aucune fumée: au demeurant, étude de telle façon composée, que je ne m'asservis aux livres, ains les livres à moi. Non que je les lise de propos délibéré pour les contredire; mais tout ainsi que l'abeille sautelle d'une fleur à autre, pour prendre sa petite pâture dont elle forme son miel, aussi lis-je ores l'un, ores un autre auteur, comme l'envie m'en prend, sans me lasser, ou opiniâtrement harasser en la

lecture d'un seul : car autrement ce ne serait plus étude, ains servitude pénible. Ainsi mûrissant par eux mes conceptions, tantôt assis, tantôt debout, ou me promenant, leurs auteurs me donnent souvent des avis auxquels jamais ils ne pensèrent, dont j'enrichis mes papiers...

(*Lettre à Achille de Harlay.*)

Voir le *Marquis de Gaillon.*

PATIN (Guy)

V. C. R. passe toute sa vie à ce qu'on appelle vulgairement *bouquiner*, c'est-à-dire à chercher de vieux livres. Il est habile dans la connaissance des meilleures Editions ; il vous marque parfaitement bien la différence qu'il y a des unes aux autres ; il n'en ignore point le prix. Sa science s'étend jusqu'à la généalogie des Livres. « Un tel Autheur, dit-il, relié en maroquin, lavé et réglé, et à double tranche-fil, vient de M***, qui l'avait acheté tant ; je l'ai eu de sa défroque pour la moitié. » On vient d'imprimer un ancien Historien avec des Nottes et des Commentaires très-curieux et très-instructifs. V. C. R. n'en veut point ; il ne demande que l'ancienne édition, quoiqu'il sache bien qu'il n'y trouvera point les augmentations que porte la nouvelle. V. C. R. est-il *sçavant?* Non ; il est seulement *Brocanteur.*

(*Lettres.*)

PEIGNOT (Gabriel)

Cette dénomination (de *bibliophile*) convient à toute personne qui aime les livres... La vraie philosophie, gui-

dée par le goût, doit toujours déterminer le choix du bibliophile dans ses acquisitions. Entasser les livres sans discernement n'est pas prouver qu'on les aime. Ce n'est donc pas celui qui a le plus de livres, mais celui qui possède les meilleurs, qui mérite le titre de bibliophile... Il nous semble que le titre de bibliophile ne doit appartenir qu'à celui qui aime les livres comme on doit les aimer, et non à celui qui a la manie de vouloir tout envahir, ou dont la passion s'égare dans des recherches d'ouvrages, rares à la vérité, mais la plupart du temps inutiles, et qu'un simple caprice fait parfois centupler de valeur.

(*Dictionnaire raisonné de Bibliologie.*)

PELLICO (Silvio)

... Puis je me pris à revoir les antiques pages que j'eus pour douces amies dans mes veilles.

Et souvent sur des livres poudreux je vais posant ma main tremblante, et je les ouvre, et il me semble retourner aux jours studieux de ma jeunesse, et les larmes coulent! Et je trouve les marques que dans mes livres j'ai posées, là où avec mon esprit je m'attachais profondément, là où sur les hautes pensées d'un auteur aimé je faisais un commentaire de vérité ou d'erreur.

Cependant c'est avec un esprit différent que je vous revois, ô livres tant aimés de mes premiers jours! Je suis poète; mais éteint est en moi le désir de me prosterner, idolâtre, devant les Homères. Si en feuilletant leurs écrits je soupire encore, ce n'est plus par la magie de leurs

grands pensers : plus d'un livre m'est cher, et pourtant en lui rarement c'est lui que je cherche ; je m'y cherche moi-même.

(*Les Passions*, poésie. Traduction F. F.)

Voir *Victor Offroy*.

PETIT-SENN (J.)

A l'auteur qui fait aimer ses livres je préfère celui qui s'y fait aimer.

Il est des souvenirs préférés qui s'offrent d'abord à notre mémoire ; ainsi nos livres favoris s'ouvrent d'eux-mêmes aux pages bien-aimées.

Un sot mis avec luxe est un mauvais livre doré sur tranche.

Il est des écrivains profonds à la manière des puits : au fond de tous deux il n'y a que de l'eau claire.

Ne nous étonnons point de la prospérité des méchants et des malheurs du juste, car la vie est un livre où les *errata* sont après la fin.

(*Bluettes et Boutades*.)

PÉTRARQUE (François)

On me croit trop solitaire à Vaucluse, parce qu'on ignore mes ressources. On m'y croit sans amis ; j'en ai pourtant, et gens de tous les pays, de tous les siècles, distingués à la guerre, dans la magistrature et dans les lettres, aisés à vivre, toujours à mes ordres. Je les fais venir quand je veux ; je les renvoie de même : ils n'ont jamais d'humeur, et répondent à toutes mes questions.

Les uns font passer en revue devant moi tous les événements des siècles passés; d'autres me dévoilent les secrets de la nature; ceux-ci m'apprennent à bien vivre et à bien mourir; ceux-là chassent l'ennui par leur gaîté, et m'amusent par leurs saillies. Il y en a qui disposent mon âme à tout souffrir, à ne rien désirer, et me font connaître à moi-même : en un mot, ils m'ouvrent la porte de tous les arts et de toutes les sciences; je les trouve dans tous mes besoins.

Pour prix de si grands services, ils ne me demandent qu'une chambre bien fermée, dans un coin de ma petite maison, où ils soient à l'abri de leurs ennemis. Enfin, je les mène avec moi dans les champs, dont le silence leur convient mieux que le tumulte des cités...

(*Lettre IV.*—Trad. de M. Paccard.)

Il est vray qu'on voit de certaines gens qui croyent sçavoir tout ce qui est écrit dans les Volumes qu'ils gardent à la maison. Et, lorsqu'on tombe sur quelque discours qui a esté traité par quelque grand homme : « J'ai, « disent-ils, ce livre dans mon étude, » croyant que cela suffit...

Mais il faut prendre une autre route que tu ne fais pour tirer quelque gloire de tes Livres; c'est de les bien connoistre, et non pas seulement de les avoir. Il faut les commettre à ta mémoire plutost qu'à ta Bibliothèque, et les renfermer dans ta teste, et non pas dans un Armoire.

(*Des Livres et des Bibliothèques.* Entretien XXXVII.—
Trad. de M. de Grenaille.)

Egregios cumulare libros, præclara supellex;
Ast unum utilius volvere sæpe librum.

PIEDAGNEL (Alexandre)

... Quoi de meilleur, en effet, qu'un bon livre pour la nourriture et la joie de l'esprit? En le lisant, aux heures de fatigue morale, on se sent réconforté, on oublie ses déceptions, ses ennuis; le calme bienfaisant peu à peu renaît au fond de l'âme, l'œil s'éclaire, le front se déride, et le sourire alors refleurit sur les lèvres. Aimons-les donc, ces compagnons fidèles, ces amis « froids et sûrs, » selon l'expression de l'auteur des *Contemplations*. Oui, sans doute, froids au premier abord; mais, dès que les yeux charmés ont retrouvé les pages préférées, comme ils s'animent, ces chers hôtes du foyer, comme ils parlent, comme ils réchauffent l'esprit, un instant engourdi par la prose de la vie, sèche, glaciale, envahissante!...

Nous sommes à la merci du morose hiver!... et maintenant, n'est-il pas vrai? durant les longues veillées, en face des tisons rougis qui craquent et pétillent, oublieux des soucis du jour, on se plaît à relire un *vrai* livre, tout en écoutant la chanson de la bouilloire ou celle du grillon familier.

(*Une Résurrection littéraire. — Etude sur Vauquelin de la Fresnaye.*)

PIERQUIN, DE GEMBLOUX

Un livre est criminel lorsqu'il agite au lieu de calmer.

Méfiez-vous des livres faits par des jeunes gens, et recherchez avidement ceux des vieillards. Votre esprit y gagnera autant que votre cœur.

Un livre de pensées est un parterre où l'esprit ne cueille que les fleurs qui lui conviennent.

Il est bien rare qu'un mauvais livre n'ait point un mérite quelconque pour un homme instruit.

Il n'y a que les sots qui ne rencontrent que de mauvais livres.

Pour bien parler, lisez ceux qui écrivent bien.

Il y a une foule de gens qui connaissent beaucoup de livres, et n'en savent pas un.

(*Pensées et Maximes.*)

PIERRE-LE-VÉNÉRABLE

Abbé de Cluny

... Appelle donc à son aide (de la méditation) une pieuse lecture. Ranimé par cette lecture, ferme le livre, et médite ce que tu viens de lire : c'est un puissant secours...

Prends une plume... grave sur des pages les lettres divines, et sème sur le papier la parole de Dieu. Quand la moisson sera mûre, je veux dire le livre achevé, que les fruits multipliés de la saine nourriture nourrissent les lecteurs...

Tout ce que la lecture de tes livres abaissera d'orgueil, vaincra de luxure, apaisera de colère, calmera d'avarice, amènera de repentir ou de conversion, sera autant de moissons célestes amassées par tes soins...

(*Lettre à un Religieux.*)

PIRMEZ (OCTAVE)

La pensée, c'est la vie; la page d'un livre doit être vivante comme la prairie.

Les livres qui nous paraissent les plus froids sont souvent les plus passionnés.

Un amer sourire contracte les lèvres de l'envieux qui ouvre un livre nouveau.

(*Feuillées.*)

PIXÉRÉCOURT (GUILBERT DE)

Un livre est un ami qui ne change jamais.

(*Inscrit à l'entrée de sa Bibliothèque* :)

Tel est le triste sort de tout livre prêté :
Souvent il est perdu, toujours il est gâté.

PLINE L'ANCIEN

Multum legendum est, non multa...

In bibliothecis loquuntur defunctorum immortales animæ.

Nullum librum tam malum esse, qui non aliquâ ex parte prosit.

(Il faut lire souvent, mais pas beaucoup de livres...

Dans les bibliothèques parlent des morts les âmes immortelles.

Il n'y a aucun livre si mauvais qu'il soit, dans lequel il n'y ait quelque chose de bon).

PLINE LE JEUNE

Il faut choisir les meilleurs livres dans chaque genre, et s'attacher à lire beaucoup de choses...

Mecum tantum et cum libellis loquor. O rectam, sinceramque vitam ! O dulce otium, honestamque omni negotio pulchrius !

(Je m'entretiens seulement avec moi et avec mes livres. O vie raisonnable et pure ! O doux loisir, et honnête, et quasi meilleur que toute occupation !)

(*Lettres.*)

PLUTARQUE

Les livres sont les organes et les instruments de la science. C'est par le moyen des livres que les lois se sont conservées ; c'est dans les livres que les grands capitaines se sont formés, que les philosophes ont appris la sagesse, enfin que nous apprenons nos devoirs et les règles d'une bonne conduite...

Ne lire de sages écrits que pour en admirer le style, c'est ne s'attacher qu'à la couleur et à l'odeur des plantes salutaires, et en négliger, en méconnaître les vertus.

PONTGIBAUD (Le Comte de)

La lecture, qui fait l'ornement de notre esprit, nuit quelquefois à son originalité.

L'étude a pour effet d'élargir indéfiniment les horizons de notre existence.

Par elle, nous vivons : dans le passé, d'une manière plus intéressante encore que dans le présent ; dans l'avenir, par la conjecture et par la pondération lumineuse des choses révélées ; dans la hauteur et dans les profondeurs, par une pénétration infiniment subtile...

La conversation la plus commode est celle qu'on tient avec un livre : — dès qu'il vous fait bailler, on le ferme et tout est dit.

Quel est l'ami, si familier qu'il soit, qu'on puisse congédier aussi à point?

(*Chemin faisant.*)

POSTEL (L'abbé V.)

Il n'est point de lieu dans l'univers où les livres soient honorés comme à Rome, où l'on rencontre autant de magasins de librairie, de papeterie, de gravures, de bouquins de toutes sortes. Des ventes de bibliothèques magnifiques sont journellement affichées sur les murs de chaque quartier, et les acheteurs se trouvent.

PRÉVOST-PARADOL (Lucien-Anatole)

Salut, lettres chéries, douces et puissantes consolatrices ! Depuis que notre race a commencé à balbutier ce qu'elle sent et ce qu'elle pense, vous avez comblé le monde de vos bienfaits ; mais le plus grand de tous, c'est la paix que vous pouvez répandre dans nos âmes. Vous êtes comme ces sources limpides, cachées à deux pas du chemin, sous de frais ombrages ; celui qui vous ignore continue à marcher d'un pas rapide, ou tombe

épuisé sur la route; celui qui vous connaît accourt à vous, rafraîchit son front et rajeunit en vous son cœur. Vous êtes éternellement belles, éternellement pures, clémentes à qui vous revient, fidèles à qui vous aime. Vous nous donnez le repos, et si nous savons vous adorer avec une âme reconnaissante et un esprit intelligent, vous y ajouterez par surcroît quelque gloire. Qu'il se lève d'entre les morts et qu'il vous accuse, celui que vous avez trompé!

(*Essais de Politique et de Littérature.* — *Étude sur Lucrèce.*)
Voir *Cuvillier-Fleury.*

Le lieutenant-colonel Staaf, dans sa *Littérature française*, donne à ce morceau le titre de : *Invocation aux Lettres.*

RABELAIS (François)

... Tant y ha que, en leage ou je suys, j'ay esté contrainct d'apprendre les lettres Grecques, lesquelles je n'avoys contemnées comme Caton, mais je n'avoys eu loisir de comprendre en mon jeune eage. Et voulentiers me delecte à lire les Moraulx de Plutarche, les beaulx Dialogues de Platon, les Monumens de Pausanias, et Anticquitez de Atheneus, attendant l'heure que il plaira a Dieu mon createur m'appeler, et commender yssir de ceste terre...

(Voir *Charles Fontaine.*)

RAIBERTI

Les professeurs de rhétorique sont payés pour faire composer par leurs écoliers des philippiques et des élé-

gies contre le prétendu vandalisme d'Omar; quant à moi, je recommande l'exemple de ce grand homme à toutes les personnes de sens...

Les bibliothèques m'inspirent une tristesse mêlée de terreur : elles me font l'effet de vastes nécropoles où dorment entassés les plus insignes fous de l'univers; plus elles sont grandes, plus mon cœur se serre et se sent pris de compassion pour les malheureux possédés de la monomanie de tout savoir. Pauvres bêtes sans queue! Etudiez, lisez, lisez; faites comme la grenouille qui veut devenir un bœuf; après avoir usé vos yeux et votre santé à déchiffrer la vingtième partie des volumes rassemblés dans cette salle grande comme une église, vous vous apercevrez que vous êtes devenus tout au plus de vieux ânons.

RANTZAU (Henry)

Gentilhomme danois, fondateur de la grande Bibliothèque de Copenhague.

Salvete, aureoli mei libelli,
Meæ deliciæ, mei lepores !
Quam vos sæpè oculis juvat videre,
Et tritos manibus tenere nostris !
Tot vos eximii, tot eruditi,
Prisci lumina sæculi et recentis,
Confecere viri, suasque vobis
Ausi credere lucubrationes,
Et sperare decus perenne scriptis;
Neque hæc irrita spes fefellit illos.

(Je vous salue, ô livres miens enrichis d'or, mes délices, mes charmes! combien souvent j'ai envie d'avoir les yeux sur vous, et de vous tenir tournés entre mes mains! Tant d'hommes supérieurs, lumières du siècle passé et du siècle présent, tant d'érudits vous ont confectionnés; ils ont été assez hardis pour vous confier le fruit de leurs veilles, et espérer une gloire durable pour leurs écrits... et cette espérance, non stérile, ne les a pas trompés!)

RENOUARD (Antoine-Augustin)

Ma bibliothèque fut commencée en 1778 avec le premier écu que me donna mon père, et dont je fis usage pour acheter un Horace; j'avais alors treize ans.

RHENANUS (Beatus)

... Itaque Tertulliani libros secum attulit, quos ab illo paulò post apud Basileam agens, accepi non minori gaudio quam si gemmas mihi misisset.

(Il apporta donc avec lui les livres de Tertullien, que peu après il dirigea sur Bâle, et que je reçus avec une joie non moins grande que s'il m'eût envoyé des pierreries.)

(*In præfatione ad Stanislaum Turcum.*— Il finit de lui narrer la trouvaille qu'il vient de faire des livres de Tertullien. 1520.)

Voir *Arétin*.

RICHARD, DE BURY.

Hi sunt magistri qui nos instruunt, sine virgis et ferulis, sine cholera, sine pecunia. Si accedis, non dormiunt; si inquiris, non se abscundunt; non obmurmurant, si oberres; cachinnos nesciunt, si ignores...

(Ils sont les maîtres qui nous instruisent, sans verges ni férules, sans humeur, sans dépense. Si vous les approchez, ils ne dorment pas; si vous les cherchez, ils ne se cachent point; ils ne murmurent point, si vous bronchez; si vous ignorez, ils ne se moquent point...)

... O Dieu des Dieux de Sion, quel torrent de plaisirs a réjoui notre cœur toutes les fois que nous avons visité Paris, le paradis du monde!... Dans cette cité est la serre chaude de l'esprit; là sont des bibliothèques dans des cellules embaumées d'aromates intellectuels; là fleurissent toutes sortes de volumes... C'est là qu'en vérité, ouvrant notre trésor et déliant les cordons de notre bourse, nous avons répandu l'argent d'un cœur joyeux, pour racheter et arracher à la poussière et à la fange des livres inestimables.

(*Philobiblion.*)

RIGAUD (A. F.)

Les grandes phrases servent de préambule à la plupart des livres qui paraissent aujourd'hui.

C'est une enseigne qui prouve leur mérite, à peu près comme les comptoirs d'acajou garantissent la probité des marchands et la bonté des marchandises.

RIGAULT (Hippolyte)

... Voilà les sentiments qu'éveille dans le cœur l'amour des vieux volumes. Admirable passion qui est plus qu'un plaisir, qui est presque une vertu. Aussi qu'il est doux de s'y abandonner! qu'il est doux de partir le matin du logis comme pour une conquête! et qu'il l'est plus encore d'y rentrer tout chargé de dépouilles opimes! On raconte son bonheur, qu'on appelle son adresse; on compte ses prisonniers avec un air vainqueur; on les range un par un sur de modestes rayons; ils seront aimés, choyés, dorlotés, malgré leur indigence, comme s'ils étaient vêtus d'or et de soie.

(*Les Quais de Paris.*)

RIVAROL (Antoine, Comte de)

On ferait souvent un bon livre de ce qu'on n'a pas dit, et tel édifice ne vaut que par ses réparations...

Les titres de la plupart des livres ne sont qu'un prétexte pour le génie.

(*Pensées.*)

ROLAND (Mme Marie-Jeanne)

... Je ne me suis jamais souvenue d'avoir appris à lire; j'ai ouï dire que c'était chose faite à quatre ans,... et que

dès lors il n'avait plus été besoin que de ne pas me laisser manquer de livres. Quels que fussent ceux qu'on me donnait ou dont je pouvais m'emparer, ils m'absorbaient tout entière, et l'on ne pouvait plus me distraire que par des bouquets... Sous le tranquille abri du toit paternel, j'étais heureuse dès l'enfance avec des fleurs et des livres.... dans l'étroite enceinte d'une prison,... j'oublie l'injustice des hommes... avec des livres et des fleurs.

... J'y avais remarqué une cachette (dans l'atelier de son père) où l'un des jeunes gens mettait des livres...

Je lus ainsi beaucoup de voyages,... quelques théâtres... et le Plutarque de Dacier. Je goûtai ce dernier ouvrage plus qu'aucune chose que j'eusse encore vue... Plutarque semblait être la véritable pâture qui me convînt...

Mon père se plaisait à me faire de temps en temps le cadeau de quelques livres, puisque je les préférais à tout...

(*Mémoires.*)

ROMEY (Charles)

Peu de lecteurs voient dans les bons livres tout ce qu'il y a. Les sots ne sauraient y voir l'esprit : il leur échappe comme la finesse des traits aux myopes.

(*Hommes et Choses de divers temps.*)

ROUCHER (Jean-Antoine)

Je n'oublierai jamais ces jours de mon enfance, où, me menant avec vous dans des promenades solitaires,

vous m'entreteniez du génie précoce de Pascal et du Tasse, et me faisiez lire la vie de ces deux grands hommes... Je n'oublierai jamais qu'à ces premières lectures, vous fîtes bientôt succéder celle de *Télémaque* et de la *Jérusalem délivrée*. Quel charme je trouvai à ces deux ouvrages !

(*Les Mois*. Dédicace à son père.)

ROURE (Le Marquis du)

L'imprimerie, une fois découverte, s'enrichit, se polit tout d'un coup singulièrement... Ce n'est pas ici le lieu d'en parler avec détail; mais, honneur, gloire et reconnaissance, mille fois, au paisible triumvirat qui, pour toujours, établit, entre les intelligences, des voies rapides et sûres, d'une extrémité de la terre à l'autre!

(*Analectabiblion.*)

ROUSSEAU (Jean-Jacques)

L'abus des livres tue la science : croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre...

Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorants. De tous les siècles de la littérature, il n'y en a point où on lut tant que dans celui-ci, et point où l'on fut moins savant...

J'ai fait des livres, il est vrai; mais jamais je ne fus un *livrier*.

SAADI

En une année heureuse entre les deux fêtes, — la six cent cinquante cinquième, — ce livre, qui est un trésor de pierreries, a été achevé. — Aie du respect pour ce livre, vertueux et intègre lecteur...

Chaque feuille d'un arbre vert, aux yeux d'un homme éclairé, — est le feuillet du livre qui enseigne la connaissance du Créateur...

SABATIER, DE CASTRES (Antoine)

Nous n'étalerons point les avantages qui naissent en foule de la lecture : il suffit de dire qu'elle est indispensable pour orner l'esprit et former le jugement; sans elle le plus beau naturel se dessèche et se fane...

La multitude des livres est le seul moyen d'en éviter la perte ou l'entière destruction. C'est cette multiplicité qui les a préservés des injures des tems, de la rage des tyrans, du fanatisme des persécuteurs, des ravages des barbares, et qui en a fait passer, au moins une partie, jusqu'à nous, à travers les longs intervalles de l'ignorance et de l'obscurité...

La multitude prodigieuse des livres est parvenue à un tel degré que, non-seulement il est impossible de les lire tous, mais même d'en savoir le nombre et d'en connoître les titres. « On ne pourroit pas lire tous les livres, dit un auteur du dernier siècle, quand même on auroit la conformation que Mahomet donne aux habitans de son para-

dis, où chaque homme aura 70,000 têtes, chaque tête 70,000 bouches, et chaque bouche 70,000 langues, qui parleront toutes 70,000 langages différents. »

Un livre est bon quand il n'a que peu de défauts, *optimus ille qui minimis urgetur vitiis.*

(*Dictionnaire de Littérature.*)

SABINUS (Georgius)

Haud secus ad duro fugitivos carcere servat
Vestra catenatos bibliotheca libros.
Quid mirum, si nulla viget doctrina? Colendi
Doctrinæ auctores hîc ubi vincula gerunt.

(Les livres fugitifs, votre bibliothèque les garde enchaînés et non autrement que dans une dure prison. Quoi d'étrange, si nulle doctrine n'est en vigueur ? Là, les auteurs de la doctrine à cultiver portent des chaînes !)

(*Sur les Bibliothèques enchaînées des Moines.*)

SACY (Sylvestre de)

Le goût des livres, quand il n'est pas la passion d'une âme honnête, élevée et délicate, est le plus vain et le plus puéril de tous les goûts...

C'est par l'amour des lettres qu'il faut être conduit à l'amour des livres...

Tant qu'on n'a pas trouvé précisément l'exemplaire qu'on veut, l'exemplaire sans tache, pur et frais, comme un livre d'hier relié par Boyer, Dusseuil, Padeloup ou De-

rome, on se passe de l'ouvrage.— Comment! vous n'avez pas un Racine? — Hélas! non. Voilà trente ans que j'en cherche un. J'aurai la douleur, je crois, de mourir sans avoir trouvé celui que je veux. — Mais toutes les boutiques de libraires regorgent de Racines! — Pour vous, oui ; pour moi, je n'en veux qu'un, et celui que je veux, il est introuvable...

C'est un très-grand et très-légitime plaisir de regarder d'un œil d'amateur les beaux volumes que l'on possède, de les ranger, de les manier, de les épousseter; ces jouissances délicieuses, je les permets au bibliophile, pourvu qu'il lise ou qu'il ait l'intention de lire... Le bibliophile odieux, c'est celui qui achète brutalement des livres qu'il ne lit jamais.

... Les possesseurs de ces deux bibliothèques en ont joui sagement. Ce n'était pas pour eux un meuble de luxe, une vaine décoration d'appartement. Ils aimaient les beaux livres, mais ils les aimaient pour les lire; ils en paraient leur esprit, ils en nourrissaient leur cœur. Dans ces livres, ils avaient cherché et trouvé ce qui est le véritable fruit des livres : la tranquillité de l'âme, le goût d'une vie simple, modeste et cachée. Tâchons d'être bibliophiles aux mêmes conditions qu'eux !

(*Catalogue des Livres de la bibliothèque de feu M. de Bure.*)

SAINTE-BEUVE (CHARLES-AUGUSTIN)

Le goût des livres a ses bizarreries et ses replis à l'infini, comme toutes les avarices. Les tours malicieux, les

ruses, les rivalités, les inimitiés même qu'il engendre, ont quelque chose de surprenant et de marqué d'un coin à part.

SAINT-EVREMONT

L'étude est la plus solide nourriture de l'esprit... C'est le grand livre du monde qui apprend le bon usage des autres livres, et qui peut faire d'un homme savant un homme aimable et utile à la société.

SAINT-MARTIN (Louis-Claude de)

Il y a de bonnes raisons pour que les livres des savants et des littérateurs l'emportent sur les miens : 1° ils sont mieux faits, et, dans le vrai, leurs auteurs ont grand besoin de suppléer par la forme à ce qui manque au fond de leurs productions; 2° leurs ouvrages doivent faire fortune plus que les miens, parce qu'ils songent plus que moi à travailler pour ce monde-ci, attendu que je ne travaille que pour l'autre.

Le monde m'a repoussé à cause de l'obscurité et de l'imperfection de mes livres. S'il s'était donné la peine de me scruter profondément, peut-être aurait-il goûté mes livres à cause de moi, ou plutôt à cause de ce que la Providence a mis en moi.

SALDEN (Guill.)

Lectio prima placet, necnon repetita placebit.

(Une première lecture plaît ; la seconde ne déplaira pas.)

SAND (George)

... Je connais peu de plaisirs aussi doux, aussi soutenus, aussi attachants que celui d'avoir les mains occupées d'un travail quelconque, pendant qu'une voix amie (sonore ou voilée, qu'importe !) vous fait entendre simplement, sans emphase et sans prétention, un beau et bon livre.

(*Autour de la Table.* I.)

SANIAL-DUBAY (J.)

Il en est des livres comme des hommes ; les bons deviennent plus rares de jour en jour...

Les gros livres sont l'écueil des écrivains et le fléau des lecteurs...

Si l'esprit usait des livres comme le corps use des alimens, il n'en prendrait et n'en retiendrait que ce qui serait propre à le nourrir et à le fortifier.

(*Pensées sur l'Homme, le Monde et les Mœurs.*)

SAY (Jean-Baptiste)

Il vaut mieux lire deux fois un bon ouvrage, qu'une seule fois un mauvais...

Quand on sort de lire les Vies de Plutarque, on est fier d'être homme. Lorsqu'on sort de lire les Maximes de La Rochefoucauld, on en est honteux.

(*Petit volume, contenant quelques aperçus des hommes et de la société.*)

SCALIGER (Joseph)

Pour une parfaite bibliothèque, il faudrait avoir six grandes chambres...

Amis, voulez-vous connaître un des grands malheurs de la vie ? Eh bien ! vendez vos livres !

Celui-là qui veut connaître en un seul bloc toutes les misères d'ici-bas, qu'il vende ses livres : *Bibliothecam vendat !* — (*Variante par J. Janin.*)

SCOTT (Walter)

Ces petits elzevirs sont les trophées de maintes promenades que j'ai faites, le soir comme le matin, dans Cowgate, Canongate, le Bow et Sainte-Mary's Wynd, en un mot, partout où il se trouvait des troqueurs, des revendeurs, des trafiquants en choses rares et curieuses. Que de fois j'ai marchandé jusqu'à un demi-sou, de crainte qu'en accordant trop aisément le prix qu'on me demandait, je ne fisse soupçonner la valeur que j'attachais à l'ouvrage ! Que de fois j'ai tremblé que quelque passant ne vînt se mettre entre moi et ma prise ! Que de fois j'ai regardé le pauvre étudiant en théologie, qui s'arrêtait pour ouvrir un livre sur l'étalage, comme un amateur rival ou un libraire déguisé ! Et puis, monsieur Lowel, quelle satisfaction de payer le prix convenu et de mettre le livre dans sa poche, en affectant une froide indifférence tandis que la main frémit de plaisir ! Quel bonheur

d'éblouir les yeux de nos rivaux plus opulents en leur montrant un trésor comme celui-ci (ouvrant un petit livre enfumé, du format d'un livre d'heures), de jouir de leur surprise et de leur envie, en ayant soin de cacher sous un voile mystérieux le sentiment de son adresse et de ses connaissances supérieures! Voilà, mon jeune ami, voilà les moments de la vie qu'il faut marquer d'une pierre blanche, et qui nous payent des peines, des soins et de l'attention soutenue, que notre profession exige plus que toutes les autres!

SÉNÈQUE

La lecture est l'aliment de l'esprit. Elle le délasse des fatigues de l'étude, quoiqu'elle soit une étude elle-même...

Thesauros oportet esse non libros...

Otium sine litteris, mors est et vivi hominis sepultura.

(Vous vous plaignez de la disette des livres; il n'importe pas d'en avoir beaucoup, mais d'en avoir de bons. La multitude des livres n'est propre qu'à distraire l'esprit. Ne pouvant en lire autant que vous pouvez en acquérir, n'en acquérez qu'autant que vous en pouvez lire...)

Non multa parum, sed pauca multum legenda.

SERRES (Olivier de) Sr Du PRADEL

Notre gentilhomme estant dans la maison se pourmenera sous la guide de ses livres, par la terre, par la mer, par les royaumes... ayant les cartes devant les yeux, lui montrant à l'œil les situations.

(*Le Théâtre d'Agriculture.*)

SÉVIGNÉ (MARIE DE RABUTIN-CHANTAL MARQUISE DE)

Tant que nous aurons des livres, nous ne nous pendrons pas (Voir le *Marquis de Gaillon*)...

J'ai apporté ici (aux Roches) quantité de livres choisis; je les ai rangés ce matin : on ne met pas la main sur un, tel qu'il soit, qu'on n'ait envie de le lire tout entier; toute une tablette de dévotion, et quelle dévotion! Bon Dieu! quel point de vue pour honorer notre religion! l'autre est toute d'histoires admirables; l'autre de morale; l'autre de poésies, et de nouvelles, et de mémoires. Les romans sont méprisés, et ont gagné les petites armoires...

... pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais, que de ne point aimer à lire.

(*Lettres.*)

SORBIÈRE (SAMUEL)

... Mais si vous aviez veu comme moy la manière de la quelle il (de Saumaise) compose ses livres, la négligence qu'il apporte, le bruit que l'on fait tout à l'entour de luy, et les distractions parmy lesquelles il escrit sans aucune meditation, vous excuseriez bien plustost les défauts qui se glissent dans ses ouvrages. Il les commence sans qu'il en ayt fait le projet, ny tracé de dessein. Les pensées luy naissent au bout de la plume les unes après les autres. Il les couche sur le papier comme elles luy viennent, et

ne relit jamais ses escritures. Il n'escrit que d'un costé de la feuille, et cela brusquement et sans marge ; il colle les feuilles l'une au bout de l'autre, et il en fait des rouleaux ; de sorte qu'il peut mesurer ses livres à l'aulne, et qu'il avoit bonne grâce de dire qu'il y en avoit six toises de faites, en parlant d'un certain livre dont on luy demandoit des nouvelles, et qu'il faisoit attendre depuis longtemps...

Il n'a fait aucun ouvrage basty à chaux et à sable, et dont la postérité ayt à tirer quelque avantage...

(*Lettre au P. Mersenne.* Correspondance)

SPIZELIUS (Theoph.)

... *Mortua sine libris in quibus loquuntur mortui, studia litterarum sunt.*

(Morte est l'étude des lettres, sans les livres dans lesquels parlent les morts.)

STAPFER (Paul)

... Liseurs éternels, arrêtez-vous un peu ; remontez en arrière, faites le compte de ce qui vous reste de vos innombrables lectures... Quel néant, mes amis ! n'êtes-vous pas épouvantés ?...

Dis-moi quels auteurs, quels livres tu aimes à lire, je te dirai qui tu es et ce que tu peux faire. Des habitudes, des préférences de lecture bien constatées suffisent pour tracer une ligne certaine de démarcation entre les esprits...

La comparaison ancienne qui assimile les livres à des amis et la lecture à une conversation, s'applique par excellence à cette catégorie de lectures et de livres plus propres à développer l'intelligence d'une manière générale qu'à graver dans la mémoire des connaissances précises...

Les livres tellement pauvres qu'il n'y ait rien à en tirer sont presque aussi rares que les livres excellents où chaque ligne est riche d'un trésor...

Les vieux routiers de l'art de lire savent seuls tourner les feuillets d'un livre quelconque avec une frémissante impatience, parcourir du regard le champ entier d'une page, ne point muser ni sommeiller ni se perdre dans le fatras, aller droit à la perle et d'un coup d'œil sûr fondre sur la petite proie brillante qui se cache en un coin.

(*Méditation sur la Lecture.*)

STASSART (Baron de)

Le public est tellement rassasié de livres aujourd'hui, qu'à moins d'imaginer un titre bizarre et qui pique la curiosité, il est bien difficile de se faire lire.

(*Pensées de Circé.*)

STEVENS (George)

Mon indignation ne connaît point de bornes, quand je trouve des livres qui distillent les passions des jeunes gens au point de justifier la licence par les excuses les plus frivoles...

STENDHAL

(Pseudonyme de Henry BEYLE)

Un livre, pour se bien vendre, doit : — 1° avoir un joli titre ; — 2° être écrit sur un sujet à la mode ; — 3° être facilement compris.

STERNE (Lawrence)

... J'avais alors une très-bonne santé. Les livres, la peinture, la musique et la chasse étaient mes amusements...

Et qu'arrivera-t'il quand on y sera parvenu (au plus haut degré de perfection de nos connaissances) ? Il faut espérer que ce terme mettra fin à toutes sortes d'écrits. Le manque de toutes espèces d'écrits mettra fin à tous genres de lectures. La guerre amène la pauvreté, et la pauvreté ramène la paix. Il en sera de même du défaut de lecture : il abolira toute espèce de connaissances : on reverra les temps d'ignorance, et il faudra recommencer. Nous nous retrouverons dans le même temps où nous étions avant qu'il y eût des livres. Heureuse, trois fois heureuse époque !...

Les bons écrits sont comparables au vin : le bon sens en est la force, et l'esprit, la saveur.

Dans le monde, vous êtes sujet aux caprices de chaque extravagant : dans votre bibliothèque, vous soumettez les hommes célèbres aux vôtres.

Ferons-nous toujours de nouveaux livres, comme les apothicaires font de nouvelles médecines, en les transvasant d'un vase dans un autre? Sommes-nous destinés à toujours tordre ou détordre la même corde, à toujours être dans la même ornière, toujours au même pas?

(Voir *Burton*, qui est venu le *premier*.)

TAINE (Hippolyte-Adolphe)

Tel est le charme de ces livres qui remuent tous les sujets, qui donnent l'opinion de l'auteur sur toutes choses, qui nous promènent dans toutes les parties de sa pensée, et, pour ainsi dire, nous font faire le tour de son esprit.

TENANT DE LATOUR

... Un point que les malins considèrent comme phénoménal, savoir, un bibliophile qui lit ses livres... Il n'y a de véritable bibliophile... que celui qui a déjà lu tous les livres qu'il possède, et qui, pénétré, ravi de cette lecture, en reporte le charme sur la forme extérieure elle-même.

Le goût des livres est un sentiment que rien ne vient altérer ou suspendre, et qui tient constamment celui qu'il anime dans un état de mouvement moral.

... Moi j'aime mes livres comme je les aimais à vingt ans; je les aime peut-être même avec plus d'ardeur, car, tout bien considéré, je les connais mieux, et il n'arrive

point dans l'amour des livres ce qui arrive, hélas! dans l'autre amour...

... Je voudrais pouvoir établir aujourd'hui, une fois pour toutes, que, parmi les goûts si divers que la Providence a départis aux humains, l'amour des livres est celui qui, après avoir donné, pendant la prospérité, les plus grandes, les plus véritables jouissances, ménage, pour toutes les peines de la vie, les plus douces, les plus pures, les plus durables consolations.

(*Mémoires d'un Bibliophile.*)

TERRASSON (L'ABBÉ JEAN)

Il en est des livres comme de la lumière. La trop grande quantité n'éclaire point; elle éblouit, elle aveugle, et nuit plus qu'elle ne sert.

TEXIER (EDMOND)

De tous les êtres créés par Dieu, le bibliophile est sans contredit le plus égoïste et le plus féroce. La passion de l'or n'est rien, comparée à celle du livre...

La bibliomanie est, à mon avis, une des plus dangereuses, et la plus despotique, parce qu'elle n'est jamais satisfaite. Le vrai bibliomane croit, comme Alexandre, que rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire, qu'il possède peu de chose tant qu'il peut envier les trésors d'un autre...

C'est dans son œuvre que se réfugie la meilleure part

de l'écrivain... Dans les détails ordinaires de la vie, l'écrivain n'est qu'un homme; il passe dieu dans son livre, et c'est ainsi que toute bibliothèque est un panthéon...

Savoir lire, quelle science! C'est interroger un écrivain, c'est lui demander l'enseignement des choses que l'on ignore, c'est discuter avec lui sur tel point et le réfuter sur tel autre. On l'aborde avec respect, mais sans parti pris; on entre en conversation intime avec lui, on se laisse aller, puis on résiste, et si l'on se sent entraîné, tout va bien... Mais il ne sait pas lire ni même épeler celui qui, prenant un livre, tourne page sur page et ne s'arrête essoufflé qu'au dernier feuillet; il se gorge de mots, l'idée lui échappe. Toute lecture est un voyage d'agrément...

Nous n'avons même plus le loisir de lire, nous écrivons tant!

(*Les Choses du temps présent.*)

THIERRY (Augustin)

... Je me mis à chercher dans les livres d'histoire des preuves et des arguments à l'appui de mes croyances... Cette épreuve, souvent répétée, ne tarda pas à bouleverser mes idées en littérature. Insensiblement je quittai les livres modernes pour les vieux livres, les histoires pour les chroniques, et je crus entrevoir la vérité étouffée sous les formules de convention et le style pompeux de nos écrivains. Je tâchai d'effacer de mon esprit tout ce qu'ils m'avaient enseigné, et j'entrai, pour ainsi dire, en rébellion contre mes maîtres.

...Ce qui est imprimé dans tant de livres, ce que tant de professeurs enseignent, ce que tant de disciples répètent, obtient force de loi et prévaut contre les faits eux-mêmes. Instruit de ce qu'il m'en a coûté de peine pour refaire, seul et sans guide, mon éducation historique, je me propose de faciliter ce travail à ceux qui voudront l'entreprendre et remplacer par un peu de vrai les niaiseries du collége et les préjugés du monde.

(*Lettres sur l'Histoire de France.* Avertissement.)

THURMANN (Gaspar)

La connaissance des livres abrége de moitié le chemin de la science, et c'est déjà être très-avancé en érudition que de connaître exactement les ouvrages qui la donnent.

TROLLOPE (Mistress)

J'établissais toujours un parallèle, peut-être futile, entre le manque d'élégance extérieure et intérieure des volumes imprimés en Amérique. Les compositions des Américains n'ont pas cette précision de pensée et ce fini achevé que donne la conviction d'écrire pour des savants ou des hommes de goût, pas plus que leur papier bleu sale et leurs caractères usés n'ont l'élégance qui convient à un volume destiné à passer dans les mains et sous les yeux d'un épicurien littéraire... Certes, on ne devrait pas regretter la vue d'un beau papier luisant, en lisant une nouvelle de l'auteur de *Waverley;* cependant

je dois confesser, à ma honte, qu'en tournant le vilain papier gris, mon esprit trop occupé des choses de la terre s'arrête souvent au milieu de son plaisir pour soupirer après les presses à satiner de l'Angleterre.

(*Mœurs domestiques des Américains.*)

TRUBLET (L'ABBÉ NICOLAS-CHARLES-JOSEPH)

Je ne comprends pas comment on peut ne pas aimer la lecture, quand on considère qu'un livre est un ami qui moralise sans offenser personne ; qui prend vos heures de commodité soit le jour, soit la nuit, pour vous parler, et qui le fait toujours sans passion ; qui ne se fâche point d'être interrompu au milieu de sa période, et qui ne vous sait pas mauvais gré de ce que vous passez légèrement sur des choses qui lui ont coûté, et qui lui paraissent excellentes.

(***Essais de Littérature et de Morale.***)

TURQUETY (EDOUARD)

J'ai toujours aimé et parfois regretté la coutume qu'avaient nos anciens écrivains d'échanger entre eux les quelques lignes qu'ils mettaient en tête de leurs ouvrages. Il y avait, ce me semble, dans cette bienveillance réciproque une sorte de fraternité qui honorait les lettres...

(*Avant-propos* des *Pensées* de P. Rochpédre.)

VALLA (Laurent)

Et quod vix toto quisquam præscriberet anno
Munere Germano conficit una dies.

(Et ce qu'à peine on eût écrit en une année tout entière, la découverte allemande le confectionne en un jour.)

(Voir *Campanus.*)

VALOIS (Hadrien de)

Saxa quidem et tumulos consumit longa vetustas :
Nil tamen in libros tempora juris habent.

(Une longue vétusté consume les pierres même et les tombeaux : cependant le temps n'a rien de ce pouvoir sur les livres.)

VAUVENARGUES
(Luc de Clapiers, marquis de)

Les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits, le précis de leurs connaissances et le fruit de leurs longues veilles. L'étude d'une vie entière s'y peut recueillir dans quelques heures...

Les *Vies* de Plutarque sont une lecture touchante ; j'en étais fou dans mon enfance ; le génie et la vertu ne sont nulle part mieux peints... Il me tomba, en même temps,

un Sénèque dans les mains, je ne sais par quel hasard; puis des lettres de Brutus à Cicéron;... je mêlais ces trois lectures, et j'en étais si ému, que je ne contenais plus ce qu'elles mettaient en moi; j'étouffais, je quittais mes livres, et je sortais comme un homme en fureur, pour faire plusieurs fois le tour d'une assez longue terrasse...

VÉRON (Pierre)

Bibliomane. — L'hystérique du bouquin.

Bibliothécaire. — Le pion des livres.

Destinée. — Un livre dont les pages ne sont pas coupées.

(*Le Carnaval du Dictionnaire.*)

VIGNEUL-MARVILLE (de)

(Pseudonyme de Noël-Bonaventure d'Argone, Chartreux.)

C'est de tout tems qu'on a fait la guerre aux livres, comme aux hommes et aux sciences. Les Romains ont brûlé les livres des Juifs, des Chrétiens et des philosophes: les Juifs ont brûlé les livres des Chrétiens et des Païens; et les Chrétiens ont brûlé les livres des Païens et des Juifs. La plupart des livres d'Origène et des anciens hérétiques ont été brûlez par les Chrétiens. Le cardinal Ximénès, à la prise de Grenade, fit jeter au feu cinq mille Alcorans. Les Puritains, en Angleterre, au commencement de la Réforme prétendue, brûlèrent une infinité de mo-

nastères et d'anciens monumens de la véritable religion. Un évêque anglois mit le feu aux archives de son église, et Cromwel, dans les derniers tems, brûla la bibliothèque d'Oxfort, qui étoit une des plus curieuses de l'Europe.

(*Mélanges d'Histoire et de Littérature.*)

VILLEMAIN (Abel-François)

... Il (Plutarque) a peint l'homme, et il a dignement retracé les plus grands caractères et les plus belles actions de l'espèce humaine. L'attrait de cette lecture ne passera jamais; elle répond à tous les âges, à toutes les situations de la vie; elle charme le jeune homme et le vieillard; elle plaît à l'enthousiasme et au bon sens. (Voir *Plutarque.*)

... Il (saint Jérôme) conservait, dans sa cellule de Bethléem, les chefs-d'œuvre de l'éloquence profane qu'il avait rassemblés jadis avec beaucoup de soin, pendant son séjour à Rome et dans les Gaules. C'était le seul trésor qu'il eût apporté avec lui dans l'Orient. Le charme de ces lectures le ravissait encore; et son christianisme jaloux s'effrayait d'un semblable enthousiasme. (Voir *Saint Jérôme*)...

On dit avec raison que l'univers est gouverné par des livres...

(*Notice sur Plutarque. — Tableau de l'Eloquence chrétienne au IV*e *siècle.*)

VIOLLET-LE-DUC (Eugène-Emmanuel)

J'achetais ces livres pour les lire, et non pour leur rareté : car *personne n'en voulait*, et mes emplettes m'atti-

raient les reproches de ma famille et les sarcasmes de mes amis, tant c'était étrange, à cette époque, mon goût pour ces bouquins!

VOLTAIRE (François-Marie Arouet de)

Vous les méprisez, les livres, vous dont toute la vie est plongée dans les vanités de l'ambition et dans la recherche des plaisirs ou dans l'oisiveté; mais songez que tout l'univers connu n'est gouverné que par des livres, excepté les nations sauvages...

La plupart des livres ressemblent à ces conversations générales et gênées, dans lesquelles on dit rarement ce qu'on pense...

Il en est des livres comme du feu dans nos foyers: on va prendre ce feu chez son voisin; on l'allume chez soi; on le communique à d'autres, et il appartient à tous...

Ce n'est que par la lecture qu'on fortifie son âme; la conversation la dissipe, le jeu la resserre... Comme le bon sens de M. André s'est fortifié depuis qu'il a une bibliothèque! Il vit avec les livres comme avec les hommes; il choisit, il n'est jamais la dupe des noms. Quel plaisir de s'instruire et d'agrandir son âme pour un écu, sans sortir de chez soi!...

On est inondé de livres. J'ai honte des miens...

(Pris un peu partout.)

Un livre défendu est un feu sur lequel on veut marcher et qui jette au nez des étincelles.

(Du Portefeuille intitulé : *le Sottisier.*)

VOYER-D'ARGENSON (ANTOINE-RENÉ DE)

Multi VOCATI, *pauci* LECTI.
Beaucoup d'APPELÉS, mais peu de LUS.

(*Devise proposée pour la bibliothèque d'un Fermier-Général.*)

WATTEVILLE (BARON DE)

Ce fut en 1852 qu'il (Amédée Rigaud) commença à rechercher les livres, à se créer une bibliothèque. Mais, à partir de ce moment, il fut saisi par ce doux et puissant engrenage que connaissent tous les bibliophiles : le livre du jour appelle le livre du lendemain ; il faut remplacer un exemplaire défectueux par un exemplaire en parfait état ; il faut compléter une série, songer aux reliures ; on ne s'appartient plus, on est tout à sa passion.

(*Catalogue de feu Amédée Rigaud.* Notice.)

WERDET (EDMOND)

C'est peut-être une banalité, mais bonne à redire : de toutes les conquêtes dont l'humanité est fière, celles que nous devons à l'imprimerie et au commerce des livres sont les seules qui doivent résister à l'action du temps.

A l'aide des livres, nos pères nous ont légué un héritage intellectuel, qui défie les plus beaux et les plus

durables monuments de bronze ou de marbre. A l'aide des livres, nous doublons, si faire se peut, les richesses transmises; elles viennent contribuer à la perfection et à l'élégance de nos mœurs nouvelles...

La poussière des bibliothèques est une poussière féconde.

Aujourd'hui, plus encore qu'en aucun autre temps, l'amour des livres est un goût universel...

(*Histoire du Livre en France.* Préface de la IIe partie.)

WEY (Francis)

... Peut-être observera-t-on que nous usons des livres avec assez de sobriété; mais on conviendra que nombre d'anciens auteurs, que l'on ne saurait passer sous silence dans une histoire littéraire, n'ont pas exercé de sensible influence sur les destinées du langage... Je sais que parfois, en semblable occasion, l'on entasse beaucoup de noms, et l'on va exhumer des autorités inconnues, afin de prouver que l'on a tout compulsé...

(*Histoire des Révolutions du Langage en France.*)

WOLF

Wolf, bibliographe allemand du XVIIe siècle, auquel les Fugger d'Augsbourg accordèrent l'entrée journalière de leur bibliothèque, leur en témoigna sa reconnaissance en vers grecs. Il définit cette fameuse bibliothèque :

« Un firmament littéraire, où il y a autant de livres que l'on compte d'étoiles à la voûte céleste. »

Il la compare encore à :

« Un jardin scientifique, dans lequel il se plaisait journellement à cueillir des fleurs littéraires, et à goûter toutes les jouissances de l'instruction. »

ZALUSKI (Le comte Joseph)

Je n'ai pas de collines verdoyantes, couvertes de vignes et d'oliviers, ni de terres, comme on en voit du haut de la voie Emilienne; je vous offre les délicieux petits livres des vieux auteurs que j'ai eu tant de plaisir à compulser. Vous y trouverez également les essais plaisants de nos beaux jours, quand l'âge se prêtait à ce doux genre d'études.

(En 1747, cet illustre Polonais, évêque de Kiew, avait rassemblé à Varsovie plus de 200,000 volumes, à l'acquisition desquels avait passé tout son patrimoine. Cette collection, fruit de 46 années de recherches, il la légua à sa patrie. Ces livres sont devenus le fonds principal de la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg.)

***

L'AUTEUR DE : *L'Art et la Vie de Stendahl.* (ALBERT COLLIGNON.)

Dès l'âge de dix ans, il avait en germe cette passion de la lecture qui devint plus tard si ardente. Tous ses biographes s'accordent à lui reconnaître ce précoce et secret penchant pour les livres. Il les aimait d'autant plus qu'il fallait les lire en cachette et qu'il avait bien de la peine à les découvrir. Dès qu'il put sortir seul, un de ses premiers actes d'indépendance fut d'en acquérir par lui-même, en toute propriété. Un louis d'or de 24 livres, lentement amassées, était toute sa fortune d'enfant. Il l'échangea contre les OEuvres complètes de Florian...

Son penchant littéraire, son amour des livres le mettaient en opposition continuelle avec les habitudes et les croyances de sa famille.

A la fin d'un vieux *Catholicon*

(Édition de Rouen, 1499.)

Improbus innumeris librarius ante talentis
Quod dabat, exiguâ nunc stipe vendit opus...
Nullum opus, o nostri felicem temporis artem !
Celat in arcano bibliotheca situ.
Quem modo rex, quem vix princeps modo rarus habebat,
Quisque sibi librum pauper habere potest.

(L'ouvrage qu'un coquin de libraire vendait jadis une

somme fabuleuse, il le donne aujourd'hui pour une somme minime... Pas de bibliothèque, ô l'heureuse industrie de notre temps! qui nous cache quelque œuvre dans ses rayons secrets. Le livre, que naguère prince ou roi pouvait à peine obtenir, tout pauvre peut maintenant se le procurer.)

PENSÉES CHINOISES

La femme laborieuse range toujours ses meubles; le lettré studieux dérange continuellement ses livres...

Je lis pour la première fois un bon livre, et j'y prends le même plaisir que si je faisais un nouvel ami. Je relis un livre que j'ai lu; c'est un ancien ami que je revois.

(*Plusieurs citateurs ont prêté cette dernière pensée à Voltaire.*)

***

Extrait de l'Exposition de Chaumont

... Le livre est, dans la vie de l'homme et dans la vie des peuples, tantôt le remède au mal, tantôt l'instrument du bien.

Nous ne parlons pas des livres sans émotion... Oui, le livre, ce fragile papier, cette voix sans accent et sans visage, même quand elle crie dans le désert, c'est encore une des plus hautes puissances. Il n'y a même ici-bas, au fond, qu'une puissance, la pensée...

Voyez un peu. A la tête de tous les peuples il y a un livre, et un livre à la tête de toutes les civilisations...

Le livre, phare de la vie publique, est aussi l'appui de la vie privée. C'est le pain de l'enfant et le lait des vieillards. Dans la tristesse, il nous console; dans la joie, il ajoute à notre allégresse. Après le travail, il charme le repos; dans le repos, il prévient l'ennui. Le matin, à midi, le soir, il est toujours là sur le bureau, le guéridon ou la table de nuit; il est partout. En tout lieu, à toute heure, vous retrouvez ce bon ami. Les moins sérieux peuvent en venir au petit livre de Ballanche et de Gœthe: « Je n'ai jamais eu de peine que n'ait dissipée un quart d'heure de lecture. »

UN JEUNE HERMITE

(*Dictionnaire des Gens du monde*)

Bibliothèque. — Vaste dépôt des crimes et des erreurs de l'homme, dont on pourrait brûler les onze douzièmes sans lui porter aucun préjudice.

Livre. — Dépôt des erreurs et des folies humaines, où, parmi un grand nombre de paradoxes, on rencontre quelques vérités.

(Voir *aux Anonymes, Album des Gens du monde*)

JOURNAL DES SÇAVANS

On peut comparer les Livres, qui se composent sur un même sujet, à des cercles qu'une pierre jetée dans l'eau a tracés, qui se suivent et s'effacent les uns les autres, en sorte qu'il n'y a que les derniers dont il reste seule-

ment quelque impression. Dès qu'un nouveau Livre paroît, il fait tomber tous les autres des mains, il s'insinue par la grâce de la nouveauté, et emporte le prix sur les autres.

DE L**

Il en est de la forme des livres comme de la physionomie des personnes : l'impression que l'une et l'autre produisent est favorable ou fâcheuse, indépendamment du mérite des individus et des ouvrages.

MAXIME DES ORIENTAUX

Un bon livre est le meilleur des amis. Vous vous entretenez agréablement avec lui lorsque vous n'avez pas un ami à qui vous puissiez vous fier. Il ne révèle pas vos secrets, et il vous enseigne la sagesse.

PROVERBE

Un gros livre est un grand mal.

***

Biographie de Martin Spickler

Un Elzevir lui causait de douces émotions ; mais ce qui le plongeait dans un ravissement extatique, c'était un Henri Estienne.

(*Cité par Aloysius Bertrand.*)

DIVERS ANONYMES

Les livres sont un asyle où les sottises ont droit de bourgeoisie.

Il n'y a point de plus courte vie que celle d'un mauvais livre.

Tout écrivain un peu jaloux de sa réputation devrait employer la moitié de sa vie à faire un livre, et l'autre moitié à le corriger.

N'est-il pas ridicule de voir des personnes plongées dans la dissipation et dans les plaisirs du monde faire un amas inutile de livres, qu'ils n'ouvrent jamais, et qu'ils ne regardent que comme des meubles? Ce qui devrait orner leur esprit ne sert qu'à orner leur cabinet.

Un livre est une lettre écrite à tous ses amis inconnus, que l'on a dans l'univers.

Les bibliothèques choisies sont des républiques tranquilles, où les savants jouissent d'une seconde vie. On achète, à prix d'argent, l'honneur de les avoir pour citoyens.

Comment firent les premiers philosophes avant qu'il y eût des livres? Si tu veux être parfaitement sage, lis l'univers; après cela, lis-toi toi-même.

Il en est des plaisirs comme des gros livres, qui gagnent presque toujours à être abrégés.

(*Manuel de Morale.* 1771.)

Faire emplette de Livres qu'on est incapable d'entendre

et de goûter, les acheter seulement parce qu'ils ont été mis au jour par un Auteur célèbre, c'est comme si un homme achetoit des habits qui ne lui iroient pas, par la raison que ces habits ont été faits par un fameux Tailleur.

(*Amusemens des Gens d'esprit.*)

On pourrait appliquer au choix des livres ce que dit le proverbe sur le choix des liaisons : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. »

(*Nouveau Recueil de Pensées*, 1824.)

Lecture. — Bonne, nourriture de l'âme ; mauvaise, poison de l'esprit.

Livres. — Leur choix fait la preuve et la richesse des gens de goût.

(F. *** *Le Portefeuille françois.*)

Livres. — ... Les livres sont la monnaie de l'esprit. Il en est de frappée à tous les coins et en différens métaux ; mais celle de billon est la plus considérable.

On a beau les faire gros, les livres d'aujourd'hui, ils n'en sont ni moins maigres, ni moins secs.

(*** *Paris, les Femmes et l'Amour.*)

Bibliomanie. — Passion dont l'effet ordinaire est d'égarer l'esprit, et qui n'attaque personne autant que les gens qui en ont le moins. Elle est encore le plus grand obstacle au goût et à la saine critique.

(*Les Coups-d'OEil*, Milan, an VI républicain.)

Bibliothèque. — Médecine de l'âme. Dépôt de vérités et d'erreurs, où le mauvais l'emporte malheureusement sur le bon. La pharmacie et l'égout de l'esprit humain.

Livre. — On pourrait comparer les titres pompeux de certains livres à ces édifices dont la façade n'éblouit d'abord les yeux que pour nous conduire à des ruines.

(*** *Album des Gens du monde.*)

Avoir un livre, c'est le plaisir du bibliophile ; le chercher, est son occupation favorite ; le trouver, son bonheur suprême.

(*Annuaire du Bibliophile*, 1862.)

La forme entre pour une part si importante dans la destinée des livres, que souvent elle emporte le fond.

(*Le Magasin pittoresque.*)

Les livres, comme les hommes, ont leurs titres de noblesse, et les d'Hozier bibliographiques suppléent les quartiers d'un volume par les célébrités de toute espèce auxquelles il a appartenu, depuis les maîtresses des rois jusqu'aux prélats et aux modestes hommes de lettres.

(*Cité par L.-A. Constantin.*)

Les livres sont les dépositaires des lois, de la mémoire, des événements, des inventions, des découvertes, des usages, des mœurs, des coutumes, etc., etc. Ce sont des conseillers désintéressés, toujours prêts à nous instruire chez nous et quand nous voulons ; ils suppléent au défaut des maîtres, souvent au défaut de génie et d'invention, et élèvent quelquefois ceux qui ont de la mémoire

au-dessus des personnes d'un esprit plus vif et plus brillant. Quelle ressource les livres n'offrent-ils pas dans le loisir? Le poids accablant de l'ennui ne se fait jamais sentir dès qu'on aime la lecture. Quelle comparaison entre la futilité des salons et la méditation des œuvres d'un écrivain profond et éloquent!... Avec la ressource d'un bon livre, l'esprit est satisfait, l'âme est intéressée...

(*Encyclopédie des Jeunes Etudiants.*)

... Le père de famille prudent éloigne de ses enfants le voisin vicieux, déraisonnable ou même frivole; mais il apporte souvent moins d'attention dans le choix des livres admis au foyer domestique. Quelle est, en réalité, la fréquentation la plus fâcheuse, celle des hommes ou celle des livres? Un ami dangereux s'éloigne, le livre reste; il est toujours là; on y revient à toutes les heures de solitude ou d'ennui; c'est le compagnon intime, l'invisible conseiller, le perpétuel interlocuteur de notre esprit. Aussi peut-on dire, sans aucune exagération, que l'éducation se fait surtout par les premières lectures.

(*Almanach du Magasin pittoresque.*)

C'est une belle passion que celle des bons livres, quand on les fait passer dans sa mémoire et dans son cœur.

(*Almanach du Bonheur.*)

Ne jugez jamais un homme sur ses habits, pas plus qu'un livre sur sa reliure.

Les anciens avaient une si haute idée des livres, qu'ils les comparaient à des trésors: *Thesauros oportet esse, non Libros.*

(A. de T. — *Pensées, Maximes et Portraits.*)

DERNIER ÉCHANTILLON

BOUQUIN. — Vieux livre semblable à beaucoup d'esprits.

(*Dictionnaire des Mœurs*, par l'abbé Coupé. 1773.)

BOUQUIN. — Vieux livre, semblable à beaucoup d'esprits.

(*Les Coups-d'OEil.* Milan, an VI républicain.)

BOUQUIN. — Vieux livre semblable à beaucoup d'esprits, et avec lequel cependant on en manufacture de nouveaux.

(*Dictionnaire des Gens du monde*, par un jeune hermite, 1818.)

BOUQUIN. — Vieux livre semblable à beaucoup d'esprits.

(*L'Observateur*, par Francis Levasseur, 1830.)

BOUQUIN. — Vieux livre semblable à beaucoup d'esprits, et avec lequel cependant on en manufacture de nouveaux.

(***. *Album des Gens du monde*, 1833.)

NOTES

ET ANECDOTES

NOTES ET ANECDOTES

GAZOUILLIS DE VERS (page 1). — Qui ne s'est maintes fois réjoui en sortant des rayons ses chers poètes, soi-disant pour les mettre à l'air, mais bien pour picorer pensée et couleur à travers leurs pages ?...

Vous comprenez tous l'ivresse de ces heures, et mieux, certes, que ne l'eût fait l'abbé de Longuerue. A son inventaire, il ne se trouva point, parmi ses livres, un seul volume de poésie. Dans cet ostracisme, l'Arioste *seul* était épargné. « Pour ce fou-là, disait-il, il m'a quelquefois amusé. »

MAL COUPÉS (2). — On en voit encore fréquemment, de ces volumes effilochés. J'en possède un, qui vient de la bibliothèque de Corot, et qui est bien le chef-d'œuvre du genre. Au lieu d'un doigt, notre délicieux peintre a dû y passer toute la main... Plusieurs de ces marges ravinées auraient pu lui fournir des modèles de lignes pour accidents de terrain, montagnes ou précipices.

MES CHAMPS DE BATAILLE (3). — A ce propos, et comme contre-partie de ces soins donnés aux vieux livres par bon nombre de bibliophiles, on peut rappeler la manie

de S. Mercier, signalée dans notre *Bibliophiliana* (Y voir *Valentin de Lapelouze*).

Une plainte (4). — Je ne vois jamais un de ces pauvres étalagistes en plein vent, sans me sentir pris de la même compassion. Je suis toujours disposé à soupçonner, parmi eux, de vieux soldats des lettres, comme Achaintre, comme Deleau, et quelques autres.

Achaintre (N.-L.) est bien le type le plus complet du bouquiniste érudit, ou, pour être exact, de l'érudit devenu un peu par force bouquiniste. Un des meilleurs latinistes de Paris, il avait passé de la chaire de professeur à un étalage avoisinant l'Institut. Quelle cause l'avait fait ainsi descendre? Quoique certains biographes n'en parlent pas, il paraît que le savant éditeur d'*Horace*, de *Juvénal*, de *Phèdre*, etc., traducteur lui-même des Traités de *Cicéron*, de Dialogues de *Platon*, etc., aimait à boire... ce qui ne l'empêchait pas d'être correcteur de latin chez Didot, annotateur de classiques chez Lemaire, qui parfois avait recours à la bouteille pour retenir son travailleur. — Deleau, qui tenait sur l'ancienne place du Carrousel un étalage semblable à celui que représente la vignette de la page 123 de ce livre, prenait aussi, malgré son nom, souvent du vin... *Quò me, Bacche, rapis tui plenum?*

Le Passé (5). — Ce sonnet a surtout en vue les pittoresques études de Paul Lacroix sur le moyen âge.

Le Livre. (6-7). — J'espère avoir plus d'un partisan dans ma manière d'envisager et d'aimer le Livre.

Un bibliophile qui vient de mourir, Léopold Marcel, notaire honoraire à Louviers, avait pris pour devise: *Pro facie ingenioque*, phrase dans laquelle Lucrèce (Liv. V) semble indiquer mes deux points de vue.

Quelques lignes du marquis de Caraccioli, pour finir : « Quel vaste champ que celui de la lecture ! L'univers abonde de livres... Si nous jetons un coup d'œil sur cette multitude d'hommes qui lit, ou qui du moins fait semblant de lire, nous verrons à peine la millième partie qui lise de bonnes choses, qui lise avec réflexion, et qui lise à propos... On ne lit bien que lorsque la lecture perfectionne le goût, réforme les mœurs, et nous rend plus amateurs de la vérité... » (*La Jouissance de soi-même.*)

Trop bien choisi (8). — Parmi les bouquineurs cela s'est vu, cela se voit... Heureusement que c'est l'exception !

La chose s'est également exécutée sur une plus grande échelle. On en peut lire deux exemples piquants dans *Paris, Versailles et les Provinces au XVIIIe siècle.* La première anecdote est relative au cardinal P***, qui dévalisait les bibliothèques des abbayes de la Suisse ; — la seconde, à M. R..., célèbre médecin à L..., qui décomplétait des ouvrages chez des libraires, afin de les leur acheter ensuite à vil prix.

D'après des notes manuscrites inédites du savant Mercier de Saint-Léger, que nous avons eues entre les mains, l'abbé Dinouart (A.-J.-T.), traducteur et plagiaire, doit figurer aussi parmi ceux qui ne se gênaient pas pour s'emparer des livres des autres. Nous le mentionnons, les nombreux méfaits du coupable en valent la peine... Mais nous tenons à ne point allonger cette liste, qui manque de gaîté.

Belle collection ! (9). — On pourrait énumérer longuement tous ces faux amateurs, qui mentent aux yeux avec leurs livres factices. Passons cette nomencla-

ture sans intérêt. Seulement cinglons, en même temps qu'eux, une autre sorte de barbares.

G*** a une grande pièce, où il veut installer une *belle* bibliothèque. Les rayons sont posés : « Achetez-moi des livres. » On lui en apporte des mètres cubes : « Rangez-moi ça là-dedans. » On en met autant qu'on peut : « En voilà de trop grands... » Belle misère ! « On les rognera. Mais, — vous allez voir que j'ai de l'idée, — par où vaut-il mieux les rogner ? par en haut, ou par en bas ? Il me semble qu'on fait toujours mieux en commençant qu'en finissant. C'est donc le bas des pages qui doit doit être le moins soigné... Je les ferai rogner par le bas...» Et le relieur enleva, « par le bas,» un tiers de chaque volume, puis les recouvrit d'une splendide reliure. Les invalides dorés entrèrent exactement dans les rayons. Le propriétaire de cette monstruosité se frottait les mains en se promenant devant ses dos à dorures !...

Les livres et bibliothèques *imaginaires* rentrent trop dans l'esprit de cette note pour que nous les passions sous silence. On eut la bibliothèque des Dames, celle des Dévotes, celle des Petits-Maîtres. Les soi-disant catalogues, celui de Fortsas en tête, se succédaient, effleurant, raillant, écorchant, parlant même politique. Quoique nous ne songions point à en donner ici une idée, nous ne pouvons moins faire que de signaler, comme une des plus saillantes du genre, celle de Turgot, qu'il appelait ses *Gaietés*, et dont voici quelques titres :

Traité du Droit de conquête, ouvrage posthume de Cartouche ;

Traité des Ornements de la poésie moderne, par M. Eisen ;

Nouveau Système sur l'origine des cloches ;

Dictionnaire de caractères, à l'usage des poètes comiques;
Histoire naturelle et morale des Araignées, avec la description de leurs amours, par M. le duc de *** ;
Cours complet de Morale, extrait des romans de Crébillon fils;
Art de compliquer les questions simples, par l'abbé Gagliano;
Du Pouvoir de la Musique, par M. Sedaine;
De l'Emploi des Images en poésie, par M. Dorat.

La bibliothèque de la Préfecture de la Seine possédait un de ces panneaux. (Voir la 11me journée du *Livre*, de J. Janin.)

On peut voir encore dans la grande salle de l'abbaye de Saint-Waast, devenue aujourd'hui bibliothèque publique de la ville d'Arras, de curieux panneaux indiquant des livres imaginaires.

Sauval, La Bruyère et Pope ont parlé des livres à dos factices. Ecoutez le railleur anglais : « Mylord est curieux en livres. Il vous en fait parcourir tous les dos, chacun avec la date de sa publication. Admirez ces livres de vélin ou ces *livres de bois* magnifiquement décorés : pour l'usage que mylord en fait, ces derniers sont aussi bons que les autres... »

Ferdinand IV, roi de Naples, Scribe, et beaucoup d'autres, dont un docteur que nous avons connu, se sont fait faire des bibliothèques factices.

Ajoutons ces quelques lignes de J.-B. Monfalcon, conservateur de la Bibliothèque de la ville de Lyon. Il parle de la collection des *Syndicats :* « Cette collection a eu beaucoup à souffrir de l'incurie du consulat et du vandalisme d'un des derniers archivistes. Un de ces gardiens,

véritable calamité, rassembla les feuilles en vélin qui lui tombèrent sous la main et les fit relier au prix de 1 fr. 50 par un papetier. Comme il se trouvait gêné dans cette opération par des sceaux nombreux fixés au parchemin... il eut la malheureuse idée de les en détacher pour les jeter au feu, acte de vandalisme dont je l'ai entendu s'applaudir. »

Jouissance future (10). — Plus d'un lecteur reconnaîtra ce terrible convaincu, passant sa vie à faire des provisions... auxquelles il n'aura jamais le temps de toucher.

Bredouille (11). — Il faut passer par ces mauvais moments pour avoir la chance de quelque bonne rencontre... et le vent ne se lève pas tous les jours pour les pauvres chercheurs un peu difficiles!

Bouquins et Rats (12-13). — La dédicace de ces deux sonnets appellera une fois de plus l'attention sur le spirituel illustrateur de ce livre. Avant les pages de ce magistral aqua-fortiste, je n'avais pas soupçonné toute la finesse de la gent « trotte-menu. » Chevrier est le peintre du rat bibliovore. — Il en est aussi le justicier. Regardez le ravissant dessin dont il a voulu enrichir nos Notes. *Flagrante delicto*, porte en titre cette eau-forte... sévère. Voyez par quelle adroite fatalité le rongeur fautif est puni. N'est-ce pas une scène vivante et pleine d'*humour* ? Peut-on mieux saisir son coupable? Peut-on surtout mieux l'exécuter ?

Deux petites citations :

« Il est à souhaiter qu'elle (la bibliothèque) reçoive le

FLAGRANTE DELICTO



soleil levant, et que la construction de la pièce où elle est placée la défende de ces petits quadrupèdes,

> . . . . . qui, les livres rongeans,
> Se font savans jusques aux dents.

« Elle n'a point d'ennemis plus dangereux après les emprunteurs, disent les mauvais plaisans. »

(Ch. Nodier, (*Mélanges de littérature et de critique.*)

«... Le terrain est couvert de barils, de caisses encore pleines d'objets divers... La vue de ces objets, irrécusables témoins d'un grand désastre, nous remplit de pitié... Je trouve même dans ces caisses, au fond d'une de ces cabanes, plusieurs centaines de volumes composés des principaux philosophes anglais, français, allemands du XVIIIe siècle, d'ouvrages de théologie, d'énormes in-folio sur le droit canon et le « Parfait notaire; » les rats semblent, depuis bien des années, avoir visité seuls cette bibliothèque si étrangement composée pour des pêcheurs de morue ou pour les marins qui ont naufragé sur ce rocher. »

(*Mission de l'île Saint-Paul pour l'observation du passage de Vénus. Rapport lu par* M. Mouchez, *de l'Académie des Sciences, le* 25 *octobre* 1875.)

Crescendo (14). — N'est-ce pas, chers pécheurs, que vous retrouvez bien là cette incurable intensité du désir? Ce tyrannique besoin « de l'autre? » J'en sais plus d'un, enfiévré de la sorte jusqu'à la mort.

Le Révérend C. M. Cracherode, — amateur anglais très-zélé, qui légua au Musée Britannique d'innombrables

livres précieux, et à qui l'on adressa une longue pièce de vers latins commençant ainsi :

Libros qui faciant venustiores,
Beatissime Cracherode, dicam... —

« mourut, dit Le Roux de Lincy, et ses derniers instants furent empoisonnés par le regret d'avoir vécu sans avoir possédé les Annales de Triveth, et surtout, hélas ! le Pindare d'Henri Estienne, en vieille reliure, bien conservé. »

De Gloria (15). — Le sonnet raconte sommairement l'épisode. J'ajoute les lignes suivantes, de M. Valery (*Voyage historiq., littér. et artistiq. en Italie*), qui font connaître le nom du coupable : Dans la Magliabecchina se trouve « un manuscrit de 1342, du vieux maître de Pétrarque, Convenevole de Prato (Lalanne dit Convennole da Prato), que l'indigence rendit infidèle, qui mit en gage le traité *de la Gloire*, de Cicéron, que son élève lui avait prêté et qui ne s'est point retrouvé... » — Pétrarque l'avait reçu en présent de Raimondo de Soranzo.

On sait qu'il a été dit que le médecin Pietro Alcyonio, sous les yeux de qui le joyau était tombé (dans la bibliothèque léguée par Giustiniani à un monastère de religieuses), avait fait dessus main basse et en avait pris les plus beaux passages pour en fabriquer un opuscule intitulé *de Exilio*. Le plagiaire trouva des défenseurs... Mais nous n'avons point l'intention d'aborder ce thème d'érudition militante.

Cicéron avait composé ce Traité en 710, à 63 ans, dix-sept mois avant sa mort.

Morts et Ressuscités (16-17-18.) — Ici, trois phases bien caractéristiques du Livre : Bibliothèques brûlées,

— textes effacés, — papyrus retrouvés. Nous laissons de côté les volumes que l'on pourrait écrire sur ces trois points.

Notre *Bibliophiliana* donne le cri d'Omar, que nous avons maintenu quoique l'on ait essayé de prouver que la Bibliothèque d'Alexandrie n'a point été brûlée. Cela réduirait à néant la tradition des 400,000 volumes chauffant les bains de la ville pendant six mois.

(Voir dans les *Poésies de l'époque des Thang*, trad. du chinois par le marquis d'Hervey-Saint-Denis, la légende de la « Source des Immortels, » relative à l'incendie des livres ordonné par le fameux Thsin-Chi-Hoang-Ti, l'an 213 avant notre ère. — Parcourir également l'opuscule touchant intitulé : *Thomæ Bartholini de Bibliothecæ incendio Dissertatio* (1709), ainsi que la Préface, dans laquelle André Westphal parle des bibliothèques incendiées).

Empruntons encore quelques lignes à une note de M. Patin : « C'est ainsi, dit-il du célèbre de Thou, qu'en racontant les massacres d'Orléans, cette sanglante imitation de la Saint-Barthélemy, au milieu de la douleur qui pénètre son âme et qui se répand dans son langage, il trouve encore des regrets pour la bibliothèque d'un savant, de P. de Mondoré, dispersée et détruite dans ces jours de désordre... »

En contre-partie de çes tableaux de destruction, on peut lire ce passage d'une lettre de P.-L. Courier à M. Chaban, au sujet du transport des manuscrits de la *Badia* à la Bibliothèque de Saint-Laurent : « C'est le zèle de l'antiquité qui m'engage, Monsieur, à vous présenter cette humble requête... Songez qu'avec deux lignes vous allez conserver les titres de noblesse des Grecs et des Romains, et vous attirer les bénédictions de tout ce qu'il y aura ja-

mais d'antiquaires et d'érudits dans tous les siècles des siècles. »

Pour les palimpsestes, nous citerons seulement le traité *de Republicâ*, de Cicéron, que Pétrarque chercha en vain, et « que l'abbé Maï, depuis cardinal, retrouva dans un manuscrit de l'Ambroisienne, à Milan, sous l'écriture superposée d'un âge de décadence, » puis le manuscrit du IVe siècle, découvert par Fréd. Mone, et qui a fourni d'importants fragments pour les cinq livres (de XI à XV) de Pline.

Quant aux trouvailles faites à Herculanum, depuis 1713, nous nous bornerons à signaler : *Philodème*, sur la Musique et sur la Rhétorique ; *Epicure*, sur la Nature ; *Démétrius*, sur la Géométrie ; *Colotès*, sur l'Isis de Platon : *Polystrate*, sur la Morale; *Chrysippe*, sur la Providence; *Phædrus*, ami de Cicéron, sur la nature des Dieux, etc. — M. de Pongerville, en tête de sa traduction en vers de Lucrèce, a donné le *fac-simile* de plusieurs pages d'Epicure.

Ce qu'ils sont devenus (19). — Le fait est des plus authentiques. Je l'ai su par un ami qui venait d'être témoin de la stupéfaction du mari. Quel retour pour le bibliophile ! Ses livres — et comment vendus ! — métamorphosés en robes et en chiffons !!...

Un Drame (20-21-22-23). — Cet épisode, poignant, ne demande pas un long commentaire. — Il pourrait rappeler le pauvre Lauwers, « que, dit Mouravit, la mort surprit (1829) les regards fixés sur ses collections immenses, dont il n'avait pas voulu ôter le plus mince volume pour en faire l'échange contre une dernière bouchée de pain ! »

En guise d'annexe, on pourrait également signaler

quelques-uns des fervents amateurs qui se sont tués en tombant de leur échelle. Nommons entre autres : Le P. Louis-Jacob de Saint-Charles, Frédéric-Adolphe Ebert, l'helléniste Coray, et notre contemporain Don Joachim Gomez de la Cortina, marquis de Morante. Ajoutons Rover, mort, à 82 ans, d'une chute faite en prenant un de ses livres.

Le bon temps (24). — Dans un article de Revue, M. Le Roux de Lincy a publié une Notice sur les livres et les estampes de A.-P.-M. Gilbert (né le 8 novembre 1785, mort le 4 janvier 1848). Nous lui empruntons quelques lignes :

« Il était membre de plusieurs Sociétés savantes, entre autres de la Société des antiquaires de France... Il a exercé pendant longues années les modestes fonctions de *gardien des tours de Notre-Dame*...

« Au nombre des trouvailles heureuses de feu Gilbert, il faut compter surtout deux plans de Paris des plus rares : d'abord le plan dressé en 1647 par l'ingénieur du roi, Jacques Gomboust, et publié en 1652. Le dernier exemplaire de ce plan avait été payé, en 1852, à la vente Walckenaer, un peu plus de 800 francs. Gilbert l'avait acheté autrefois, à l'étalage d'un bouquiniste, 8 sous. Ensuite le plan de Paris, en quatre feuilles, exécuté vers 1560, et attribué à Jacques Androuet du Cerceau, dont on ne connaît qu'un autre exemplaire, à la Bibliothèque de l'Arsenal, avait coûté à Gilbert, il y plus de trente ans, 10 sous. Il a été acquis par la ville pour la somme de 2,200 francs... »

Un autre exemplaire se trouvait entre les mains du libraire Edwin Tross, et vient de passer à la vente faite

après son décès ; il a été acquis par M. Jules Cousin, bibliothécaire du Musée municipal de l'hôtel Carnavalet, pour remplacer celui brûlé par la Commune, et a coûté cette fois à la ville de Paris, 3,000 fr. sans les frais.

Jules Janin nous dira ces deux autres traits :

« Un étalagiste a vendu pour 1 sou la première lettre d'Americ Vespuce à Laurent de Médicis, ornée de la planche de bois représentant au sommet des sauvages nus, et, tout au bas, l'arrivée de la flotte en Amérique...

« Pour 6 sous qui lui restaient, Ch. Nodier achetait le *Songe de Polyphile*, imprimé à Venise chez les Alde, et le revendait cent écus. »

Pour notre part, nous avons trouvé deux fois, à 30 et à 50 centimes, le petit in-8°, non signé, d'Alfred de Vigny, contenant *Héélena;* — pour 30 centimes, *l'Eloge de la Folie*, avec les bois d'après Holbein, — et quelques autres. Mais ce temps est passé !

FRONTISPICE (25). » — Simple appel. C'est toujours avec plaisir que l'on jette son cri de bibliophile en ouvrant la marche devant un livre. — Nous étions, alors, entouré d'un groupe de jeunes poètes enthousiastes. Mais, depuis, une lourde masse a tombé sur le groupe, et sans écraser personne, l'a dispersé !!!...

A.-M.-H. BOULARD (26-27) — Figure des plus caractéristiques et des plus originales. Les anecdotes abonderaient à propos de cet amasseur de livres. Beaucoup sont connues. Contentons-nous de dire, d'après le docteur Descuret, qu'à sa mort (arrivée le 6 mai 1825) il laissa près de six cent mille volumes. Après la vente qui en fut faite, les étalagistes de Paris se trouvèrent tel-

lement encombrés, que, pendant *plusieurs années*, les livres d'occasion, et même certains bons livres courants, ne se vendirent plus que la moitié de leur valeur habituelle. — Disons encore, en passant, qu'il avait une pièce pleine de livres immoraux et obscènes, dans laquelle on n'entrait jamais. Il les achetait pour les brûler.

Mary-Lafon le fait mourir d'une fluxion de poitrine qu'il gagna à descendre, tout en sueur, dans sa cave, pour y déposer un lot de livres qu'il venait d'acheter.

En fait de collectionneur, après l'Antiquaire de Walter Scott, on pourrait citer Davalet, « cet autre entasseur furieux qui, certes, n'y allait pas de main morte, puisqu'il était parvenu à remplir, sans ordre et sans distinction d'objets, une caserne, depuis la cave jusqu'au grenier. »

Mais Ruhier, mort il y a quelques années, ne lui cédait en rien. Il avait loué, près des fortifications, les vastes combles d'un magasin de fourrages, — l'idée du feu ne lui était pas venue ! — et il y entassait tableaux, défroques, porcelaines, gravures et livres. Il ramassa ainsi plus de quinze mille volumes. « Une singularité relative à ces livres, c'est que l'humidité en ayant détrempé les couvertures, le parquet était dissimulé sous une sorte de bouillie rougeâtre de plusieurs centimètres d'épaisseur, dans laquelle on enfonçait comme dans une purée épaisse de détritus de reliures et de cartonnages... » Il disait que le vin est « superflu, » ne possédait aucun meuble autour de son grabat, et mourut de privations et de froid au milieu des « chers et muets témoins de ses joies discrètes. »

Un rachat. (28). — Là, le sonnet a demandé la parole pour un fait personnel.

Fouillis (29). — Devant cette fantaisie, il ne man-

querait plus que de ranimer tous ces esprits divers, et de leur faire danser une immense farandole.

A UN AMI DES LIVRES (30). — Epigramme typique, et non individuelle.

ACCÈS DE TYPOGRAPHIE (31). — Que tous mes amis, auteurs d'excellents sonnets à *deux pages*, me pardonnent! Moi, j'aime, d'un coup d'œil, saisir cette pièce en son entier.

ENTRÉE D'ASSAUT (32). — Un des mille petits tours de force auxquels nous nous sommes livrés, les uns ou les autres.

MÉLANCOLIE DE BIBLIOPHILE (33). — Encore une fantaisie, mais triste. Rapprochez de ce sonnet celui intitulé une *Chrysalide* (page 97).

MAGLIABECCHI (34-35). — Seconde étude dans le genre de celle sur Boulard. Nous n'exhumerons pas non plus les anecdotes au sujet de cet homme, qui vécut au milieu de ses livres. Il est, mais en bonne part, un de ceux qu'on a appelés *helluones librorum*. — A propos de ce sobriquet, lisez dans Bayle : « M. Claude conseilla un jour à un sçavant, qui avoit lu prodigieusement, d'être trois ou quatre années sans lire, et sans faire autre chose que méditer. C'est comme s'il lui avait dit : « Vous avez assez « mangé; digérez présentement. » Ceux qu'on nomme *helluones librorum* ont besoin de cet avis. »

Ce sobriquet vient de Cicéron, qui, en parlant de Caton (*de Finibus*, etc., lib. III, 7), dit : « C'est dans ce moment de loisir et parmi tous ces volumes qu'il paraissait affamé de livres, *helluo librorum*... »

Coup de vent (36). — Catastrophe dont nous recueillons tous les jours des lambeaux, lambeaux dont nous reconstruisons tous les jours notre monument, monument dont à son tour notre mort dispersera les pierres!!..

Dante (37). — Ce sonnet a été mis en tête de notre traduction des *Rimes de Dante* (Sonnets, Canzones, Ballades, Sextines), la première complète qui ait été entreprise. — Elle est, à ce point de vue, au même rang que notre traduction des *Noeï Borguignon* de Bernard de La Monnoye. — C'est tout ce que nous voulons en dire.

Raffinement (38). — Une des mille nuances de notre douce... et impérieuse passion. L'explique qui pourra; mais il paraît que pour certains, ce n'est point assez de la joie de trouver une fois.

L'aubaine (39). — A côté de ce récit, d'apparence légendaire, on pourrait narrer des faits où figureraient tel et tel volume jouant le rôle de coffre-fort. Il suffira de rappeler le *Plutarque* de l'étudiant.

Dans un de ces moments de gêne si fréquents chez la jeunesse folâtre, un élève en droit met sous son bras un *Plutarque* envoyé par son père, et va l'offrir à un marchand de vieux livres. Prix proposé, prix accepté; l'homme garde le livre, et l'étudiant rentre avec sa somme, qu'il se hâte d'entamer. Le lendemain, de bonne heure, on frappe à la porte. C'est son acheteur de la veille : « Monsieur, lui dit-il, je vous rapporte votre volume. » — Pourquoi cela ? » — « Je ne peux pas le garder. » — « Mais... » — « Voyez plutôt. » Et, d'un doigt exercé, il fait défiler les feuillets sous les yeux du jeune homme...

ébahi. Au commencement de chaque biographie se prélassait un billet de banque... Et l'étudiant, peu studieux, point du tout liseur, n'en savait rien! Cependant son père lui avait dit : « Je t'envoie un *Plutarque*. C'est une lecture substantielle. Ne l'oublie pas, et feuillette-le souvent. » Le fils n'avait pas compris... Il lui a fallu un honnête bouquiniste pour lui révéler cette petite fortune. (M. A. de Fontaine de Resbecq conte autrement cette anecdote dans la Lettre XV de ses *Voyages littéraires*.)

Rattachons à ce sujet « ce Volume de billets de banque, dit M. de Lescure (*les Autographes*), intercalés entre chaque feuillet, imprimé et offert, dit-on, à Mme du Cayla, par la galanterie de Louis XVIII,... » — ainsi que la Bible léguée à Mlle Mars par M. de Chalabre (encore un bibliophile!) qui en avait couvert 25 gravures avec des billets de 1,000 francs.

Un vieil avare, marchand de chiffons, vient de mourir en laissant près de 400,000 francs chez lui, sous diverses formes, entre autres 12 billets de 1,000 dans une vieille Bible.

Savantasse (40). — D'après nature... et rien de plus. J.-L. Guez de Balzac, dans son *Socrate chrétien*, a dit : « J'ai pitié d'un homme qui fait de si grandes différences entre *pas* et *point*, qui traite l'affaire des *gérondifs* et des *participes* comme si c'était celle de deux peuples voisins l'un de l'autre et jaloux de leurs frontières... »

Ophtalmie (41). — Quelle douleur! Ne plus pouvoir contempler ses livres! Plusieurs l'ont eue. — D'autres, qui les voyaient, ne pouvaient plus s'en servir.

Albert de la Fizelière dit de Jules Janin : « ... Il lui était

également interdit de lire. Concevez-vous les déchirements d'un pareil supplice? Il se voyait entouré des plus beaux livres qu'on puisse rêver; ses chers auteurs, — son amour et sa fortune, — ruisselaient devant ses yeux, sous leur parure d'or et de maroquin et, nouveau Tantale, enchaîné par l'ankylose, il étendait vainement vers eux ses mains frémissantes. »

Lequel est le plus terrible?

Citons encore M. H., en laissant parler M. Fontaine de Resbecq : « Devenu aveugle, ce courageux bibliophile se faisait conduire par son domestique sur le quai Voltaire;... on l'approchait des boîtes. Il passait alors légèrement les mains sur les livres,... puis, saisissant quelque mince volume : « N'est-ce pas de chez Barbin?... » Il se trompait souvent, mais il lui est arrivé plus d'une fois de deviner juste. »

Une fin (42). — C'est triste à dire! Mais, jeune écolier, avec un de mes condisciples, chez un grand épicier qui en empilait toujours des montagnes, combien de livres n'ai-je pas brisé pour en avoir les *images!*... C'était singulièrement débuter. Par bonheur que j'ai mieux continué... Oh! les vocations!!... (Voir 52).

Autographe... et calligraphe (43). — Tout le commentaire est contenu dans le sonnet.

Dernière ressource (44). — Qui ne dirait vingt fois pour une : « Vends mon livre, brave garçon,... et dîne! »

Une perte (45). — Cette perte, exactement narrée, est celle du texte latin du *Voyage dans la vieille France*, de

Jodocus Sincerus (Juste de Zinzerling). Que ce pauvre Thalès Bernard l'a donc regretté!...

Tu quoque?... (46). — La vente du livre considérée à un autre point de vue qu'au sonnet 44.

A un bibliographe (47). — Il ne nous semble pas malséant de réclamer la bienveillance pour les jeunes. Certains les trouvent gênants... Et pourtant si on ne les avait point aidés, eux!...

Averse (48). — C'est un peu de tout qu'on découvre au fond des livres, mais le tabac domine. La statistique *ad hoc* montrerait les priseurs en majorité. — Après le tabac, viennent les miettes de pain, la farine, les fleurs séchées, etc., etc., sans compter les billets intimes... et quelquefois les lettres *non ouvertes* qui recommandaient le volume à la bienveillance d'un critique!

Une supplique (49). — Je l'ai eue entre les mains, cette lettre. Elle valait la peine d'être étudiée, et j'ai été remué par la rare honnêteté et le ton discret du demandeur.

Habent sua fata libelli (50-51). — Ceux qui aiment le Livre comprendront ces deux sonnets. Ils sentiront ce qu'ils renferment de joies et de tortures. Je rappellerai seulement ici : le savant Brunck, qui pleurait ses livres vendus ; — l'excellent abbé Goujet, mort de douleur d'avoir été obligé de mettre sa bibliothèque en vente ; — Jacq. Gopile, médecin du XVI[e] siècle, également mort de douleur du pillage de sa bibliothèque.

Pendant les fêtes de Vendome (52). — Acclamation

d'un réveil attendu... et mérité. — C'est aux publications de M. Prosper Blanchemain qu'il faut demander les renseignements, documents nouveaux et anecdotes concernant le chef de la Pléiade, « l'Apollon de la source des Muses. »

A propos de Ronsard, un aveu, l'aveu d'un méfait dont je demande pardon à tous les bibliophiles. J'étais jeune collégien. Je n'aimais encore que les images. Un jour, je rencontre le vieux père J..., promenant sa voiture de bouquins. J'en avise un énorme. C'était le Ronsard in-f°. Je fais arrêter le marchand, et je feuillette le tome : — « Me vendriez-vous les gravures seules? » — « Tout de même. » Et, prix fait, le voilà qui m'ouvre le majestueux volume et, en m'aidant, m'en laisse arracher les portraits, de délicieux portraits de Thomas de Leu! — Mais, voyez la punition : depuis que j'ai quitté la Bourgogne pour venir à Paris, je n'ai plus vestiges de ces fines estampes... Quel accident les a détournées de moi? (Voir 42).

Les deux volumes (53). — Tout simplement imaginé pour couler un Apologue *spécial* dans le moule si attrayant du Sonnet.

A mes livres (54-55). — Faible écho des transes éprouvées pendant la terrible année des obus et des bombes.

Moutons de panurge (56). — Pourrait se joindre aux deux précédents. — Une rectification. Ce sonnet devrait avoir pour titre : *Bouquins de Panurge.*

Un repas (57). — Combien ont mis, et plus d'une fois, le prix de leur dîner dans un livre! Je ne sais point

de volupté plus intense que celle de mater la faim du corps en satisfaisant la faim de l'esprit.

Signalons, sans entrer dans les détails, Georges Stephenson, se faisant ouvrier cordonnier, afin de pouvoir s'acheter des livres et, plus tard, donner de l'instruction à son fils, — qui fut le célèbre Robert Stephenson, enterré aujourd'hui à Westminster, à côté des rois d'Angleterre.

« On ne travaille bien, dit Deschanel, qu'avec ses livres à soi. Un pauvre homme dépensait en livres le prix de son dîner : — « Mais, lui dit quelqu'un, si vous lisiez ces livres à la Bibliothèque? » — « Je ne peux lire, répondit-il, que les livres que j'ai achetés. »

Larcher, voyant son collègue Langlès lui offrir de lui prêter un livre dont il avait grand besoin pour sa traduction d'Hérodote, le remercia froidement, disant qu'il n'avait pas l'habitude de travailler avec les livres qui ne lui appartenaient pas.

On peut rappeler le pauvre Gaulieur, « sobre comme un ascète,... économisant sou par sou sur un maigre traitement... pour pouvoir venir de temps en temps, avec un petit sac d'écus, à la chasse des livres rares... » (*L'Evènement*, 26 avril 1866.)

Ne quittons pas l'amour du Livre sans réunir un trio d'opinions, qui ne manquera pas de piquant. — Isidore, paraphrasé par Dom M. Jamin, commence par dire : « Un lecteur qui lit sans penser à ce qu'il lit est un homme qui n'a point d'âme, ou qui oublie qu'il en a une. C'est l'attention qui donne la vie à la lecture : sans elle, elle n'est qu'une fonction de l'animal, qui laisse le lecteur dans l'ignorance. » — Maintenant, écoutez ces deux passages, assez différents et où les auteurs ne se privent pas de

jouer sur les mots. Alain dit des clercs dissipés : « *Potius dediti gulæ quàm glossœ ; potius colligunt libras quàm legunt libros ; libentius intuentur Martham quàm Marcum ; malunt legere in Salmone quàm in Salomone...* » — Mais tous ne méritent pas ces reproches ; Philippe Harveng, abbé de Bonne-Espérance, dit des écoliers studieux : « ... *Qui plus amant scolas quàm nundinas, exarant codices quàm calices, scientiam quàm pecuniam...* »

La tournée (58-59). — Les bouquineurs, à la rescousse ! — Tous se reconnaîtront dans ces deux pages.

Un petit tableau à l'appui. Il est de Jean-Victor Rossi (*Janus Nicius Erythræus*) racontant au Nonce (à Cologne) Fabio Chigi « le zèle, l'ardeur, les ruses de Gabriel Naudé, — grand *ramassier*, dit G. Brunet, — pour se procurer, dans un voyage qu'il fit à Rome en 1645, des livres précieux et à très-bas prix. »

Voici le fragment :

« *At velles hominem, ex tabernis bibliopolarum exeuntem, aspicere, risum profecto tenere non posses ; ita exit, capite, barbâ, vestibus, telis aranearum atque erudito illo pulvere, qui libris adhæserat, plenus, ut ad eum depellendum, nullæ satis videantur esse excutiæ, nulli peniculi...* (Mais, si vous voulez contempler l'homme, sortant des boutiques des libraires, vous ne pourrez vous empêcher de rire : il en sort, la tête, la barbe, les vêtements tellement remplis de toiles d'araignées, tellement couvert de la docte poussière qui adhérait aux livres, que, pour l'épousseter, il n'y aurait jamais assez de brosses, assez de plumeaux...)

Que d'ardents et infatigables chasseurs du Livre on pourrait mentionner avant de clore cette note ! Nous nous

contenterons d'emprunter quelques lignes à Petit-Radel : « Il est continuellement parlé de livres dans les lettres de Gerbert, et des sommes d'argent qu'il employait, étant pape, à en faire rechercher dans toute l'Italie, l'Allemagne et la Belgique. Il insiste, dans sa correspondance avec quelques savans, sur la nécessité de s'appliquer surtout à la correction du texte de Pline; et, pour se procurer l'Achilléide de Stace, il promet en échange une sphère céleste en bois, recouverte d'une peau de cheval. » (*Recherches sur les Bibliothèques anciennes et modernes*.)

Le dernier (60). — A joindre encore à 54-55. Il y a, là, l'expression d'une tristesse d'un genre particulier.

Le coin du feu (61). — Tableau de famille, que l'amour du Livre éclaire de son doux rayon.

Le fil du labyrinthe (62). — Hommage au plus pénétrant de nos critiques, après lecture, surtout, des *Portraits littéraires*.

Un navigateur (63). — Sous la dédicace de ce sonnet reste voilé un érudit... qui n'a point voulu faire de bruit dans les lettres.

Son « eurêka! » (64). — Explosion de joie qui suit la trouvaille. Si l'on voulait noter ces élans d'une manière précise, on toucherait bien à quelques grains de folie.... mais si douce et si innocente !

Ecoutez Alexandre Dumas (préface des *Mariages du père Olifus*) : « Esprit changeant, capricieux, amoureux d'un livre comme un roué du temps de la Régence était amoureux d'une femme, pour l'avoir ; puis, quand il l'a, fidèle

un mois, non pas fidèle, enthousiaste, le portant sur lui et arrêtant ses amis pour le leur montrer, le mettant sous son oreiller le soir, et se réveillant la nuit, rallumant sa bougie pour le regarder, mais ne le lisant jamais. »

A SHAKESPEARE (65). — Chacun sait que ce nom a été orthographié de plus de vingt façons différentes.

Dans son numéro du 11 août 1874, le *Figaro* imprime ceci :

« Une chose assez drôle : le dernier numéro d'une revue anglaise, le *Fraser's Magazine*, demande sérieusement *de qui sont les œuvres de Shakespeare ?*

« L'auteur de cet article réunit différents arguments qui permettent d'attribuer à lord Bacon la paternité de toutes ces œuvres immortelles. — Lord Palmerston était au nombre des adeptes de la théorie baconienne.

« D'autres prétendent que Bacon n'était que le collaborateur (mais le principal) d'une société d'esprits d'élite dont sire Walter Raleigh faisait partie ; mais tous s'accordent à croire que parmi eux se trouvait un nommé Shakespeare, sorte de factotum, moitié comédien, moitié poète, à qui l'on permettait de signer ces pièces.

« Renvoyé à l'Académie française... d'Angleterre. » — (Voir 111.)

Assez longtemps avant cette note, L. Lalanne avait dit : « On a conservé un curieux passage d'un certain Robert Greene, qui, auteur dramatique lui-même, se plaint des plagiats continuels du grand poète, à peine connu ; il l'appelle un *Jean-Factotum*, et lui reproche de s'approprier les compositions dramatiques de Marlowe, Lodge et Peele, compositions auxquelles Shakespeare mettait son nom. »

En omnibus (66). — Episode vrai. Les jolies et banales pécheresses n'ont rien à démêler avec notre noble passion. — Mme de Pompadour, pourtant, figure parmi les *femmes-bibliophiles*.

Puisque ce mot vient de s'écrire, nommons quelques-unes de ces dernières :

Aiguillon (duchesse d');
Albany (Caroline, comtesse d');
Anne d'Autriche, reine de France;
Anne de Bretagne;
Anne de Lorraine;
Artois (Marie-Thérèse de Savoie, comtesse d');
Berry (Caroline de Naples, duchesse de);
Bourbon (Louise-Adélaïde duchesse de);
Catherine de Médicis;
Catherine II, impératrice de Russie;
Chamillard (Mme de);
Christine, reine de Suède;
Condé (princesse de);
Currer (miss Richardson);
Dacier (Mme Anne Lefèvre, femme de André);
Delessert (Mme Benjamin);
Devonshire (duchesse de);
Diane de France;
Diane de Poitiers;
Dosne (Mlle);
Du Barry (Jeanne Vaubernier, comtesse);
Elisabeth, reine d'Angleterre;
Eon (Charlotte-Geneviève-Thimothée, chevalière d');
Fenwick (Mrs), fille de sir Thomas Philipps, le célèbre collectionneur de Manuscrits;
Grammont, née Choiseul (duchesse de);
Isabeau de Bavière;
Jeanne Gray;

JEANNE de Naples;
LA VALLIÈRE (Mme DE);
LAMBALLE (princesse DE);
LESDIGUIÈRES (Paule de Gondi, duchesse DE);
MAINE (Anne-Louise de Bourbon, duchesse DU);
MAINTENON (Mme Françoise d'Aubigné, marquise DE);
MARGUERITE d'Autriche;
MARGUERITE de France, reine *Margot*;
MARGUERITE de Valois, reine de Navarre;
MARIE-ANTOINETTE d'Autriche, reine de France;
MARIE d'Aspremont, duchesse de Lorraine;
MARIE DE MÉDICIS, reine de France;
MARIE-Josèphe de Saxe;
MARIE LECZINSKA, reine de France;
MARS (Mlle);
MONTESPAN (marquise DE);
MONTESSON (marquise DE);
MONTMORENCY-LUXEMBOURG (duchesse DE);
MONTPENSIER (duchesse DE);
MOUCHY (duchesse DE);
NOAILLES (vicomtesse DE);
ORLÉANS (princesses D');
POMPADOUR (Antoinette Poisson, marquise DE);
RACHEL (Mlle);
RAGUSE (duchesse DE);
SAVOIE (Marie-Adélaïde DE), duchesse de Bourgogne;
SOLAR (comtesse Cla.-Casalgrasso);
THOU (Marie de Barbançon-Cany, femme de J.-Aug. DE);
VASSÉ (marquise DE);
VAUDEMONT (Louise DE), femme de Henri III;
VERRUE (Jeanne d'Albert de Luynes, comtesse DE);
WADDINGTON (marquise Mariana-Florenzi);
WIBORADE (sainte);
YVES (comtesse D').

GUIDE INSPIRÉ (67). — A l'éditeur, artiste et désin-

téressé, à qui l'on doit quelques-uns des plus beaux livres de la librairie moderne. Ecrit en recevant de lui : *Dresde, Montpellier*, 1858, et *Dresde, Paris, Montpellier*, 1860. — Ces albums reproduisent les principaux tableaux des Musées des villes mentionnées aux titres, et chaque reproduction est accompagnée d'une pièce de vers de L. Curmer, qui avait pris pour devise : *L'or rien ne me cure*.

Un bon marché (68). — Navrant. Pris sur nature. Rapprocher ce sonnet de notre nouvelle *le Trésor du Bibliophile défunt* (*Fantaisies d'un Bibliomane*).

Un savant (69). — Coup d'œil comique jeté sur un maniaque, et dans lequel on peut voir à peu près tous les passionnés excessifs de la claustration bibliophilesque. Lisez dans la *Médecine des Passions*, de Descuret, chapitre *Manie de l'Etude*, l'exemple de Mentelli, conté avec beaucoup de détails.

Un autre chercheur, plus que patient, a travaillé huit heures par jour, pendant trois ans consécutifs, pour nous apprendre que la Bible contient :

66	livres,
1,189	chapitres,
31,173	versets,
773,656	mots,
3,566,560	lettres,
6,855	fois le nom de Jéhova,
46,227	» la particule *et*.

Peignot a calculé que Voltaire, pour l'ensemble de ses œuvres, a tracé à peu près 33,000,000 de caractères alphabétiques.

Auto-da-fé (70-71). — On a, dans ces deux sonnets, la description minutieusement exacte de la cérémonie qui se renouvela tant de fois, brûla tant de livres... et en détruisit si peu. Les *Méditations* de Descartes, le *Dictionnaire* de Bayle, la *Cité du Soleil* de Campanella, la *Sagesse* de Charon, les *Provinciales* de Pascal, l'*Esprit* d'Helvétius, et des centaines dont nous supprimons la liste, y ont passé... et n'en sont point morts!

Ajoutons ce passage que nous trouvons après coup :

« ... Rousseau éditait son Emile, Diderot l'Encyclopédie, Voltaire son Dictionnaire philosophique, ses Lettres sur les Anglais, brûlées stupidement sur arrêt du Parlement de Paris par la main du bourreau, comme si l'on brûlait la pensée? Du bûcher où le juge la fait monter, elle se transforme en millier d'étincelles qui lui sautent au visage et, s'élevant dans l'espace, illuminent à jamais d'une immense lueur le ciel de l'intelligence. »

(H. Bosselet. — Etude sur les *OEuvres posthumes de J. Michelet.* — *Opinion nationale* du 14 janvier 1876.)

A pétrarque (72). — Ici l'on ne gronde plus l'auteur des doux sonnets à Laure (Voir 15); on l'acclame, au contraire. La pièce est dédiée à l'organisateur même des belles fêtes du Ve centenaire.

Reste de lui (73). — Encore une étude d'après nature. J'aime ce père illettré, plein de l'image qu'il retrouve dans les livres de son cher fils.

Distinguons (74). — A plus d'un peut s'adresser ce croquis, pris sur le vif. — La mémoire ne fait pas le

savant, mais le savant est loin d'être réfractaire à la mémoire : Hugues Doneau, jurisconsulte de Chalon-sur-Saône, au XVI[e] siècle, savait par cœur tout le corps du *Droit ;* — Joseph Scaliger apprit en vingt et un jours l'*Iliade* et l'*Odyssée ;* — Chrétien Chemnitius savait si bien la *Bible*, qu'il citait le chapitre ou le verset où se trouvait le passage ou le nom propre qu'on lui proposait ; — un Toscan savait toute l'*Enéide ;* — Nicolas Bourbon récitait l'*Histoire* de M. de Thou et les *Eloges* de Paul Jove ; — un autre savait par cœur tout le texte grec d'*Aristote*, etc., etc.

FUREUR (75). — Qui n'a jeté ce cri, ou un cri analogue... en augmentant toujours, toujours ses tas, ses rayons et ses piles ?

DÉSESPOIR (76). — On sent, là, le point extrême de la douleur.

Nous avons déjà mentionné plusieurs de ceux que l'on peut appeler les bibliophiles martyrs. Nommons encore :

Mœris Storer, poète latin anglais, mort de consomption en 1799 ;

J. Quin, bibliophile irlandais, qui s'est tué en 1809 ;

Van Hulthem, qui, pour éviter la poussière et la fumée à ses livres, n'a jamais voulu de feu dans sa chambre. Par le rude hiver de 1825, il revenait du fond de la Hollande, ayant oublié son manteau et tenant sur ses genoux deux magnifiques volumes qu'il n'avait point voulu confier à ses malles.

Puis, pour finir, ce fantastique marquis de Chalabre. Faut-il prendre au sérieux l'anecdote où Alex. Dumas nous le montre (préface des *Mariages du père Olifus*)

mourant de désespoir de ne pouvoir trouver la fameuse Bible, qu'en un moment d'humour avait inventée Ch. Nodier ?

A plusieurs de ceux-là on pourrait, pour les consoler, répéter la superbe prière de Jean Reynaud (*Terre et Ciel*) : « Accordez-nous, mon Dieu, de reprendre, dans le nouvel asile où vous nous transportez, la suite de nos travaux interrompus dans celui-ci ! »

Le tas (77). — On se plaint que, sauf deux ou trois belles exceptions, la critique n'existe plus. Le fait qui suit ne viendrait-il pas à l'appui de cette plainte ? C'est par brassées qu'on trouve, sur les quais et les planches des bouquinistes, des volumes venant de chez divers *bibliographes*, et dont le couteau n'a pas ouvert une seule feuille... Il est vrai que, parfois, certains amis vous traitent de même !

« Revenu des erreurs de ce monde, dit Décembre-Alonnier, nous avons reconnu que cet usage barbare (d'offrir à la critique une centaine d'exemplaires de tout ouvrage) n'avait d'autre résultat que de peupler les quais d'une masse de pauvres volumes qui, ornés d'une dédicace, croyaient trôner dans un salon et se trouvaient jetés dans la boîte d'un bouquiniste... »

Une vieille fantaisie de Swift va nous aider à en finir avec la critique :

(*La déesse Critique se métamorphose en Livre.*) — « Aussitôt la tendresse maternelle commença à troubler son imagination... Elle vit son fils Wotton, pour lequel les Parques filoient une trame trop courte... Elle chérissoit ce fruit de ses amours clandestins... et elle résolut d'aller verser dans son âme la valeur et l'allégresse... Elle trouva bon

de changer de figure... Elle ramassa toute sa personne divine dans les bornes étroites d'un volume in-octavo; sa peau devint blanche et aride, et tout son corps se fendit et se sépara en cent et cent pièces (les feuillets), comme la sécheresse de l'été ride la surface de la terre altérée. Sa chair se convertit en carton, et ses membranes en papier. Ses enfants y versèrent adroitement une décoction de noix de galles et de suye, en guise de lettres; sa rate se répandit partout. La peau qui l'avait couverte auparavant continua à la couvrir, et sa voix resta ce qu'elle fut autrefois.

« Sous ce déguisement, elle avança vers les Modernes... »

(*Productions d'esprit* (1736). — *La bataille des Livres*.)

Les choyés (78). — C'est en assez grand nombre qu'on pourrait indiquer les exhumations poétiques auxquelles fait allusion cette boutade... Et, quand elle m'a échappé, je n'espérais guère être imprimé avec les beaux types de Louis Perrin!

Puisqu'il s'agit, ici, de belles réimpressions, faisons place à deux alinéas, qui vont se livrer une gentille petite guerre :

— « Si vous voulez, dit Ménage, qu'il n'y ait point de fautes dans les ouvrages que vous ferez imprimer, ne donnez jamais de copies bien écrites; car alors on les donne à des apprentifs qui font mille fautes; au lieu que, si elles sont difficiles à lire, ce sont les maîtres qui y travaillent eux-mêmes. »

Maintenant écoutez Décembre-Alonnier :

— « ... Il (le bibliophile Jacob) livre son manuscrit complet et entièrement recopié, car il n'est pas seulement auteur, il est aussi bibliophile, et il sait trop bien qu'un mauvais manuscrit n'a jamais produit de bonne édition... »

Que les deux préopinants s'arrangent!

La belle typographie ne réimprime pas que des médiocrités. Pour contre-balancer un peu notre sortie, mentionnons les riches éditions de *Louise Labé* et de *Pernette du Guillet*, dues aux soins de M. Monfalcon; l'*Histoire des Ducs de Bourbon*, par La Mure; les *Matériaux pour l'Histoire de Marguerite d'Autriche*, par M. de Quinsonas; les éditions de *Molière*, de *Clément Marot*, et tant d'autres belles éditions, publiées par N. Scheuring, de Lyon, dans la maison de Louis Perrin.

FIAT LUX! (79). — Tableau très-condensé, mais qui ne pouvait manquer à la galerie. La dédicace allait de soi.

A cette époque, on regardait comme le fruit d'un travail excessif, une Bible écrite en cinq mois par cinq religieux (à Moyen-Moutier, en Lorraine).

« Il existait dans la bibliothèque des Célestins de Paris, dit Peignot, un bel exemplaire des *Canons de Gratien* (1), manuscrit. Le copiste a noté qu'il avait employé 21

---

(1) Au moment où nous écrivons cette note, un procès vient de se dénouer, qui a jeté quelque émotion dans le camp des bibliophiles. — Le libraire Bachelin-Deflorenne avait acquis publiquement en Angleterre, à la vente aux enchères, après décès du brasseur Perkins, un riche et précieux manuscrit, la *Concordance des Canons discordants*, de Gratien, splendide volume sur vélin, avec de nombreuses miniatures du XIVe siècle. Il le présenta à son tour en France dans une vente publique. Aux annonces et à la publicité faites, le Gouvernement, qui avait constaté, depuis longtemps déjà, la disparition de *son* GRATIEN, provenant de la fameuse bibliothèque du président Bouhier, reconnut son bien... et s'en ressaisit. De part et d'autre il s'échangea des plaidoyers éloquents, érudits et curieux. Mais l'érudition fut la plus faible; l'entière bonne foi même de M. Bachelin, reconnue par le Tribunal et par la Cour, ne put servir sa cause, et il

mois à l'écrire : sur ce pied, il faudrait 1750 ans à trois hommes pour faire 3,000 exemplaires du même ouvrage. »

Au XI[e] siècle, on considérait comme un grand présent qu'un abbé au Maine eût donné quatre volumes (une *Bible*, un *Canoniste*, *Smaragde*, et un *Passionel*)... C'était beaucoup que de posséder 150 volumes.

Les livres étaient si chers ! Le Gallois (*Traité des plus belles Bibliothèques de l'Europe*, 1680) nous en cite « un bel exemple dans la personne d'Antoine Pecatel (1), natif de Palerme, qui, en 1455, vendit sa métairie pour achepter Tite-Live de Pogge Florentin. » Jacques Picolomini, cardinal de Pavie, ne put avoir les œuvres de Plutarque à moins de 80 écus d'or, ni les Epitres de Sénèque à moins de 25. Gaguin paya 100 écus les Concordances, etc., etc.

Que de fantaisies à propos du Livre ! Que n'a-t-on dit pour, contre, et sur ? Le cri « Il y a trop de livres ! » a été

---

fut condamné à restituer à l'Etat le splendide manuscrit — qu'il avait payé... 10,000 francs ! — *Dura lex, sed lex !* — Si quelque chose peut le consoler, c'est qu'il perdit ce procès tout en recevant de nombreuses marques de sympathie.

En février 1652, Louis XIV l'eût fait gagner. Le roi termine la lettre qu'il écrivit à Fouquet, pour la conservation de la Bibliothèque du cardinal Mazarin, en disant : « Voulons que, s'il en a été vendu quelque un (des livres), vous ayez à le retirer, *en remboursant* ceux qui les auront achetés ; c'est à quoi ne ferez faute. »

Signé : « LOUIS.

Et plus bas : « DE GUÉNÉGAUD. »

(1) Lalanne, dans ses *Curiosités bibliographiques*, dit « Antoine Panormita ou de Palerme, » et cite, comme Le Gallois, la lettre adressée par ce savant au roi de Naples, Alphonse V, au sujet de cette emplette.

jeté de mille manières. L'*Ecclésiaste* dit : *Scribendi nullus est finis.* — Se plaignant du temps que prend la multitude des livres, Sénèque s'écrie : *Tantum nobis vacat? Jam vivere, jam mori scimus?*

Cardan veut que *trois* livres suffisent à une personne ne faisant profession d'aucune science : Une Vie des Saints et des autres hommes illustres, un livre de poésies pour amuser l'esprit, et un troisième qui traite des règles de la vie civile. — D'autres ont proposé de se borner à *deux* livres pour toute étude : l'Ecriture, qui nous apprend Dieu ; le livre de la Création, c'est-à-dire l'Univers, qui nous découvre son pouvoir. — Huet prétendait que tout ce qui s'est écrit « depuis que le monde est monde » pourrait tenir en 9 ou 10 volumes in-folio, si chaque chose n'avait été *dite qu'une fois.* Il en exceptait cependant l'Histoire. — Je le crois bien ; Marmontel a prétendu qu'il faudrait, en lisant quatorze heures par jour, huit cents ans pour épuiser ce que la Bibliothèque royale contient seulement sur l'Histoire (et qui s'élève à plus de quatre-vingt mille ouvrages). — Aboulghazi-Behadour-Khan, dans son *Histoire des Mongols et des Tartares*, traduite par le baron Desmaisons, a dit : « Depuis Adam jusqu'à nos jours, on a déjà écrit tant d'ouvrages historiques que Dieu seul en sait le nombre. »

Empruntons à Peignot le calcul suivant, sur le nombre des ouvrages imprimés depuis l'origine de l'imprimerie :

1er siècle	(de 1436 à 1536) —	42,000	ouvrages.
2e »	(de 1536 à 1636) —	575,000	»
3e »	(de 1636 à 1736) —	1,225,000	»
4e »	(de 1736 à 1822) —	1,839,960	»
	Total :	3,681,960	

Autre calcul, de Ch. Nodier (*Mélanges de littérat. et de critique*) : « On a calculé ou supposé par approximation que le nombre des livres que l'imprimerie a produits depuis son invention, s'élèveroit à 3,277,764,000 volumes, en admettant que chaque ouvrage a été tiré à 300 exemplaires pour terme moyen, et que tous les exemplaires existent. D'après cette hypothèse, et en donnant à chaque volume un pouce d'épaisseur seulement, il faudroit, pour les ranger côte à côte sur la même ligne, un espace de 18,207 lieues, qui fait un peu plus du double de la circonférence de la terre... Mais comme on n'a ordinairement qu'un exemplaire d'un livre, ce qui réduit cette appréciation à la 300e partie, il est probable qu'on pourroit ranger tous les livres qui ont été publiés pendant ces quatre derniers siècles, sur un rayon de 61 lieues de longueur ; ou, ce qui seroit plus facile, plus commode et plus élégant, dans une galerie de six lieues, garnie de cinq tablettes de chaque côté. Tout ce qu'on peut conclure de ce calcul, c'est que le nombre des livres est incalculable, et que la formation d'une bibliothèque *complète* est physiquement impossible. »

Nous ne dirons pas combien le Livre a été contrefait. Nous citerons seulement cette opinion du marquis de Langle (Jérôme-Charlemagne Fleuriau) : « La contrefaçon d'un livre est un vol. »

Est-il nécessaire de relater ici que le premier livre français sorti des presses françaises, est *les Chroniques de Saint-Denis, imprimé à Paris en* 1476, *en l'hostel de Pasquier Bonhomme ?*

Un livre qui fait époque dans l'imprimerie et qui a précédé celui-ci, est le fameux Psautier de Mayence, in-f°

(1457). On n'en connaît que six exemplaires. Louis XVIII en a acheté un 12,000 francs pour sa bibliothèque. Notre éditeur nous en signale un septième jusqu'ici inconnu qui se trouve à la bibliothèque de la ville d'Angers, classé par erreur dans le catalogue des manuscrits et qui porte la mention de son don fait par le bon roi artiste René d'Anjou à une congrégation religieuse de cette ville.

Omni-science (80). — On rencontre souvent cet aplomb imperturbable. Montaigne a dit : « Prendre des livres, n'est pas les apprendre. » (Voir *Ausone*, dans notre *Bibliophiliana*. — Voir surtout le Dialogue *De librorum copiâ*, de Pétrarque).

Citons, en passant, Bonnemet, le célèbre amateur du siècle dernier, dont les livres ont passé dans la bibliothèque du duc de la Vallière, et qui prétendait avoir des éditions *princesses*. (G. Mouravit, dans ses *Additions*, dit *principes*.)

Sceaux durables (81). — L'intelligent éditeur à qui est dédié ce sonnet possède une riche et curieuse collection d'*Ex libris*.

Une publication vient de signaler cette innocente manie.—Arrivée à sa deuxième édition, l'étude de A. Poulet-Malassis : *Les Ex-libris français*, est le guide éclairé et indispensable que tout collectionneur spécial devra suivre. Elle indique et décrit ces marques de possession des livres depuis le XVIe siècle jusqu'à aujourd'hui; elle signale les *ex-libris* singuliers, donne les noms des petits maîtres du XVIIIe siècle qui en ont dessiné ou gravé, et la liste générale des dessinateurs et des graveurs qui ont signé des *ex-libris* français. A l'appui de ses observations,

l'auteur a fait graver 24 planches, *fac-simile* des plus remarquables de ces marques.

On connaît la drôlerie du bonhomme de père qui, voyant son fils apposer sur ses livres un cachet de propriété en y écrivant : *Ex libris M.****, fit, dans le même but, frapper en or : *Ex libris M.**** au fond de son chapeau... — Il faut bien rire un peu !

Simoun des vers (82). — Ce chant sur les pièces avortées prend la chose très-gaîment. Perdre une forme, un cadre, ou une idée, n'est cependant pas toujours aussi gai que cela.

Un naufrage (83). — Encore un tableau... j'allais dire un accident d'intérieur (Voir 61). Pour qui aime la vie de famille, ces sujets naissent en foule... Femme, enfants, père, mère, sœurs, oh ! oui, vous avoir est bon !

Les accidents analogues, ou produits n'importe comme, sont assez fréquents. De Vigneul-Marville (qui est Dom Bonaventure d'Argonne) raconte que « Perauda, italien savant et curieux, aïant acheté bien cher un beau et rare manuscrit, une guenon, qu'il nourrissoit, trempa sa patte dans l'encre et effaça entièrement le manuscrit. »

Trésor ouvert (84-85). — Il faudrait, ici, établir une double liste : d'un côté, les prêteurs ; de l'autre, les non-prêteurs. Les premiers sont les plus nombreux.

Échantillon :

PRÊTEURS :

Lucullus,	De Thou,
Pline le jeune,	Nicolas de Nicolis,
Richard de Bury,	Michel Bégon,
Isidore de Péluse,	Grolier (*Grolierii et amicorum*),

Suite des PRÊTEURS :

Maïoli (*Tho-Maioli et amicorum*),
Du Fay (*Entre amis tout est commun*),
Marucelli (*Publicæ et maximæ pauperum utilitati*),
Randon de Boisset,
Gueulette (*Thomæ G. et amicorum*),
Francis Douce,
Etienne Baluze,
Et. Gabriau de Riparfonds,
Possevin,
Mathieu Guéroult,
Crescimbeni,
D'Alembert,
Etc., etc., etc.

NON-PRÊTEURS :

Colletet,
Naigeon,
Cigongne,
Démétrio Canevari,
Guilbert de Pixérécourt,
Daniel du Monstier,
Gifanius,
Du Monstier J. Thomas Aubry, curé de Saint-Louis-en-l'Ile,
De Morante,
Etc., etc., etc.

Possevin a dit : *Bonum quo communius est, eo est divinius*, — « Le diable emporte les emprunteurs de livres ! » a dit, en contre-poids, Daniel du Monstier.

Un autre, d'après D'Alembert, faisait relier les siens très-proprement, et, de peur de les gâter, il les empruntait à d'autres, quand il en avait besoin, quoiqu'il les eût. Il avait mis sur la porte de sa bibliothèque : *Ite ad vendentes*. Aussi ne prêtait-il de livres à personne.

Un curé de Saint-Louis, à Paris, Jean-Thomas Aubry, avait pris la même devise, allongée, tirée de saint Matthieu, XXV : *Ite ad vendentes et emite vobis*.

« Un jour que Gaspard Schopp (c'est Deschanel qui raconte) priait Gifanius de lui prêter un manuscrit de Symmaque, Gifanius lui fit cette réponse : « Me demander de prêter mon Symmaque, monsieur ! Mais c'est comme

si l'on me demandait de prêter ma femme! » *Perinde est atque uxorem meam utendam postulare!* —

Et la lutte entre deux amis, lutte racontée par plusieurs, Gérard de Nerval entre autres, et qui se termine par ce mot cruellement résigné : « Je l'aurai à ta vente! »

Et tant et tant que l'on pourrait narrer!...

Cependant il ne faudrait pas se faire accuser de *bibliotaphie :* « Les bibliotaphes, dit Lucien, n'amassent des livres que pour empêcher les autres d'en acquérir et d'en faire usage... La bibliotaphie est la bibliomanie de l'avare et du jaloux. »

Notre éditeur nous citait dernièrement, entre autres exemples de lui personnellement connus, celui d'un manuscrit très-intéressant de feu Gabriel Peignot, détenu indûment et tenu en charte privée par un de ces monomanes.

Ici trouve place impérieusement ce passage, sous forme d'apologue, d'Isidore de Péluse : « Un agriculteur, qui renferma son blé après la récolte et refusa d'en faire part à ceux de ses concitoyens qui étaient dans le besoin, fut lapidé et son corps ensuite réduit en cendres. Cet homme, cependant, n'avait fait que serrer et cacher son propre bien : il n'en périt pas moins comme s'il eût attenté à la propriété publique. — Et toi, qui, ne possédant aucune connaissance en propre, n'as que le mérite d'avoir acquis les livres d'une foule de savans, quelle accusation n'encourrais-tu pas si tu ne faisais participer les autres aux avantages dont ces livres sont la source! Quelle punition Dieu ne t'infligerait-il pas, pour avoir possédé un trésor sans fruit et sans utilité pour tes semblables! »

(*Liv. I, Ep.* CCCXCIX.)

M. Toinard (*Ménagiana*) donne une explication assez plaisante :

« La raison, dit-il, pour laquelle on rend si peu de livres prêtés, c'est qu'il est plus aisé de les retenir que ce qui est dedans. »

D'autre part, Joseph-André Zaluski, ce passionné qui soupait d'un morceau de pain et de fromage pour réunir plus de 200,000 volumes, rendit sa bibliothèque publique (1745). (Voir ce nom au *Bibliophiliana.*)

Mes rachetés (86). — A propos des volumes que leurs destinataires vendent, après en avoir arraché l'*ex-dono.* Ce feuillet écorné gâtait le livre ; mais c'était une pudeur. Aujourd'hui, on la néglige même.

L'incorrigible (87). — Plusieurs de mes amis me reconnaîtront... et eux aussi. — Il y a loin, cependant, de nous à quelques-uns, tel que Richard Heber, par exemple, qui achetait sans les voir des bibliothèques dans nombre de villes d'Europe, et dont l'immense collection ne lui coûta pas moins de 100,000 livres sterling.

Liqueur et vase (88). — Au maître sonnettiste lyonnais, en remercîment de ses *Sonnets, Poëmes et Poésies,* Lyon, 1864, si splendidement imprimés par Louis Perrin.

De Tibur (89). — En parlant, dans le *Bulletin du Bouquiniste,* des traductions de Leconte de Lisle, nous avons émis cette opinion : « Pour être fidèlement et chaudement interprétés, les poètes doivent être traduits

— en prose — par des poètes. Cette formule deviendra un axiôme. Nous pourrions signaler quelques brillants travaux qui font exception... » — Au premier rang de ces exceptions, figurent les traductions magistrales de Jules Lacroix : *Shakespeare*, *Juvénal*, *Horace*.

La Poésie populaire (90). — Depuis un certain nombre d'années, le vent a soufflé du côté du chant populaire. Dédaignée d'abord, cette expression des sentiments du peuple est maintenant recherchée, et l'on n'a plus à dire en quel honneur elle a été remise. Dans plusieurs provinces ces naïfs poèmes sont recueillis déjà ; mais tout n'est point fait encore.

Quand la France aura-t-elle au complet son Romancero populaire ? — Le ministre Fortoul avait jadis commencé la chose. L'impulsion était bonne ; mais, depuis sa mort, tout est resté là.

Pouvons-nous terminer une note sur le chant populaire sans signaler la contestation de l'authenticité des chants du *Barzaz-Breiz* de M. de la Villemarqué par M. Luzel ? Ce différend n'a pas eu encore, croyons-nous, tout le retentissement qu'il est appelé à avoir... Mais laissons les deux champions aux prises : de leur choc, courtois, sortira une vérité.

Les dédicaces (91.) — Ce sonnet devait être, comme il le dit, le premier d'un groupe, qui n'a point été formé. Les autres existent, mais épars. Quelques-uns figurent dans nos cent-vingt de ce livre.

On a exprimé, là, le plaisir de couronner une page d'un nom sympathique. — Cinq ou six de ces noms d'amis

manquent ici, parce qu'ils ont déjà leurs sonnets ailleurs. Néanmoins nous les regrettons.

LE SONNET (92-93). — Beaucoup de sonnettistes ont défini le SONNET. M. Louis de Veyrières en a fait une excellente monographie. Cette pièce est peut-être celle que nous eussions dû lui dédier.

Bien entendu que nous négligeons toute recherche ou dissertation sur l'origine de ce cadre très-aimé, origine discutée (et diversement indiquée) par Ronsard, Pasquier, Cl. Fauchet, Henry Estienne, G. Colletet, Ginguené, Fauriel, Boulay-Paty, Ch. Asselineau, Abel Jeandet, L. de Veyrières, P. Gaudin, etc.

L'ancien prosodiste lyonnais Phérotée De La Croix a dit de notre moule affectionné : « Le Sonnet comprend tout ce que l'Ode a de beau et de délicat, et tout ce que l'Epigramme a de subtil et de concis. »

LA RIME RICHE (94-95). — Il y a peu de chose à ajouter sur le fond... on pourrait dire sur la doctrine de cette pièce. La rime riche a aujourd'hui de nombreux partisans. Alfred de Musset, qui s'est amusé, de temps à autre, à rimer *indigemment*, n'a pas manqué, de temps à autre aussi, de rimer opulemment, pour montrer qu'il le pouvait. Coquetterie !

Nous ne donnerons qu'une note de couleur locale pour le premier vers du deuxième sonnet : — La quenouille a été, dans beaucoup de nos anciennes provinces, et est encore, dans plusieurs de nos départements, un des *gages* les plus précieux offerts par le *promis* à sa fiancée. — A Carnac on fait présent, à la nouvelle mariée, d'une quenouille qu'elle est obligée de filer. —

Dans l'Orne, on vient chercher le trousseau de la mariée avec une charrette sur le devant de laquelle on a placé une quenouille. — Dans la Manche, le bedeau présente une quenouille à la mariée, qui y attache un ruban et une pièce de fil. — En Sologne, cinq paysannes présentent à la future une quenouille et un fuseau. — Dans les Landes, une vieille femme porte la quenouille de la mariée pendant tout le temps de la noce. — Dans le Lot-et-Garonne et dans le Tarn-et-Garonne, on porte en pompe la quenouille et le fuseau de la mariée à sa nouvelle demeure. — Etc., etc., etc.

Seul au milieu de tous (96). — Autre petit coin du doux tableau de la vie intime. (Voir 61 et 83.)

Une chrysalide (97). — On sent qu'il existe, ce boudeur du monde, qui se sauve de notre fracas dans son laborieux silence.

Bibliothèque neuve (98). — Le vrai travailleur de l'esprit éprouve une sorte de chagrin devant les livres trop bien rangés.

Hobbes n'éprouva jamais cette peine... Il ne possédait point de bibliothèque. Il avait très-peu lu dans son enfance, et souvent il disait à ses amis : « Depuis l'âge de seize ans je n'ai pas ouvert un livre. » Il a dit encore : « Si j'avais lu autant de livres que tels et tels, je serais aussi ignorant qu'ils le sont. »

Mélanchton, lui, avait une bibliothèque qui n'était pas nombreuse. Quatre auteurs seulement la composaient, et l'on disait *les quatre P de Mélanchton*. C'étaient : *Platon*,

Pline, *Plutarque*, et *Ptolémée*. — Lomeier dérange le quatuor en indiquant Aristote au lieu de Platon.

Le médecin C. Falconnet disait que, s'il était forcé de ne choisir que quatre volumes dans sa bibliothèque (comprenant près de 20,000 ouvrages), il prendrait d'abord la *Bible*, puis maître *François* (Rabelais), maître *Michel* (Montaigne), et maître *Benoît* (Spinosa).

Ecoutez d'Alembert : « J'ai ouï dire à un des plus beaux esprits de ce siècle qu'il était parvenu à se faire, par un moyen assez singulier, une bibliothèque très-choisie, assez nombreuse, et qui pourtant n'occupe pas beaucoup de place. S'il achète, par exemple, un ouvrage en douze volumes, où il n'y ait que six pages qui méritent d'être lues, il sépare ces six pages du reste, et jette l'ouvrage au feu. Cette manière de former une bibliothèque m'accommoderait assez. » — On prétend qu'il s'agit, là, du Falconnet de tout à l'heure.

L'amusant paradoxe de Mader est ainsi raconté par Deschanel : « Un savant allemand, J.-J. Mader, dans son amour pour les bibliothèques, a voulu leur créer des titres de noblesse et faire remonter l'origine des collections de livres jusqu'avant le déluge. Dans une dissertation intitulée : *De Scriptis et Bibliothecis antediluvianis*, il a cherché à démontrer qu'à cette époque déjà les hommes, qui étaient fort instruits dans tous les arts, possédaient des bibliothèques... » Notre savant éditeur, qui a jadis parcouru cet ouvrage rare, nous dit que Mader était tellement épris de son sujet, qu'il est arrivé, d'après certaines citations des Livres Saints interprétés à sa manière, à donner les titres des livres qui devaient composer une bibliothèque avant le déluge!

Depuis le *Ménagiana*, on a plusieurs fois rapporté le trait suivant, sans le reproduire en entier : « M. de Beautru ayant été envoyé en Espagne, il alla à l'Escurial, où il vit la Bibliothèque ; et, par une conférence qu'il eut avec le Bibliothécaire, il connut que c'étoit un très-mal habile homme. Ensuite il vit le Roi, qu'il entretint des beautés de cette Maison-Royale, et du choix qu'il avoit fait de son Bibliothécaire ; il lui dit qu'il avoit remarqué que c'étoit un homme rare, et que S. M. pouvoit le faire Surintendant de ses finances. — Pourquoi ? lui dit le Roi. — Sire, ajouta-t-il, c'est que, comme il n'a rien pris dans vos Livres, il ne prendra rien dans vos Finances. »

Osymandias fit construire une bibliothèque magnifique, sur le frontispice de laquelle il fit écrire ces mots : *Le Trésor des remèdes de l'âme*, ψυχῆς ἰατρεῖον. — Jules Janin avait donné pour titre à la sienne : *la Pharmacie de l'âme*. Etait-ce en souvenir de l'ancien sceau de la Bibliothèque de Grenoble : *Pharmaca animæ* ?

Une conquête (99). — Chapitre curieux de la bibliomanie, que celui des exemplaires complétés à la longue ! La belle patience ! Il y a loin de là à la manie expéditive de Falconnet.

Voyez, dans un autre genre : « Notre commune passion pour les poètes du xvi[e] siècle, dit P. Blanchemain, fut l'origine de notre rapprochement. Turquety venait d'acquérir un livre rare, mais incomplet. Je possédais le même ouvrage, imparfait aussi, et nos deux exemplaires pouvaient se compléter l'un par l'autre. Instruit de cette circonstance, j'allai le voir pour lui proposer de tirer au sort à qui possèderait un exemplaire sans lacunes. Mais je

me trouvai en présence d'un homme tellement bon, aimable et sympathique, que le désir de conclure un marché fut soudain remplacé par celui de gagner un ami. Quand je le quittai, les feuillets de mon livre avaient passé dans le sien. » — Bravo !

Bouquet littéraire (100). — Tout le monde des lettres connaît la publication du lieutenant-colonel Staaff : *La Littérature française,... Lectures choisies.* Cet ouvrage, adopté aujourd'hui dans les lycées et les colléges, est la base de toute instruction littéraire. Il est, en même temps, une des grandes preuves d'affection que notre pays et notre littérature aient pu recevoir. On a beaucoup de recueils de morceaux littéraires, mais aucun de cet intérêt ni de cette dimension. Les compilateurs futurs y viendront puiser.

Est-ce bien à la suite de ce sonnet qu'il faut attacher une plaisante réponse ?... Bah ! le mot *lecture* la justifiera. Voici le mot : Louis XIV demandait au duc de Vivonne « ce que la lecture faisait à l'esprit ? » — « Sire, répondit le duc, ce que vos perdrix font à mes jours. » Esprit de gourmet.

Le lieutenant-colonel Staaff a des gourmets d'un autre ordre pour ses intéressants volumes.

Les deux sèves (101). — Pour ce sonnet, pas d'anecdote. Quoique abstrait, il se passera de commentaire. — Depuis ma dédicace, Piedagnel nous a donné sa belle Étude sur J.-F. MILLET.

Un ami des poètes (102-103). — Il est mort, l'au-

teur de ce méfait, je devrais dire de ce crime. Paix à lui ! Mais, s'il était vivant, le profanateur, je le tancerais encore de son indignité.

Les faux dédains (104). — Boutade de poète. Dans la boutade il y a toujours un peu de conviction, comme dans le paradoxe il y a toujours un peu de vérité.

Les notes (106). — J'en appelle à tous ceux qui, dans le temps, ont eu entre les mains surtout des volumes de cabinets de lecture. Foin des annotateurs !

Tout finit (106). — D'un qui avait moins lu que le type de ce sonnet, d'Alembert raconte ceci : « La passion des livres est quelquefois poussée jusqu'à une avarice très-sordide. J'ai connu un fou qui avait conçu une extrême passion pour tous les livres d'astronomie, quoiqu'il ne sût pas un mot de cette science. Il les achetait à un prix exorbitant, et les renfermait proprement dans une cassette, sans les regarder. » — C'est seulement par ce dernier trait que l'anecdote tient au sonnet.

Une fière chance (107). — Où ai-je lu pour la première fois l'anecdote à laquelle je fais allusion ici ? Je ne saurais le dire. Un doute me vient. Dans l'*Académie des modernes Poëtes français*, volume édité par Anthoine du Brueil, Paris, M. D. XCIX, je trouve, partie I, un sonnet du sieur de Porchères, « sur les yeux, » non de la belle Gabrielle, mais « de Mme la marquise de Monceaux. » Est-ce cette marquise qui a si bien renté notre poète, ou a t-il encore chanté les yeux de l'amie du roi galant ?

En tous cas, nous pensons être agréable en reproduisant la pièce si largement rétribuée.

La voici :

SONNET

Sur les yeux de Mme la marquise de Monceaux, du sieur de Porchères.

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plustost des Dieux ;
Ils ont dessus les Rois la puissance absolue :
Dieux, non, ce sont des Cieux, ils ont la couleur bleuë,
Et le mouvement prompt comme celui des Cieux.

Cieux, non, mais deux Soleils clairement radieux,
Dont les rayons brillans nous offusquent la veuë :
Soleils, non, mais Esclairs de puissance incogneuë,
Des foudres de l'Amour signes présagieux.

Car, s'ils estoient des Dieux, feroient-ils tant de mal?
Si des Cieux, ils auroient leur mouvement égal :
Deux Soleils ne se peut : le Soleil est unique :

Esclairs, non : car ceux-cy durent trop et trop clairs ;
Toutesfois ie les nomme, afin que ie m'explique,
Des yeux, des Dieux, des Cieux, des Soleils, des Esclairs.

Après lecture, on est fixé.

Une exécution (108-109). — Procès-verbal un peu passionné d'une petite noirceur de critique.

L'opinion du père jean (110). — Je crois avoir bien croqué le brave homme qui m'a servi de modèle. Il prouve qu'il y a des biblio-*philes* à tous les degrés et de tous les genres. Celui-là était convaincu.

Ossian (111). — Jeune, je me révoltais contre la démolition des grandes figures littéraires. Ossian était du nombre des victimes que je déplorais. Depuis, j'ai bien été forcé d'accepter Mac-Pherson. N'est-ce pas un peu une mode que ce coup de pioche, périodique et fréquent, sur telle ou telle individualité, même légendaire?... Qui nous garantit que des érudits futurs ne viendront pas essayer de saper Dante, Corneille, Hugo, Lamartine? (Voir 65.)

L'esprit gaulois (112). — Coup d'œil de poète jeté sur la linguistique. L'étude des langues procure de très-vives jouissances. En voici une, d'un genre particulier : Anne Radcliffe, — l'auteur des sombres romans naguères si en vogue, — était très-sensible à la belle musique. Elle éprouvait un grand charme à entendre prononcer les langues sonores, et se faisait répéter les passages des classiques grecs et latins dont les sons la frappaient, priant de temps en temps que l'on voulût bien lui en faire la traduction. — C'est Walter Scott qui nous apprend cela, dans sa *Biographie littéraire des Romanciers célèbres.*

Le dada (113). — Fantaisie, que traduit bien plaisamment et bien spirituellement l'eau-forte de Chevrier.

Un malheureux (114-115). — Encore une expression navrante de nos douleurs, de nos tortures.

— « Un de mes amis, dit Edmond Texier, grand dénicheur de livres rares, m'a avoué qu'il avait été pris d'un invincible désir de mettre le feu à sa bibliothèque, après avoir visité celle de M. le duc d'Aumale... »

Vœu de blasé (116). — Si la passion savait être rai-

sonnable, il n'y aurait pas d'excès. J'admets que mon *désireux* soit excessif... Pourtant je me rappelle le moment de la découverte de Daguerre, — que, par parenthèse, on doit à M. Niepce. Elle semblait à chacun un conte des Mille et une Nuits... Et, depuis, combien de milliers et de milliers de photographies!!!...

Farceur! (117). — Petite semonce, assez directe. La rapprocher, pour un point, du n° 77.

Bien soignés (118). — Historique De toute évidence, ce brave commissionnaire aurait traité avec beaucoup plus d'égards des bottes de légumes. Des navets, ça peut se détériorer; mais des livres!!... Quant à l'ordonnateur de la chose, Dieu le bénisse!

C'est Bayle qui ne l'aurait pas pris pour déménageur. Ce savant déménagea deux fois. Il tint pour les deux plus graves évènements de sa vie ces déménagements, qui lui brouillèrent ses papiers et ses livres.

Dans sa bibliothèque (119). — Toujours la passion folle pour le contenant, et la plus complète indifférence pour le contenu!...

Plus d'une fois, dans ces sonnets, il a été question de reliures. Sans répéter ici les noms des artistes qui en ont fait de si belles, citons-en une fantastique : « Dos de peau de gants, plats de papier d'emballage et de velours violet, coins variés, tranche-file en oreilles de souris, tranches tricolores, gardes de moire blanche avec un polichinelle gigantesque; sinets de ficelle, ornés de personnages provenant de boîtes d'allumettes chimiques, carte de visite

grotesque et lettre autographe de l'auteur. » (De la bibliothèque de M. de Rosny.) — L'ouvrage ainsi relié est : l'*Essai sur l'origine unique et hiérogliphique des chiffres et des lettres chez tous les peuples*, par de Paravey.

Nihil (120). — Voilà à quoi se réduisent les plus riches, les plus splendides collections! Une vie tout entière de recherches et de classement... et la dévastation au bout!

En voir un exemple dans *Pontus de Tyard*, de J.-P. Abel Jeandet, imprimé par Louis Perrin. L'auteur couronné de cette belle *Etude*, nous apprend (pages 192-197), dans un chapitre spécial, reproduit très-élogieusement par L. Lacour (*Annales du Bibliophile, du Bibliothécaire et de l'Archiviste*, numéro du 25 mai 1862, sous ce titre : *Bibliothèque d'un évêque au XVIe siècle*), quel a été le sort de la bibliothèque de l'illustre membre de la Pléiade.

Il est vrai qu'un Catalogue n'est pas toujours *rien*. Dans le temps, le *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, par Renouard, a fait sensation. De nos jours, un certain nombre ont été remarqués. A. Claudin en a fait un excellent de la bibliothèque si riche de feu Victor Luzarche, de Tours. Ceux du célèbre amateur Yéméniz, du baron J. Pichon, de Achille Genty, etc., etc., sont d'un haut ou d'un piquant intérêt. Je signalerai, comme un des plus curieusement littéraires, celui que Charles Monselet a intitulé : *Catalogue détaillé, raisonné et anecdotique d'une jolie Collection de Livres rares et curieux, dont la plus grande partie provient de la bibliothèque d'un homme de lettres bien connu*.

« La bibliothèque de Bruxelles vient de recevoir, (janvier 1876), de Mme Carter-Brown, de Providence,

(Rhode-Island, Etats-Unis), un exemplaire du splendide Catalogue de la bibliothèque formée par feu M. Carter-Brown, son mari. Ce Catalogue, dressé par M. John Russel-Bartlett, en quatre volumes grand in-8°, est un chef-d'œuvre de typographie; il n'a été tiré qu'à cent exemplaires...

« Il contient la nomenclature et la description de 4,162 ouvrages concernant les deux Amériques.

« La collection formée par M. Carter-Brown ne sera point dispersée : on l'estime à deux millions... »



EPILOGUE

TABLE

des

SONNETS D'UN BIBLIOPHILE

TABLE

des

FANTAISIES D'UN BIBLIOMANE

BIBLIOPHILIANA

TABLE DES AUTEURS CITÉS

ANONYMES

NOTES ET ANECDOTES

INDEX ANALYTIQUE

DES NOMS ET DES MATIÈRES QU'ON Y TROUVERA

TABLE EXPLICATIVE

DES EAUX-FORTES

SONNETS D'UN BIBLIOPHILE

50

FANTAISIES D'UN BIBLIOMANE

LE TRÉSOR DU BIBLIOPHILE DÉFUNT

NOTES ET ANECDOTES

Universitas
SCHOLA

CE LIVRE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
A LYON, SUR LE RHONE ET LA SAONE,
PAR LES SOINS ET AUX FRAIS DE
A. CLAUDIN, LIBRAIRE DE PARIS ET DE LYON,
EN LA MAISON DE FEU LOUIS PERRIN,
CONTINUÉE PAR ALF. LOUIS PERRIN
ET MARINET ASSOCIÉS, LE
XXXe JOUR DE SEPTEMBRE
DE L'ANNÉE
M. D. CCC. LXXVI.

PRESENS OPUS ABSQUE ULLA CALAMI
EXARATIONE SED MIRA IMPRIMENDI
ARTE, FELICITER CONSUMMATUM EST
LUGDUNI SUPER RHODANUM ET ARARIM, DUCTU
ET SUMPTIBUS A. CLAUDIN, BIBLIOPOLÆ
PARISIENSIS ET LUGDUNENSIS, IN
OFFICINA ILLUSTRIS TYPOGRAPHI
LUDOVICI PERRIN, PER
ALFR. LUD. PERRIN ET
MARINET SOCIOS
XXXA DIE MENSIS SEPTEMBRIS
ANNO INCARNATIONIS
DOMINICÆ
M.D.CCC.LXXVI.

LAUS DEO

Extrait du Catalogue

De la librairie A. Claudin, 3, rue Guénégaud.

Noëls Bourguignons (Les), de Gui Barôzai Bernard de la Monnoye), suivis des *Noëls Mâconnais* du Parrain Bliaise (le P. Lhuillier), texte patois, accompagné d'une traduction littérale, par F. Fertiault. 2e édition illustrée de 24 dessins et augm. de notices et documents nouveaux. 1858, in-12. 4 fr. 50.

Edition la meilleure et la plus complète de ces Noëls, l'une des productions les plus fines et les plus populaires de la poésie patoise. C'est le chef-d'œuvre de La Monnoye.

Quelques exemplaires seulement.

Cours d'Amour (La Vie au temps des), croyances, usages et mœurs intimes des XIe, XIIe et XIIIe siècles, d'après les chroniques, gestes, jeux-partis et fabliaux, par Antony Méray, 1876. Beau vol. in-8 écu, papier vergé, impression en caractères antiques, titre rouge et noir, fleurons et lettres ornées par Léon Lemaire. 7 fr. 50

Dans cet ouvrage remarquable « M. Méray a voulu nous montrer comment nos mères ont amené la France à devenir la terre classique de la galanterie et de l'amour raffiné... Il nous retrace fidèlement ces jeux d'esprit, ces distractions fines, piquantes, indiscrètes souvent et ne reculant pas devant les personnalités les plus malicieuses qui caractérisent si bien cette intéressante époque de notre histoire. C'est là, le principal attrait de ce livre, la partie la plus attentivement étudiée, celle que tous les efforts de l'auteur ont tendu à transformer en certitude historique... Toutes les traces de ce mystère de nos annales intimes, de cette page vraiment française, qu'il a été possible de réunir se trouvent dans cet intéressant volume. » (*Echo*, du 30 avril 1876).

Chansonnier Huguenot du XVIe siècle (Le). Lyon, imp. L. Perrin, 1871, 2 vol. in-16 carré, papier vergé teinté, impression en caractères antiques. 10 fr.

Cette curieuse publication, imprimée avec le luxe de bon goût et le soin que comportent les livres destinés aux véritables bibliophiles, est due au zèle éclairé de M. Henri Bordier, de la Bibliothèque Nationale, bien connu par son *Dictionnaire des pièces autographes volées*, et par d'autres ouvrages qui témoignent de savantes et consciencieuses recherches. M. Bordier a fait précéder ce *Chansonnier Huguenot* d'une très-intéressante préface, dans laquelle il fait ressortir avec beaucoup de tact l'opportunité et l'utilité de la mise en lumière de ces petits recueils de chansons, oubliés depuis deux cents ans, et qui, négligés, proscrits ou perdus, ont presque entièrement disparu des bibliothèques. Au point de vue de la vérité historique, ce recueil, qui rappelle tous les événements du XVIe siècle, a une valeur incontestable; mais en outre, comme dit M. Bordier avec beaucoup de justesse, « il montrera qu'il y eut une belle et nerveuse poésie de la Réforme. On verra dans ce petit livre qu'elle ne fut pas inférieure aux autres œuvres d'art du même temps; on y verra aussi qu'avec un de ses souvenirs de famille, le Protestantisme peut doter les lettres françaises d'un recueil de vers qui semblera tout nouveau tant il était oublié, et qui mérite bien d'être rendu à la lumière... » — Parmi les chansons recueillies, on en trouve un certain nombre d'Eustorg de Beaulieu, poète et organiste *Limousin*. On remarque une chanson en *patois provençal*, datée de 1564, etc... La chanson parodiée des *Funérailles du duc de Guise* (page 253 et suiv.), est surtout curieuse en ce qu'elle a servi de patron à la fameuse chanson populaire de *Malborough*. Enfin l'ouvrage se termine par une excellente Bibliographie de la *Chanson protestante* et par une table des noms cités.

— Le même **Chansonnier Huguenot**. *Grand-papier de Hollande*, 2 forts vol. in-16. 12 fr.

Annales Plantiniennes depuis la fondation de l'imprimerie Plantinienne à Anvers, jusqu'à la mort de Chr. Plantin, 1555-1589, par C. Ruelens et A. de Backer. 1866, in-8, avec portrait de Plantin et fac-simile de sa signature. 8 fr.

Excellente bibliographie, indispensable à tout bibliographe. Elle a été tirée à petit nombre (200 exemplaires seulement).

Banquier du Diable (Discours prodigieux et espouvantable du thrésorier et) qui ont esté bruslés à Vesoul en la Franche-Comté, le 18 janvier 1610, après avoir confessé une infinité de maléfices et sorcelleries par eux commises, ensemble le moyen comme ils furent descouverts, avec la copie de l'arrest du parlement de Dôle. A Lyon, pour Jean Doret (1610). Broch. in-16, pap. vergé fort, caractères antiques. 1 fr. 50

Réimpression fac-simile de l'édition originale d'après le seul exemplaire connu et conservé à la Bibliothèque Nationale. Cette réédition tirée à petit nombre a été exécutée avec beaucoup de goût à Dôle en 1871.

Comédie Bressane du XVIIe siècle (L'Enrôlement de Tivan), en vers, par Brossard de Montaney, conseiller au présidial de Bourg. Lyon, imprim. L. Perrin, 1870, in-8, caractères antiques, titre rouge et noir, fig. à l'eau-forte et illustrations humoristiques dans le texte, papier teinté. 6 fr.

Jolie publication tirée à petit nombre et exécutée avec beaucoup de goût. La comédie de Tivan a fait les délices de la société Bressane au XVIIe et XVIIIe siècles. L'auteur a joyeusement tracé le caractère naïf de son héros, les scènes qu'anime ce plaisant personnage sont dialoguées avec beaucoup de naturel et le style est émaillé de gracieux détails. Il y a là une mine féconde à exploiter par les philologues. C'est en 1675 que Tivan fut composé. Plusieurs vers de la VIe scène font allusion à la campagne d'*Alsace* que le grand Condé allait entreprendre après la mort de Turenne. Une traduction française accompagne le texte patois.

— Le même, tiré sur *Grand-papier de Hollande*. Quelques exemplaires seulement. 12 fr.

CATALOGUES MENSUELS DE LIVRES CURIEUX

EN VENTE A PRIX MARQUÉS

Ces catalogues sont envoyés franco en province et à l'étranger sur demande affranchie.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 005538326b

CE Z 0992
.F47A 1877
C00 FERTIAULT, F AMOUREUX D
ACC# 1426516